

LE



TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR EDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1892

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1892



Le Tour du monde

M. Charles Varat



Librairie Hachette et Cie, Paris, 1892

Exporté de Wikisource le 13 avril 2026

I. La Corée ouverte. — Tchéfou. — Visite au consul. — Le départ. — Comment je rencontraï un prince coréen et ce qui en advint. — Tchémoulpo. — En route. — Arrivée à Séoul. — Un hôtel japonais. — À la légation de France. — Ma vie séoulienne. — Organisation administrative et sociale de la Corée. — Topographie de la capitale et de ses environs. — Ses monuments. — Télégraphie lumineuse, postes, etc. — Nos représentants.

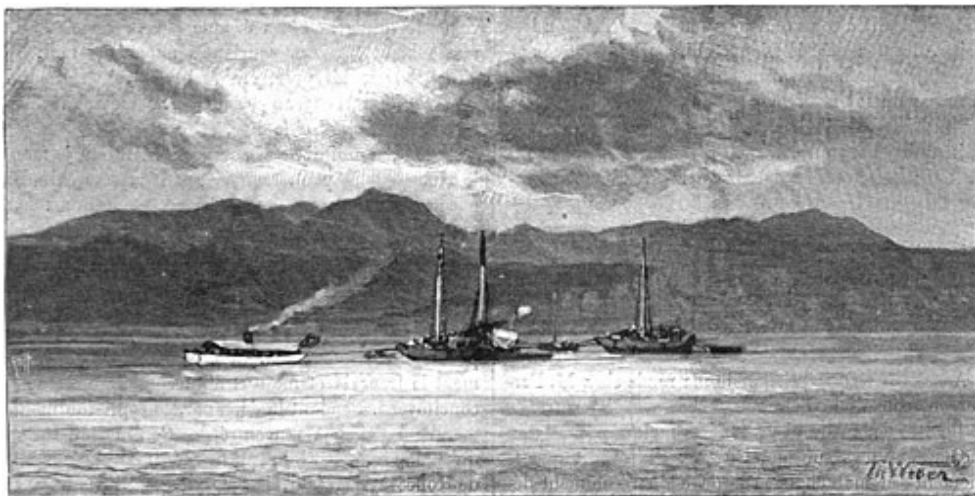
II. Aperçu ethnographique. — Les Séouliens. — Leurs costumes. — Au marché. — Les meubles et ustensiles divers. — Le portage humain. — Séoul la nuit. — Quelle route suivre ? — Préparatifs de départ. — La caravane. — Les adieux. — En route. — Chute de Ni. — Passage du Han-Kiang. — Un moine bouddhiste. — Les taureaux. — Un poteau *lisique*. — Prisons et supplices. — Premier acte d'autorité. — Une auberge. — Les chevaux. — Du pain.

III. En marche. — Un mandarin de district. — Déjeuner. — Un combat. — Marche de nuit. — Expériences musicales. — Montagnes, rizières. — Divers usages, tigres, presque dynamité. — Plaines et travaux agricoles. — Arbres et grottes fétiches, etc. — Le King-ki-to. — En selle. — Lacs, jardins et salons coréens. — Une bataille. — Situation de la femme. — Ascension nocturne. — Précipices et torrents. —

Tombes, sorcellerie et sorciers. — Le Tchyoung-tchyeng-to.

IV. Ascension de la crête de la chaîne centrale. — Grande muraille et porte fortifiée. — Échange de monnaie. — Descente du Song-na-san. — Une place forte. — Les brigands. — Exploration purement scientifique et expédition militaire. — Cotonniers. — Convoyeurs. — Mât de lettré. — À vol d'oiseau. — Fleuves et rivières. — Pêche. — Anthropologie infantile. — Poulailleurs. — Campement forain. — Mort-vivant. — Monuments commémoratifs. — Une auberge suburbaine. — Taïkou. — Réception du gouverneur. — La ville. — Une fête coréenne. — Le départ. — Singulier effet de trompettes. — Tchang-to. — La fleur des champs brille à ma boutonnière ! — La pluie. — Mil-yang architectural.

V. Un menu coréen. — Esthétique. — Les chiens et les chats. — Départ de Mil-yang. — Vallées et rizières. — Hommages à la vieillesse. — Coréens et Japonais. — Paysages aquatiques. — Le Tchung-ka-mœ-san. — À l'hôtel japonais. — Adieux de ma caravane. — Comment fument les mousmés. — Mandarins, Européens et Japonais. — Les quatre Fou-san. — Navigation sur la côte orientale. — Gen-san et Tokouen. — Les tigres. — Vladivostok. — Les Coréens en Sibérie. — Un typhon dans le détroit de Corée. — Nagasaki. — Conclusion.



Côte de Corée. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT^[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

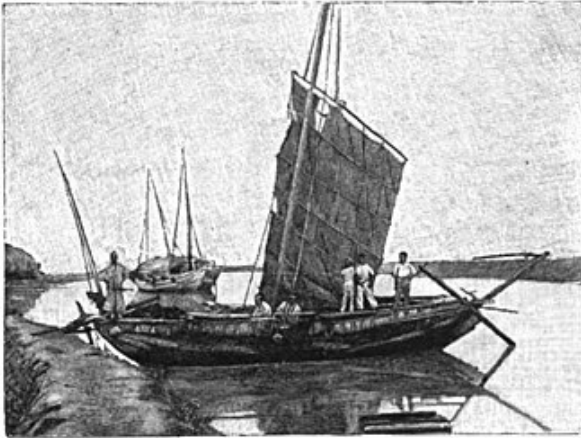
I

La Corée ouverte. — Tchéfou. — Visite au consul. — Le départ. — Comment je rencontraï un prince coréen et ce qui en advint. — Tchémoulpo. — En route. — Arrivée à Séoul. — Un hôtel japonais. — À la légation de France.

— Ma vie séoulienne. — Organisation administrative et sociale de la Corée.
— Topographie de la capitale et de ses environs. — Ses monuments. —
Télégraphie lumineuse, postes, etc. — Nos représentants.

La Corée était naguère si absolument fermée au reste du monde, qu'en dehors des ambassades chinoises annuelles, sévèrement contrôlées à la frontière du Canard Vert, nul ne pouvait y pénétrer sous peine de mort. Les Pères missionnaires bravèrent les premiers cette interdiction barbare et parvinrent à franchir, durant la nuit, le fleuve qui forme la frontière, que de nombreux douaniers gardaient avec un soin féroce. On dut bientôt renoncer à ce passage ; le gouvernement coréen, informé de la violation de son territoire, avait dressé des chiens à la poursuite des étrangers. Ce fut dès lors sur des jonques, montées par des chrétiens chinois, que les Pères, abrités par les îles de la côte, purent accoster les barques de leurs futures ouailles, qui, au péril de leur vie, introduisaient les missionnaires dans le pays. On les dérobaient à tous les regards au moyen du costume d'orphelin coréen dont l'immense chapeau voile entièrement le visage, et dispense, vu les rites du grand deuil, de toute question indiscreète. Aujourd'hui, grâce aux traités conclus, un simple passeport nous suffit pour pénétrer en Corée : par terre, en franchissant à la frontière chinoise le Ya-lou-kiang, en coréen Ap-nok-hang, ou à la frontière russe, le Mi-kiang, en coréen le Touman-hang ; par mer en se rendant de Nagasaki à Fousan, Gensan et Vladivostok, ou réciproquement ; enfin du golfe de Pe-tchi-li en s'embarquant à Tchéfou pour

Tchémoulpo. Je choisis cette dernière route ; elle mène plus directement à la capitale, point de départ, mieux encore centre des études ethnographiques que je voulais faire.



Jonque coréenne. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Je quittai donc la grande ligne des Messageries maritimes allant de Marseille à Yokohama, pour prendre à Chang-haï un des steamers qui mènent à Pékin, par Tien-tsin, en faisant à mi-route escale à La charmante ville chinoise de Tchéfou. Si j'étais chargé d'ajouter un qualificatif à son nom, je l'appellerais Tchéfou-les-Bains. C'est en effet le Dieppe chinois, où chaque année, durant la belle saison, tous les Européens, anémiés par un long séjour en Chine, se rendent en foule de tous les ports ouverts. Ils y retrouvent, grâce à l'air salin qu'on y respire, non seulement la santé, mais de nouvelles forces pour résister au climat débilitant de l'Extrême-Orient. Aussi à côté de la ville chinoise s'élève un véritable sanatorilum où l'on jouit de l'aimable vie de nos plages les plus élégantes, grâce aux nombreux hôtels qui y

sont établis, donnant à tour de rôle fêtes, bals, concerts, etc., et à de délicieuses excursions en mer, ou dans les montagnes et vallées environnantes.

À peine arrivé à Tchéfou je me rends chez M. Fergusson, consul de Belgique et vice-consul de France et de Russie, pour lui demander quelques renseignements pratiques sur mon voyage. Il me dit que le moment est mal choisi, car on a dû récemment débarquer les fusiliers marins des flottes européennes pour protéger les consulats pendant les dernières émeutes qui ont troublé Séoul. « Mais tout cela est heureusement terminé. Puis-je donc raisonnablement avoir fait plus de la moitié du tour du monde et m'en retourner par l'autre côté sans avoir pénétré en Corée, but principal de mon voyage ?

— Réflexion faite, vous pouvez aller jusqu'à Séoul ; quant à traverser la Corée pour vous rendre à Fousan, voyage que nul Européen n'a encore fait, renoncez-y.

— Il faut cependant que quelqu'un commence et je désirerais que ce fût moi, étant venu absolument pour cela.

— C'est impossible dans l'état actuel des choses, réplique mon interlocuteur : la famine commence à se faire sentir sur la côte est, vous tomberez inévitablement entre les mains des bandits. Ils viennent de s'organiser en troupes, attaquent les villages, pillent les maisons, violent les femmes et massacrent tout ce qui s'offre à eux..., même les voyageurs, ajouta-t-il en souriant.

— Vos informations me réjouissent médiocrement, mais ne peuvent changer ma résolution

— Vous la modifierez à Séoul.

Je rappelle au consul la fable des bâtons flottants, le remercie de son aimable accueil, et me prépare à partir par le premier bateau se rendant en Corée.

J'attends plusieurs jours, ayant manqué la correspondance bi-mensuelle ; mais, accueilli de la façon la plus gracieuse par l'aimable colonie anglaise, le temps passe rapidement et c'est avec un véritable sentiment de tristesse qu'un soir de bal-concert je dois brusquement me rendre au bateau de Tchémoulpo. Le stéamer ne fait que toucher à Tchéfou, car à peine mon sampan l'a-t-il rejoint au large que nous partons, par une nuit noire, humide et glaciale. Personne sur le pont ; je pénètre au salon, il est désert ; me voyant seul, je rentre dans ma cabine et regrette d'autant plus vivement l'aimable réunion de femmes brillamment parées que je viens de quitter. Je les évoque par la pensée et les revois bientôt glisser souriantes autour de moi, qui n'ose rouvrir les yeux, craignant de voir s'évanouir leurs fugitives et charmantes images. Je m'endors ainsi, doucement bercé par la mer.

Après une nuit d'une heureuse navigation, je monte le matin sur le pont. Le navire suit la côte chinoise ; elle se déroule sous nos yeux avec ses nombreux sommets onduleux et déboisés, qui se fondent mélancoliquement dans un ciel de nuages gris. Le capitaine du *Suruga Maru* et son second se montrent d'une rare amabilité pour moi, ainsi qu'un Anglais se rendant par mer à Fousan. Les autres voyageurs sont japonais ou chinois ; l'un de ceux-ci parle admirablement le français et me sert d'interprète auprès de

ses concitoyens. Pendant le déjeuner, le capitaine me demande si j'ai déjà rencontré des Coréens. Je raconte qu'au Japon, à bord du vapeur qui devait me conduire de Kobée à Nagasaki, je vis, quelques instants avant le départ, se diriger vers nous deux grandes barques remplies de fonctionnaires japonais et d'un groupe d'hommes étrangement costumés. On me dit que c'était un prince coréen avec sa suite. À l'inspection rapide des traits de leurs visages, et de leurs vêtements absolument nouveaux pour moi, je sentis de suite qu'un riche domaine ethnographique m'est ouvert en Corée : je ne les quittai plus des yeux.

Les fonctionnaires japonais, après avoir installé cérémonieusement à bord le prince coréen, lui souhaitent un bon voyage et se retirent au moment où nous levons l'ancre. À peine sommes-nous en marche, que le prince, jeune homme d'environ vingt-cinq ans et d'une rare distinction native, frappé de la curiosité avec laquelle je l'examine de loin, ainsi que ses compagnons, s'avance vers moi en souriant. Je me lève aussitôt, Je vais au-devant de lui : nous nous rejoignons, et, faute d'une langue commune pour nous entendre, nous exprimons nos sentiments réciproques par une pantomime sympathique aussi vive qu'animée. Je lui tends des cigares, il m'offre des cigarettes, prend amicalement ma montre dans ma poche et me fait examiner celle qu'il vient d'acheter. Puis vient le tour de nos lorgnettes, de nos vêtements, enfin de tout ce qui peut être le sujet d'une mutuelle curiosité. Tout cela est accompagné de rires, de poignées de main, de mots anglais, japonais, coréens et français que certainement nous ne comprenons

pas tous deux. Les trois vieillards, conseillers du prince, et ses nombreux serviteurs groupés autour de nous se lèvent à notre exemple, quand notre curiosité est satisfaite, et nous nous retirons dans nos cabines en nous faisant mutuellement mille politesses, au grand étonnement d'un groupe d'Anglais et de jeunes Anglaises qui se regardent souriant et ne s'expliquent pas cette sympathie inattendue.

Le lendemain matin, j'étais assis sur le pont, non loin des charmantes misses dont j'ai parlé, quand apparaît brusquement le prince, non plus dans son costume de soie rose recouvert de gaze, mais revêtu seulement d'un large pantalon bouffant en soie blanche et d'un court veston bleu ciel.

Le prince s'élançait vers moi, sa figure exprime une grande anxiété, mêlée à un vif sentiment de confiance. Il me le témoigne aussitôt en relevant sa large manche jusqu'aux épaules, pour me montrer avec inquiétude les mille piqûres qui mouchettent sa peau d'une rare blancheur. Je lui fais comprendre par signes qu'il a été probablement victime des moustiques. Il m'indique de la tête que c'est beaucoup plus grave, et, brusquement, me tournant le dos, il relève son veston, abaisse son pantalon et me montre les premiers quartiers d'un astre que je m'empresse d'éclipser en le recouvrant, au bruit des rires et des cris d'indignation des jeunes misses qui assistent à cette consultation extra-médicale. Pour y mettre fin, je prends le prince par la main, le conduis gravement à la salle de bains et l'invite à y prendre place. Il comprend, me remercie, et voilà comment,

avant d'aller en Corée, j'ai vu sur toutes ses faces un prince coréen. Cette histoire amusa beaucoup l'indulgent capitaine du *Suruga Maru*, ainsi que mes très aimables compagnons ; C'est ce qui me décide à la raconter ici.

Le lendemain matin, réveillé par le brusque arrêt du bruit de la machine, je monte sur le pont et suis ravi par l'admirable situation de la baie de Tchémoulpo. C'est une des plus belles que j'aie vues de ma vie. Des montagnes pittoresquement dentelées s'élèvent partout sur la côte et sur les îles qui forment le port ; elles l'abritent de la façon la plus complète et la plus charmante dans un véritable nid de verdure qu'illuminent en ce moment les premiers rayons du soleil levant.



Port de Tchémoulpo à marée basse. — Dessin de Th. Weber,
d'après une photographie.

Sans perdre un instant, je laisse à bord mon bagage, que je ne sais où remiser à terre, et me précipite dans un sampan. Un quart d'heure après, je foule enfin le sol de la Corée, jouissant une fois de plus de l'étrange impression de me trouver brusquement seul au milieu d'une population dont je ne connais ni la langue, ni les mœurs, ni les coutumes. Des centaines de terrassiers coréens, les jambes demi-nues, sont là en train de disposer les terres qui doivent former le quai de débarquement. De nombreux portefaix, revêtus d'une culotte et d'un veston en coton blanc, apportent des matériaux au moyen d'un crochet en bois grossièrement équarri, analogue au nôtre et maintenu en équilibre sur le dos par une corde qui s'appuie sur le front. Leurs cheveux forment une tresse qui se dresse comme une corne au sommet de la tête. Tous sont nu-pieds ou portent des chaussures de paille, où le pouce n'est pas séparé des autres doigts comme chez les Japonais ; le Coréen, du reste, les dépasse de beaucoup comme taille, et son visage a un tout autre caractère.



Portefaix. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

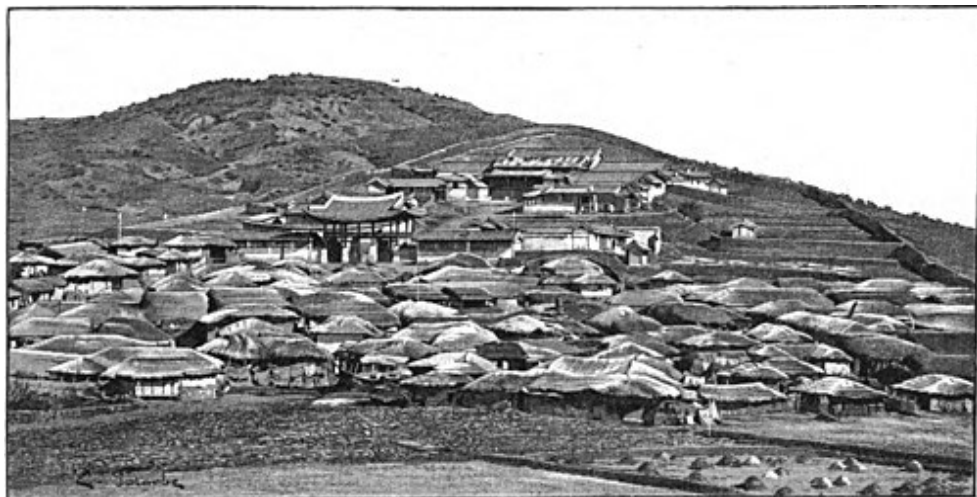
Çà et là, des femmes apportent à leurs maris leur nourriture. Elles sont fort laides et disgracieuses, se rasent les sourcils en ligne étroite afin de décrire un arc parfaitement net. Leurs cheveux huilés, épais, noirs et à reflet roux, forment, par je ne sais quel artifice, une énorme coiffure qui charge lourdement leur tête. Toutes ont l'air plutôt empaquetées qu'habillées, et je suis étrangement surpris de voir la plupart d'entre elles laisser sortir complètement leurs seins de leur vêtement, ouvert horizontalement sur la poitrine. Plus loin jouent, en poussant de grands cris, quelques jeunes gens ; si je n'avais vu leurs mères, je les prendrais pour des femmes, tant mon regard est

trompé par la grâce de leurs traits, leurs longues tresses flottantes et leur singulier pantalon bouffant qui ressemble à une jupe. Je quitte le port et entre dans la ville coréenne, si l'on peut donner ce nom au rassemblement de quelques centaines de toits de chaume, qui s'élèvent de trois à quatre pieds au-dessus du sol, formant de véritables tanières où l'on ne pénètre que courbé à demi.



Femme de Tchémoulpo. — Gravure de Thiriât, d'après une photographie.

Une rue et quelques étroites ruelles constituent ce grand village coréen, né d'hier par suite de l'ouverture du port de Tchémoulpo aux Européens. Il est dominé par le vaste yamen du gouverneur, dont l'énorme toiture, légèrement relevée, rappelle les constructions du même ordre en Chine, mais avec de notables différences. En effet, cet immense bâtiment paraît de loin n'avoir que des fenêtres ; cela tient à ce que l'édifice, surélevé de quelques pieds au-dessus du sol, s'étend sur un vaste plancher où chaque fenêtre forme une véritable porte permettant de circuler sous l'espèce de véranda formée autour de l'édifice par la toiture débordante. On jouit de là d'une magnifique vue de la baie. Elle semble absolument fermée par les îles, qui forment un immense amphithéâtre maritime de l'effet le plus imposant. Au centre s'élève un petit îlot couvert de verdure, et sur la droite, la rivière de Séoul, coulant en capricieux méandres, étincelle sous Les rayons du soleil. Je me dirige de ce côté, et passe par la concession japonaise. Je me crois de nouveau transporté au Nippon.



Yamen de Tchémoulpo. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Quel contraste avec la misère du hameau coréen que cette ville propre, gaie, affairée, où les Japonais ont apporté avec eux leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages ! Aussi ont-ils absorbé ici la plus grande partie du commerce, et leurs établissements prennent chaque jour plus d'importance, n'ayant guère pour concurrents que quelques maisons chinoises. Je remonte la large rue bordée de coquettes maisons qui traverse le milieu de ce quartier, et arrive à la concession européenne, occupée seulement par deux ou trois négociants. J'y fais la connaissance du très aimable M. Schœnike, commissaire des douanes, et de son second, un gai Français, M. Laporte, qui me conduisent chez le jeune et charmant consul d'Angleterre, où nous sommes reçus le plus gracieusement du monde. Ces visites faites, je m'installe dans un petit hôtel européen tenu par un Triestin. Celui-ci m'engage à aller chercher au plus vite mon bagage au bateau

si je ne veux pas le faire porter à dos d'homme, car, la marée étant ici de 26 à 30 pieds, la mer va bientôt se retirer à plusieurs kilomètres. En effet un petit navire ancré à l'avant de notre vapeur est déjà à sec et maintenu debout par d'énormes poutres : il a l'air de loin d'une immense araignée. Je me hâte donc et suis de retour avec ma barque avant que la vaste baie soit transformée en une immense plaine de sable qui permet de se rendre à pied à l'île verdoyante dont j'ai parlé. Ce brusque changement se produit deux fois par jour et modifie du tout au tout l'aspect général et le ton du paysage, qui passe successivement d'un fond vert de mer à un jaune sablonneux.



Rue de Tchemoulpo. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Durant cette journée la petite colonie européenne me fait grande fête et m'engage fort à aller à Séoul par un petit service journalier de bateaux à vapeur qui vient d'être organisé. Mais, le bateau n'étant pas arrivé le lendemain, je

prends, sans plus attendre, congé de mes nouveaux amis, les remercie chaleureusement et pars. Ma petite caravane est composée de deux chevaux pour mes bagages et mes instruments, d'un troisième pour moi, enfin des trois palefreniers propriétaires des montures. Ces hommes, vêtus comme les terrassiers, ont une longue pipe d'environ 1 m. 20, qu'ils placent, quand ils ne fument pas, entre leur dos et leur veston. L'extrémité du tuyau où l'on aspire ressort derrière le col, tandis que le fourneau en métal se présente beaucoup plus bas, ce qui offre un aspect des plus bizarres lorsqu'ils marchent ainsi, les bras ballants. Nous traversons à grands pas plaines, vallées, coteaux, tantôt au milieu des champs cultivés, tantôt à travers de

hautes herbes. Partout des chevaux ou plutôt de petits poneys, ou de superbes taureaux, quelquefois attelés à une charrette rudimentaire, Je ne reverrai plus ces charrettes, dans mon voyage, car elles font uniquement le trajet de Tchémoulpo à Séoul, un des rares parcours en Corée où l'on trouve sur une certaine longueur un semblant de route.

Nous arrivons au pied d'un contrefort, le Pel-ko-kai ; il est si rapide que pour ménager mon cheval je le franchis à pied ; puis je continue à suivre la vallée, fort intrigué par les arrêts successifs de mes hommes dans de petites chaumières coréennes au-dessus du toit desquelles une longue perche tient suspendu en l'air un petit panier oblong en osier. Je poursuis donc seul ma route à travers la campagne, rattrapé de temps à autre par les palefreniers. Bientôt, à leur marche titubante, je ne tarde pas à connaître la cause de leurs

fréquentes disparitions ; elle m'est absolument confirmée, quand l'un d'eux vient à tomber sur le dos d'une si fâcheuse manière qu'il en casse sa longue pipe.

J'aurais eu là d'assez tristes compagnons de voyage si la boisson les eût rendus méchants ; mais ils restent dans la période du grand attendrissement, m'offrant des fruits qu'ils ont achetés je ne sais où, et insistant avec véhémence pour me faire fumer leurs grandes pipes. Je parviens à les maintenir dans ces aimables dispositions et à les empêcher de s'éloigner désormais des chevaux, en leur faisant comprendre par gestes que si je suis content d'eux, ils auront un bon pourboire à Séoul. C'est ainsi qu'après avoir passé Sadari-chou-mak, nous arrivons au petit bourg d'Ori-kol-chou-mak, où nous devons nous arrêter pour le repos et la nourriture des chevaux. Je refuse d'entrer dans la soi-disant auberge, dont un seul regard m'a révélé la parfaite malpropreté, et reste dehors, assis sur mes malles. Ma présence excite une vive curiosité chez les habitants, qui m'entourent respectueusement. Ils se montrent vivement intrigués de mon costume, particulièrement de mes gants, de mes guêtres de cuir, et me demandent très poliment à les toucher. Après une halte d'environ deux heures nous repartons enfin, à la suite d'un Chinois admirablement monté. Il prend la tête de la caravane, à ma grande satisfaction, car nous marchons maintenant beaucoup plus vite, car j'ai excité à le suivre mes palefreniers, de plus en plus émus. Nous parcourons un pays beaucoup plus plat et atteignons bientôt un bras du Han-kang, que nous traversons à gué ; alors nous nous trouvons dans une immense plaine de

sable, probablement couverte par les eaux à la mauvaise saison. Par places les cailloux s'accumulent dans ce véritable petit Sahara, où les chevaux et les hommes, qui se sont déchaussés, avancent avec peine, leurs pieds s'enfonçant à demi dans le sol sablonneux. Enfin, nous voyons au loin le fleuve, que nous rejoignons pour le passer en barque, et arriver ainsi à Mapou, véritable port de la capitale, dont il est pourtant éloigné d'une dizaine de kilomètres. La petite ville est bâtie sur un plateau quelque peu élevé au-dessus du fleuve. Les maisons, composées d'un rez-de-chaussée surélevé, ne ressemblent en rien aux tanières de Tchémoulpo. Elles regorgent de marchandises, qui indiquent l'importance commerciale de la cité, que nous traversons pour regagner la route de Séoul.

Nous voici maintenant au milieu de superbes jardins maraîchers, où l'on cultive divers légumes, particulièrement des choux gigantesques ; de-ci de-là sont des arbres à fruit ; enfin autour de nous s'étagent des collines boisées. Cette magnifique végétation contraste agréablement avec le petit désert que nous venons de traverser. Plus loin, nous rencontrons une superbe allée de saules géants que j'ai fort envie de suivre. Je dois y renoncer, ce n'est pas le chemin, et la nuit arrive, amenant avec elle la fermeture des portes de Séoul.

Après avoir gravi le Mountoro-tsintari, nous pressons donc nos montures, qui n'ont pu suivre notre Chinois, et je commence à désespérer d'arriver à temps, quand nous voyons brusquement dans la brume une porte monumentale

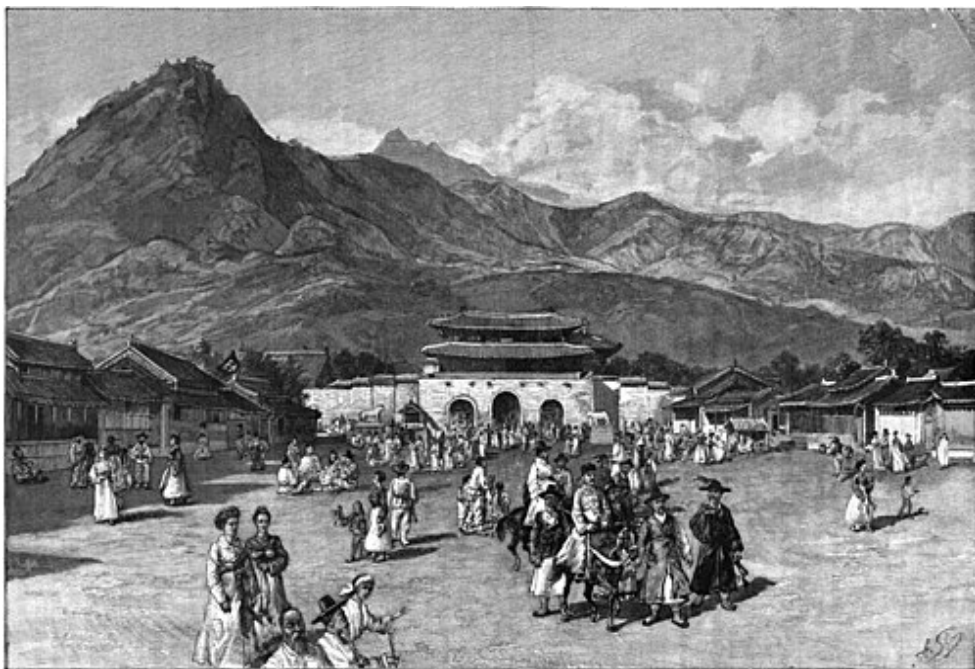
surmontée d'un pavillon genre chinois, et de longues murailles profilant leurs créneaux dans le rouge du soleil couchant. Bientôt nous passons sous l'immense porche, les portes se referment sur nous : nous sommes dans la ville.



Porte de Séoul. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Une rue large comme l'avenue des Champs-Élysées s'ouvre devant nous ; elle est bordée de masures recouvertes de chaume derrière lesquelles se dresse une plaine de toitures en tuile : il me semble entrer dans un immense village. Je marche au milieu d'une foule affairée, je suis à demi aveuglé par la fumée, et pourtant je ne vois aucune cheminée, C'est que les maisons coréennes sont construites sur de petites voûtes en pierre s'élevant d'environ trois pieds

au-dessus du sol : le feu se met à l'une des extrémités, et la fumée, s'échappant de l'autre, asphyxie les passants, mais réchauffe à son passage tout l'intérieur de la maison. Les maisons sont bâties en moellons, toujours sans étage et avec cette particularité que, sur la face extérieure des murs, chaque pierre se trouve comme sertie dans une corde qui en fait le tour. Cependant les lanternes s'allument dans les boutiques. Celles-ci, comme au Japon, n'ont ni devantures, ni sièges, ni tables. On s'y assied par terre, à moins que, vu l'exiguïté du local encombré, on ne fasse du dehors ses acquisitions. Ajoutons que tous ces magasins sont très mal tenus.



Grande rue de Séoul. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Bientôt nous quittons la grande rue pour prendre d'étroites ruelles, où sur mon petit cheval je domine de la tête et des épaules le bord des toitures. Partout des ruisseaux puants et profonds qu'il faut éviter. On les traverse souvent sur de petits ponts, formés d'une étroite pierre, où ma monture glisse à tout instant. La nuit, de plus en plus sombre, voile à demi le triste spectacle qui m'entourne, quand nous arrivons enfin à l'hôtel japonais. Des chants, des cris, des rires qui partent de l'intérieur, m'annoncent qu'un grand nombre de voyageurs y sont déjà installés. À peine suis-je entré, qu'une charmante *moumé* se met à mes pieds, touche du front la terre et m'offre, le plus gracieusement du monde, une minuscule tasse de thé ; je la prends en lui disant de faire préparer ma chambre. Elle me répond qu'il n'y a plus de place ; j'insiste, elle me prend par la main et me fait parcourir toutes les chambres en faisant glisser successivement dans leurs rainures les châssis en bois recouvert de papier qui les séparent, sans qu'aucun des locataires paraisse prêter la moindre attention à notre présence inattendue. Hélas ! l'hôtel est plein. Que faire, sinon m'adresser à notre consul ? Mais comment trouver sa demeure dans une ville de plus de 200 000 habitants ? Heureusement la petite *moumé* qui m'a si bien accueilli est aussi intelligente qu'avenante, et grâce à un vocabulaire anglo-franco-japonais, elle me comprend et indique l'adresse désirée aux palefreniers.

Je suis si content que j'embrasserais la gentille *moumé* ; avouons la vérité, je le fais, et elle en est si peu fâchée qu'elle ne veut accepter aucune gratification pour son

aimable accueil, et m'aide même à monter à cheval, accompagnant mon départ d'un brillant éclat de rire argentin, tant tout cela lui semble amusant, le baiser étant absolument inconnu au Japon. Nous reprenons notre marche dans la nuit, et pendant près de trois quarts d'heure nous parcourons de nouveau cette ville immense. Enfin, après avoir suivi un large canal presque à sec et peu profond, nous le traversons sur un pont admirablement dallé, mais sans parapets, et arrivons à la légation de France. Des soldats coréens m'entourent, je donne ma carte, et bientôt je suis reçu de la façon la plus charmante par notre éminent représentant M. Collin de Plancy.

J'avais eu l'honneur de le voir à Paris la veille de son départ, qui précéda le mien de deux mois, et il m'accueille ici comme un vieil ami, m'offrant la plus complète hospitalité. Il me prouve, en compagnie de son aimable chancelier, M. Guérin, que je suis attendu depuis longtemps avec impatience, en m'installant de suite dans la chambre qu'on a préparée pour moi. Quelques instants après, nous nous mettons à table. Oh ! la charmante, l'exquise, la bonne soirée ! et qu'il est doux aux antipodes de Paris de parler de la France et des amis communs qu'on y a laissés ! Nous sommes si heureux d'être ainsi réunis et d'évoquer par la pensée tout ce que nous aimons, que la nuit est fort avancée, quand, par un énergique effort de notre volonté, nous pouvons enfin nous séparer, Tel est le début de mon voyage en Corée, beaucoup plus simple que je ne l'avais pensé et se terminant sous le toit hospitalier d'excellents amis.

Voici comment est organisé chaque jour l'emploi de mon temps à Séoul. M. Collin de Plancy a fait répandre le bruit qu'un voyageur français achète des échantillons de toutes les productions du pays, et se tient à la légation tous les matins à la disposition des négociants. Aussi ceux-ci arrivent-ils de très bonne heure et en grand nombre, munis de leurs marchandises, que j'examine avec le plus grand soin au point de vue de ma collection ethnographique coréenne, rejetant impitoyablement tout ce qui vient de l'étranger. M. Collin de Plancy est assez aimable pour mettre à ma disposition quelques indigènes lettrés, ses secrétaires, auxquels il apprend chaque jour le français. Ceux-ci me donnent de nombreuses explications sur tous les objets dont j'ignore l'usage. Ils rectifient les prix, parfois ultra-fantaisistes, des vendeurs, qui acceptent ou refusent nos offres, sans que je perde mon temps en marchandage et manque aucun achat, le commerçant me rapportant le lendemain ce qu'il a refusé de céder la veille.

Notre déjeuner est agrémenté souvent de la présence de quelques grands dignitaires, ministres ou mandarins coréens, que je m'empresse de photographier, à leur grande satisfaction, au moment de leur départ. Il a lieu fort cérémonieusement, car, suivant les rites, nous les accompagnons jusqu'à leurs palanquins, composés d'une espèce de fauteuil sur lequel est jetée une peau de léopard ; ce siège est posé sur deux longues perches qu'on soulève avec des bâtons transversaux ; au moment même où le mandarin s'assied les nombreux porteurs poussent un cri guttural et prolongé. Ils le renouvellent à la sortie et durant

tout le trajet, pour écarter les passants sur le parcours du cortège, et à l'arrivée au yamen, pour en faire ouvrir les portes, comme cela avait lieu à la légation, prévenue ainsi à l'avance de la venue des dignitaires coréens.

Dans l'après-midi nous parcourons Séoul, en compagnie de mes aimables hôtes et de quelques secrétaires lettrés, entrant avec eux chez les commerçants pour y acheter tout ce qui nous paraît offrir quelque intérêt ethnographique. Nous faisons aussi visite à de grands personnages officiels, européens ou indigènes. Ceux-ci nous accueillent d'une façon charmante dans de coquettes petites maisons sans étage, réduction du yamen que j'ai décrit à Tchémoulpo. En avant sont les pièces destinées aux réceptions, en arrière les chambres des femmes, où nul ne pénètre que le mari, enfin les communs sont disséminés dans un jardin assez bien entretenu. On y pénètre après avoir passé dans une petite cour d'entrée où se tiennent les satellites, qui se font largement payer l'introduction des quémandeurs et des marchands ayant quelque affaire à proposer.

Dans les maisons ordinaires, les pièces de réception sont directement sur la rue, d'où l'on aperçoit ce qui se passe dans l'intérieur, les portes étant généralement ouvertes pendant la belle saison.

Nous sommes également reçus à cœur ouvert par Mgr Blanc, évêque de Corée, le Père Cotte et ses collègues. Ils me font même don de divers objets trouvés dans les fouilles qu'on exécutait en ce moment pour la construction de l'église catholique. Le terrassement en est déjà fait sur une

éminence, où la cathédrale dominera bientôt superbement la capitale. Je visite aussi les bonnes sœurs arrivées par le bateau qui a précédé le nôtre. Elles ont déjà ouvert une école et recueilli une centaine de petits enfants des deux sexes, qu'elles instruisent maternellement et qui paraissent beaucoup les aimer. Comment en serait-il autrement avec ces saintes femmes ? L'une a consacré plus de vingt-cinq ans de sa vie aux Missions sénégalaises, et l'autre, charmante jeune fille d'une rare beauté, vient de renoncer à toutes les joies du monde pour embrasser son héroïque carrière. Elles sont aidées par une jeune sœur chinoise, qui lutte avec elles de sacrifices et de tendresse. Nous complétons souvent notre journée en visitant quelques monuments, puis nous rentrons pour le dîner, où, grâce à mes aimables hôtes et à quelques attachés de légations européennes invités, nous passons des soirées que je compte parmi les plus charmantes de ma vie.

Ai-je besoin de dire qu'on parlait souvent de l'organisation, de la vie et des mœurs de la capitale ? C'est ainsi que j'appris que Séoul est à la Corée ce que Paris est à la France, car la centralisation y est identique et domine, ici comme chez nous, tout le pays. Ce fut seulement dans les premiers temps de la dynastie des Ming en Chine que le roi de Kaoli, Lilan, quitta Khai-Tcheu et s'établit à Séoul, séduit par sa magnifique situation. En effet, au nord, la montagne de Hoa-chan entoure la ville comme une formidable armure ; à l'est s'étend une chaîne dont chaque passage était jadis gardé, tandis qu'au loin, à l'ouest, se dessine le contour sinueux des côtes baignées par la mer, et qu'au sud le Hankang forme comme une ceinture. Depuis cette époque Séoul

est demeurée la capitale du royaume. C'est de là que le roi gouverne d'une façon absolue ses seize à dix-huit millions de sujets, car il porte la triple couronne : grand-prêtre, il officie pour son peuple ; père de la nation, il l'administre comme sa propre famille ; enfin, gardien de la sécurité de tous, il décide de la paix ou de la guerre, et nul ne pourrait toucher, même involontairement, à sa personne trois fois sainte sans mériter la mort. Une telle vénération mêlée à tant d'autorité amena bientôt les souverains à demeurer absolument renfermés dans leurs palais, au milieu de femmes, de concubines et d'eunuques ; ce sérail abusa souvent de l'isolement royal pour pressurer le peuple qui n'en adorait pas moins son roi, le sachant complètement innocent de ses malheurs. Cet état de choses se maintint jusqu'à et durant toute la minorité du roi actuel. Le régent, homme aux antiques préjugés, détestant tout ce qui est étranger, ordonna à cette époque de sanglantes persécutions contre les chrétiens du royaume. Il amena ainsi, par représailles, diverses expéditions militaires de la Russie, de la France et des États-Unis. La situation extérieure s'assombrissait chaque jour davantage pour la Corée, lorsque arriva la majorité du roi actuel. Celui-ci, l'esprit largement ouvert aux idées du progrès moderne, comprit à quels dangers était exposé son pays, et permit enfin l'accès de la Corée aux étrangers, en contractant avec eux de nombreux traités d'amitié, de paix et de commerce.



Le régent. — Gravure de Thiriart, d'après une photographie.

Si la politique extérieure de la Corée était changée du tout au tout, l'organisation générale du pays demeura absolument la même ; le roi supprima seulement son sérail et commença la réorganisation de son armée à la façon européenne. Mais l'admirable conseiller, le conseiller de gauche et celui de droite, qui surveillent et rendent compte au roi de l'ensemble de l'administration, furent conservés. Il en fut de même de toute l'organisation publique, ainsi subdivisée : le ministère

ou tribunal des rites, établi pour le maintien des us et coutumes du royaume ; le ministère des offices et emplois, qui nomme à tous les postes les hommes qui ont passé les examens nécessaires ; le tribunal des finances, chargé du dénombrement du peuple et des impôts ; le ministère de la guerre, qui s'occupe de l'armée ; le tribunal des crimes, qui a la surveillance des prétoires et veille à l'observation des lois criminelles ; enfin le ministère des travaux publics, qui s'occupe, outre sa spécialité, de tout ce qui regarde le commerce et l'organisation des cérémonies officielles. Voici maintenant le fonctionnement pratique de cette administration : en tête de chaque province est le gouverneur : à sa suite viennent les chefs de districts, dont le nombre s'élève à trois cent trente-deux, chiffre correspondant aux jours de l'année coréenne, puis viennent les mandarins à la tête des villes importantes, et, après eux, les maires des petites cités, villages ou bourgades. Autour de chacun de ces dignitaires se groupe un certain nombre d'employés, nobles, vétérans, satellites, gardiens de palais, de temples et de monuments publics, espions, etc., qui, à des degrés divers, font partie de ce que nous appelons la classe administrative. Parallèlement à cette classe, la noblesse se subdivise de la façon suivante : d'abord les nobles alliés à la famille royale, puis les enfants de ceux qui ont aidé à fonder la dynastie ou qui se sont illustrés dans les fonctions publiques. Ils occupent eux-mêmes différents degrés, suivant le rapprochement familial avec le roi, ou les services qu'ils ont rendus à l'État. Mille privilèges leur furent assurés, et le peuple, opprimé, se constitua en corps de métiers pour

pouvoir lutter contre eux et même parfois contre les mandarins, comme nous le verrons plus tard. Les chefs élus de ces corporations jouirent bientôt d'une réelle influence ; aussi cette organisation fut-elle adoptée par toutes Les classes sociales, dont voici l'ordre hiérarchique : lettrés, bonzes, moines, cultivateurs, artisans, marchands, portefaix, sorciers, musiciens, danseuses, comédiens, mendiants, esclaves ; puis la classe, abjecte pour les Coréens, des tueurs de bœufs et des tanneurs.



Le roi de Corée et son fils. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Tout homme, à l'exception de ceux des dernières classes, peut, en Corée, se présenter aux concours qui ouvrent seuls l'accès aux fonctions publiques. Les examens supérieurs sont basés sur la connaissance de la langue et des caractères chinois, la philosophie, la poésie, l'histoire. En somme ils sont identiques comme matières aux concours qu'on passe

en Chine, mais inférieurs comme valeur réelle. Ils se divisent en trois degrés, donnant des titres littéraires correspondant chez nous à bachelier, licencié, docteur. Malheureusement, à l'inverse du Céleste Empire, on n'obtient des fonctions publiques qu'en rapport avec sa position sociale, sans qu'on puisse, pour ainsi dire, s'élever au-dessus ; aussi, les plus hautes fonctions étant remplies uniquement par la noblesse, la plupart des gens de la classe moyenne préfèrent-ils passer les examens militaires, délaissés par l'aristocratie et qui n'exigent que les connaissances relatives à l'armée et une simple composition littéraire, ou les concours scientifiques spéciaux, qui permettent d'entrer soit à l'école des langues, d'où l'on sort interprète, drogman, etc., soit aux écoles de droit, des chartes, de médecine, de calcul, dit *de l'Horloge*, de dessin et de musique, qui ouvrent particulièrement des portes dans la Maison du roi. Donc on peut dire qu'en Corée l'instruction mène seule aux honneurs, et qu'elle est reconnue d'une telle nécessité par l'État qu'une loi formelle déclare que tout gentilhomme qui n'a pas lui-même, et dont l'aïeul et le père n'ont pas occupé de fonctions publiques faute d'avoir pu passer les examens est absolument déchu de sa noblesse ; c'est un heureux correctif à la loi qui empêche d'occuper des fonctions supérieures à la classe à laquelle on appartient ; telle est l'organisation sociale et administrative de la vie en Corée.

Avant de parler du Séoul monumental, disons quelques mots de ses environs. Vers la porte du Sud se trouve l'emplacement du lieu des exécutions. On y voit épars les ossements des criminels, et quelquefois leurs corps

décapités, non loin desquels se trouve la tête. Ils sont laissés là comme exemple au peuple durant trois jours, au bout desquels les parents ont le droit de les inhumer.

Plus loin, perdus dans la campagne et protégés par le fleuve Han-niang, se trouvent quelques tombeaux royaux placés dans des sites remarquables, enfin de-ci de-là sont de nombreux greniers d'abondance destinés à empêcher la disette en cas de mauvaise récolte ou de guerre d'invasion. Au nord, vers l'emplacement de l'ancienne capitale, se trouve, chose rare en Corée, un pont de pierre de vingt et un piliers, recouvert d'un tablier en marbre. Près de là une pagode en pierre rappelle d'importants événements historiques, et une stèle porte en caractères chinois sur sa face nord et en caractères mandchoux sur sa face sud, une inscription immortalisant l'établissement par l'empereur de Chine du roi qui a élevé cet édifice, sur une gigantesque tortue de granit de 12 pieds de long, sur 7 de large et 3 de hauteur. Enfin quatre forts situés à quelques kilomètres de Séoul, à Hang-hoa, Kais-veng, Koang-tiyou et Syou-ouen, défendent les approches de la campagne suburbaine, qui est admirablement cultivée malgré son sol montagneux.



Pagode de Séoul. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

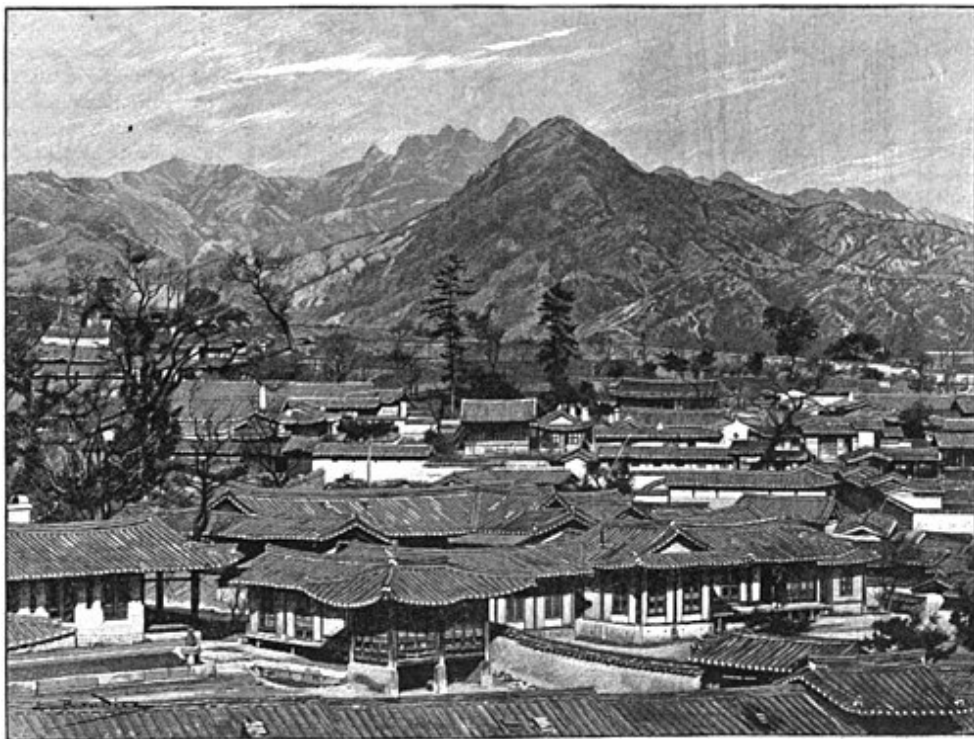
Jetons maintenant un coup d'œil panoramique sur la capitale de la Corée. Si nous montons sur quelque éminence centrale, nous jouirons de la magnifique vue des montagnes coniques couvertes de verdure qui l'entourent ; les plus élevées sont situées au nord et au sud. En maints endroits on voit se profiler les murailles crénelées qui entourent Séoul dans leur immense circonférence. Elles suivent, comme en Chine, les sinuosités des collines et sont percées de-ci de-là d'un grand nombre de portes monumentales. Les deux plus importantes ont un double étage à la façon chinoise et sont d'un grand caractère architectural : l'une, par laquelle je suis entré, est située à l'ouest, l'autre est à l'est et précédée d'une enceinte quadrilatère crénelée, ayant une petite entrée sur le nord. De ce côté la ville s'étend, à travers les montagnes, une deuxième enceinte fortifiée, pouvant servir de camp retranché.

Séoul est traversé de l'ouest à l'est par un large canal principal portant au fleuve l'eau de toutes les petites rivières qui descendent des montagnes et forment une multitude de petits cours d'eau perpendiculaires au Canal Central. Parallèlement à celui-ci s'étend une large voie, ainsi que trois autres plus étroites : toutes quatre sont coupées à angle droit par un grand nombre de rues, dont les principales se dirigent vers les anciens palais royaux et le temple de Confucius au nord de la ville. Enfin une autre rue fort importante part de la porte du Sud-Est et rejoint la voie centrale en formant un arc régulier. Le reste de la ville est composé d'un dédale énorme de ruelles et d'impasses de toute sorte, qui communiquent entre elles, soit directement, soit par de nombreux ponts en dos d'âne et sans parapet, traversant ruisseaux, rivières et canaux torrentueux ou à sec suivant les saisons.

Les grandes voies, comme à Pékin, sont obstruées par une multitude d'échoppes, la plupart en bois recouvert de chaume, où de nombreux marchands font leur trafic presque en plein air. Quand le roi sort, toutes ces constructions sont démolies, comme en Chine pour le passage de l'empereur. La voie, redevenue large de plus de 60 mètres et bordée par des maisons construites en pierre, reprend alors son caractère d'artère principale.

La capitale se subdivise en plusieurs quartiers, parmi lesquels les anciens et le nouveau palais royal, complètement entourés de murs, forment avec leurs portes monumentales comme des villes dans la ville. Le quartier des nobles se

distingue par ses maisons élégantes recouvertes de tuiles et ses beaux jardins clos de murs très bas : aussi est-il défendu, de par la loi ; sous les peines les plus graves, de regarder chez ses voisins ; on doit même les prévenir pour les réparations à faire aux toitures. Ce règlement de police s'applique à toute la ville. Les industriels et les commerçants se réunissent généralement par profession : c'est ainsi qu'on trouve la rue des Tissus, des Meubles, de la Poterie, Le quai du Fer, du Cuivre, de la Peausserie, la place du Poisson, de la Boucherie, etc. Enfin les Japonais ont aussi leur centre dont ils font seuls la police ; il en est de même pour les Chinois, près desquels se sont groupées presque toutes les légations européennes, résidant, pour la plupart, dans d'élégantes constructions coréennes, aménagées à nos usages. Quant au quartier suburbain, ses constructions rappellent les misérables chaumières de Tchémoulpo.



Quartier noble de Séoul. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Outre ce dont nous venons de parler, la capitale possède des écoles spéciales pour les langues étrangères, les beaux-arts, l'astronomie, la médecine, enfin un hôpital et un grand nombre d'autres établissements publics, organisés d'une façon tout à fait primitive.

Quelques casernes sont bâties non loin des murailles intérieures. Au centre de la ville, dans le jardin d'une maison particulière, se dresse une pagode en pierre de 25 pieds de hauteur, formée seulement de deux masses de granit blanc auquel le temps a enlevé sa couleur. Elle est divisée sculpturalement en huit étages, qui typifient le ciel

bouddhique en représentant les âges successifs par lesquels l'âme doit passer pour arriver à sa purification complète. Le délaissement du bouddhisme explique seul l'enfouissement de ce joli échantillon d'architecture indo-chino-coréenne. C'est que le confucianisme est véritablement la doctrine religieuse dominante, aussi a-t-on élevé au grand philosophe chinois un magnifique temple situé au nord-est de Séoul. Il est abrité de tous côtés par les montagnes et protégé par deux rivières qui l'entourent en se rejoignant vers le sud. Cet immense établissement religieux possède, outre le sanctuaire de pur style chinois dédié à Confucius et aux ancêtres, une vingtaine de bâtiments, dont quelques-uns fort spacieux servent à abriter de nombreux lettrés coréens, qui viennent y poursuivre le cours de hautes études philosophiques. On sent que c'est le point où gît la véritable force intellectuelle du pays et d'où elle se répand pour diriger l'administration, la famille, les mœurs de la Corée. Pour terminer l'énumération des édifices religieux, il ne nous reste plus qu'à parler des divers temples élevés dans les montagnes voisines de Séoul. La plupart de ceux-ci, comme aussi les palais royaux, yamen et autres endroits où réside une haute autorité, sont précédés d'un portique en bois dont la hauteur est de 30 à 40 pieds et la largeur de 20 au plus. Il se compose de deux poutres perpendiculaires et réunies à leur sommet par deux traverses parallèles en bois, sur lesquelles sont clouées à angle droit de nombreuses flèches rouges, la pointe dirigée vers le ciel. On donne le nom de Hong Sal-Moun, c'est-à-dire « porte aux flèches rouges », à cet étrange et svelte édifice que je crois d'origine tartare et non japonaise. Après avoir franchi

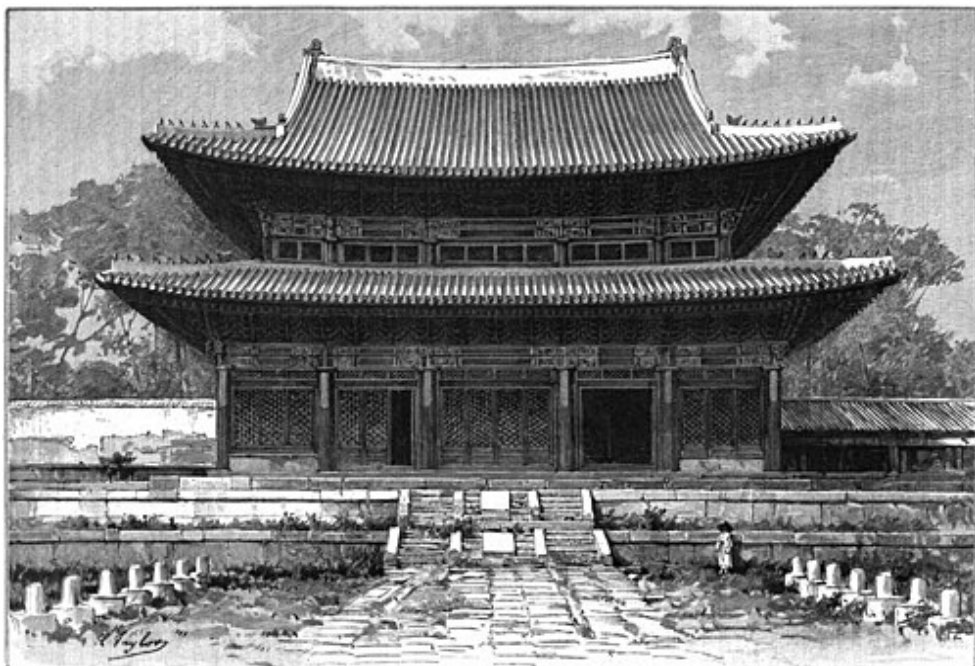
l'élégant portique, nous trouvons au milieu d'un jardin la pagode bouddhiste. Elle est construite dans le goût chinois, mais d'un style assagi par une certaine lourdeur dans les lignes d'architecture générale et une plus grande sobriété dans les détails. Nous pénétrons dans le temple et nous y trouvons des Bouddhas en pierre, en bronze, en bois, etc. Ils se distinguent de ceux des autres pays par une tresse de cheveux ramenée au sommet de la tête, où elle se dresse comme une petite corne ; nous en expliquerons plus tard l'origine. Je me suis procuré plusieurs de ces Bouddhas et j'ai trouvé, dans l'intérieur de chacun d'eux, une petite boîte en cuivre qui contenait cinq pierres plus ou moins précieuses, figurant les viscères du Dieu. Il y avait aussi des parfums, diverses graines, de nombreuses prières bouddhiques en caractères chinois, coréens, tibétains, etc., imprimées sur des feuilles volantes ; parfois même des ouvrages entiers. J'en citerai particulièrement un de 40 centimètres sur 25, en papier noir avec caractères et dessins en or d'une rare finesse d'exécution. Enfin, j'y ai lu, écrit à la main, le nom de l'artiste, des donateurs et du temple auquel il avait été offert. Les inscriptions qui décorent les édifices bouddhiques sont presque toujours en caractères chinois, peints sur des panneaux de bois ou sur des kakémonos en papier, en soie, etc., toujours en couleurs et quelquefois dorés. On y admire parfois de grands panneaux décoratifs, de plusieurs mètres carrés, recouverts d'admirables peintures, représentant des scènes bouddhiques d'une étrange et brillante exécution, souvent très artistique comme dessin et coloris.



Bouddha coréen. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Les plus beaux spécimens architecturaux de Séoul sont certainement les palais royaux. Je n'ai pu visiter celui qu'habite le roi, par suite du deuil où il était plongé au moment de mon séjour, mais j'en ai vu deux autres beaucoup plus anciens et peut-être plus intéressants, quoiqu'ils aient été détruits en partie pendant les dernières émeutes qui ensanglantèrent la capitale. C'est en compagnie de Mgr Blanc, des Pères et de M. Guérin, qui ne les avaient pas encore visités, que nous faisons cette intéressante promenade. M. Collin de Plancy, qui nous a obtenu la

permission, se trouve, malheureusement pour nous, retenu ce jour-là par les affaires de la Légation. L'entrée des palais est précédée d'une porte monumentale. Elle rappelle comme architecture l'immense arc de triomphe en pierre, à trois ouvertures et à plein cintre, surmonté d'une double toiture, légèrement recourbée, du tombeau des Mings, aux environs de Pékin. Sur de hauts piédestaux deux lions de pierre la gardent extérieurement.



Palais du roi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous pénétrons dans une immense cour d'honneur, à l'extrémité de laquelle se dresse le grand palais de réception. C'est un vaste édifice tout en bois, construit sur une double plate-forme en maçonnerie qui le surélève. On arrive, par un escalier de quelques marches en marbre blanc, au vaste

péristyle qu'abrite une double toiture aux tuiles diversement émaillées. Elles sont soutenues par des poutres en saillie, terminées par des têtes de dragons coloriés ; l'ensemble est d'un aspect grandiose. Le centre du monument forme une vaste salle que soutiennent d'énormes colonnes, troncs d'arbres plusieurs fois séculaires, sur lesquels repose toute la charpente. Le fond de cette pièce est orné à l'intérieur de peintures murales dans le goût japonais, mais beaucoup plus violent de couleurs et d'une intéressante naïveté d'exécution. Elles représentent des paysages montagneux qu'éclaire le soleil, représenté par un cercle blanc entouré d'une double circonférence rouge, ou la lune, figurée de la même façon par les mêmes couleurs contrastantes. Au milieu de cette curieuse décoration, qui ne manque pas de grandeur, s'élève l'estrade du roi, que domine, suspendu dans l'air, un énorme phénix en bois doré, aux pieds duquel se développe un superbe paravent en bois à jours, merveilleusement sculpté. Du haut de ce trône le roi apercevait, toute la façade de l'édifice étant ouverte à cet effet, la cour d'honneur où se tenait la foule des mandarins, des nobles, etc., qui forment les huit castes de la société coréenne. Les représentants de chacune d'elles, en costume spécial, se plaçaient, selon leur rang, en face du trône, en s'alignant aux seize bornes de marbre blanc qui séparaient les diverses classes sociales. Tel était le cérémonial des audiences solennelles.



Phénix en bois doré. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Plus loin, nous entrons par une petite porte élégante dans un jardin où nous admirons un nouveau palais du même style que le premier et où se trouvent les appartements qu'occupait le roi. Ils sont spacieux et présentent dans de moindres dimensions des décorations analogues à celles dont nous venons de parler. La vaste salle centrale est réservée pour les cérémonies funèbres, qui ont lieu à la mort de chaque roi. Le corps du défunt, étendu dans un superbe catafalque, y séjourne sous un large dais jusqu'à entière dissolution, et les produits de la décomposition s'écoulent

dans le sol par une ouverture ménagée au-dessous du cadavre.

Nous visitons ensuite le palais de la reine. Il se compose d'une suite de kiosques du goût chinois le plus gracieux. Partout s'élèvent de coquets pavillons aux toitures relevées. Tous sont unis par de légères passerelles élégamment suspendues. L'ensemble est du plus charmant effet. Du salon de la reine, décoré de délicates peintures et admirablement éclairé, on jouit d'une vue superbe sur les pittoresques et montagneux environs de Séoul, tandis qu'au premier plan s'étendent des jardins abandonnés aujourd'hui, mais qui devaient être délicieux d'après les restes des berceaux agrestes, des bancs, vases et jardinières en pierre, où l'on retrouve les marques de toute l'exquise fantaisie qui a présidé à l'érection de ce palais. Les appartements des dames de la cour avaient été quelque peu sacrifiés aux effets d'architecture extérieure, car ils consistaient en affreuses petites chambres pas aérées, et encore plus mal éclairées. Enfin un vaste bâtiment, consacré à la chambre mortuaire de la reine, est en tout semblable à celui du roi, mais moins grandiose. Nous terminons cette intéressante promenade en passant à travers des cours encombrées de gravats de toutes sortes, de nombreux chardons bulbeux et de toute une flore sauvage, pour arriver enfin à des bains inachevés en marbre blanc d'une superbe ordonnance que le roi était en train de se faire construire, quand une révolution le força à abandonner ce splendide palais.



Palais de la reine. — Gravure de Privat, d'après une photographie.

Nous parcourons ensuite les nombreuses dépendances qu'habitaient les soldats de service au château et les demeures des fonctionnaires. Tous occupaient des rez-de-chaussée fort peu intéressants à visiter, à l'exception du petit bâtiment où se trouvait la clepsydre en bronze qui indiquait les heures. Celles-ci sont désignées en Corée par l'occupation habituelle qu'elles représentent, par exemple : l'heure du déjeuner, du dîner, etc. Auprès de l'horloge hydraulique se trouve la petite chambre de l'astronome qui était chargé de l'entretenir et de faire chaque jour des observations sur une petite tour carrée d'environ 6 mètres de hauteur. Elle est envahie en ce moment par nos lettrés coréens ; de là-haut, dans leurs blancs vêtements, ils

évoquent à mon esprit le souvenir de quelque mystère antique. Quant à nos boys, ils se sont dispersés dans un immense champ de navets et le dévalisent à qui mieux mieux. Nous les rappelons énergiquement aux bienséances, auxquelles ils finissent par se conformer tout en mangeant le fruit de leur larcin.

Nous sortons enfin du palais : la nuit est venue, et une partie de mes très aimables compagnons me quittent pour rentrer chez eux. Cependant, tout autour de nous, sur les montagnes, s'allument de grands-feux dont le lumineux signal, se renouvelant de cime en cime, va dire aux extrémités de la Corée que la paix règne dans la capitale, qui apprend par le retour des mêmes courriers que tout le royaume est tranquille.

Nous rentrons à la Légation, où l'on m'explique durant le dîner le code des signaux lumineux en Corée. Quatre feux sont allumés en temps de paix, c'est-à-dire un pour deux provinces. En temps de guerre, le signal est plus compliqué. Un second feu, placé à droite ou à gauche du premier, indique la province menacée. Deux feux quand l'ennemi traverse ou débarque ; trois feux quand il est entré dans le pays, et quatre feux quand les combats ont commencé. Outre cette télégraphie lumineuse, le gouvernement coréen emploie tout un service de postes dont les relais sont uniquement consacrés au service de l'État. Peu après la signature des traités, il avait fait exécuter au Japon un très beau matériel pour la fabrication des timbres d'affranchissement, malheureusement ce matériel fut détruit

pendant les derniers troubles qui éclatèrent à Séoul, où j'eus la plus grande peine à me procurer quelques types. En revanche le télégraphe relie par plusieurs lignes la Corée à ses voisins, et commence même à étendre son réseau sur le pays. On trouve à Séoul une loterie royale. Les billets, de 20 centimètres carrés, sont imprimés en bleu et recouverts de nombreux cachets multicolores ; l'administration livre seulement la moitié à l'acheteur et garde l'autre pour son contrôle. Il existe également un calendrier national, qui eut sa célébrité dans les temps anciens. Il fut même préféré au calendrier chinois par les Japonais. Enfin un journal officiel paraît chaque jour à Séoul. Pendant longtemps il fut imprimé, mais on ne le publie plus maintenant qu'à l'état manuscrit. Je donne ici un extrait des numéros du 5 et 6 octobre 1888.

« L'assistant compositeur de l'académie de la haute littérature Ming-Tchong-Sik, ayant refusé sa charge pour la première fois, le roi lui a donné congé.

— Le directeur du bureau des historiographes Y-Youn-Sing, ayant refusé sa charge pour la troisième fois, le roi lui a changé sa charge.

— Le Ministère des rites a fait un rapport au roi où il est dit : Quand on adressera des félicitations à la reine lors de l'anniversaire de sa naissance, le 25 de cette lune, nous voulons faire les félicitations comme par le passé. Qu'en pensez-vous ? Réponse du roi : Il vaut mieux n'en point faire.

— Au jour susdit le prince héritier félicitera-t-il la reine ?

— Décret : Il vaut mieux qu'il ne le fasse pas.

— La haute cour de justice a fait un rapport au roi où il est dit : Nous avons arrêté You-Tehin-Pil et Tchong-Ym-Siang.

— Décret : Nommez le sous-secrétaire du bureau chargé des rapports directs avec la cour de Pékin Youn-Kiong-Tchou, comme secrétaire de première classe du bureau des censeurs. »

Ainsi chaque soir je complétais mes observations de la journée par une multitude de renseignements que me donnaient mes très aimables hôtes.

C'est que M. Collin de Plancy est bien l'homme le plus aimable et l'ami le plus dévoué que je connaisse, Car son cœur a toutes les délicatesses, et son esprit est des plus distingués. C'est certainement, parmi les nombreux diplomates que j'ai eu l'honneur de connaître dans mes voyages, un de nos agents les plus remarquables. J'ai eu l'avantage, durant mon séjour chez lui, d'assister à quelques-uns des incidents politiques qui surgissent souvent dans ces pays neufs, et j'ai toujours trouvé chez notre représentant une justesse de coup d'œil, une rapidité d'exécution, et une sûreté de main qui lui font le plus grand honneur. Nul mieux que lui ne sait asseoir avec plus de gracieuse droiture la partie adverse sur le fagot d'épines, et je dois ajouter qu'il est admirablement secondé par son chancelier, M. Guérin. Telle fut, grâce à ces excellents amis, la charmante organisation de ma vie à Séoul.

Charles VARAT.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. [↑] Ce récit de voyage n'est qu'un fragment du volume que M. Charles Varat doit publier prochainement sur la Corée. Ce volume sera divisé en trois parties : la première résumera les travaux dont ce pays, si peu connu, a jusqu'ici été l'objet ; la seconde contiendra le récit même du voyage, que nous donnons aujourd'hui ; dans la troisième, enfin, l'auteur se propose de déterminer, tant d'après ses observations personnelles que d'après les travaux de ses devanciers, la personnalité ethnique du peuple coréen. C'est donc seulement la partie anecdotique que nous détachons à l'avance du travail de M. Varat ; elle fera, certainement, pressentir tout l'intérêt du reste.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT^[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Aperçu ethnographique. — Les Séouliens. — Leurs costumes. — Au marché. — Les meubles et ustensiles divers. — Le portage humain. — Séoul la nuit. — Quelle route suivre ? — Préparatifs de départ. — La caravane. — Les adieux. — En route. — Chute de Ni. — Passage du Han-Kiang. — Un moine bouddhiste. — Les taureaux. — Un poteau *lisique*. — Prisons et supplices. — Premier acte d'autorité. — Une auberge. — Les chevaux. — Du pain.

On me répétait partout, en Europe, en Amérique, au Japon et même en Chine, que la Corée est un pays médiocre au point de vue ethnographique. En effet, rien, de prime abord, de plus triste, de plus pauvre, de plus lamentable qu'une ville coréenne quelconque, même la capitale. C'est qu'à la suite des longues guerres et des envahissements successifs

de leur pays, les rois de Corée, pour éviter désormais la convoitise de leurs puissants voisins, interdirent non seulement l'entrée de leur royaume à tous les étrangers et la sortie à leurs propres sujets, mais défendirent même l'exploitation des mines, et promulguèrent des lois somptuaires qui arrêtaient malheureusement la production nationale, jusqu'alors si brillante, en amenant les particuliers à cacher leurs propres richesses, De là provint un état de délabrement apparent qui à trompé bien des gens. Mais si l'on se donne la peine de soulever les voiles. que de curieuses observations s'offrent aussitôt à vous ! et quelle superbe moisson ethnographique vous attend, en dehors des magnifiques monuments qui attestent encore toutes les splendeurs passées ! Nous allons essayer de le montrer au lecteur en le promenant avec nous au milieu de la bruyante population de Séoul, dont nous étudierons les coutumes, et en l'entraînant ensuite chez les marchands et artisans pour examiner les produits nationaux. Les rues sont généralement encombrées, toutes les classes de la société s'y entremêlent avec leurs costumes divers, où dominent les vêtements en coton blanc, dont l'usage est le plus répandu.

Rien de curieux comme de voir ainsi confondus dans la foule : mandarins à cheval, noble dame portée dans son palanquin, lettrés, commerçants et agriculteurs, affairés, femmes esclaves aux seins nus, moines, soldats, sorciers, aveugles, mendiants, enfants de tout sexe, de tout âge, fourmillant dans les quartiers les plus commerçants de la ville, particulièrement aux coins des principales rues, auprès des citernes. Celles-ci sont construites circulairement en gros

blocs de pierre ; l'eau est à deux pieds du sol, et l'on en tire à toute heure ; les femmes surtout y sont occupées. C'est au centre de Séoul que l'agglomération est la plus considérable, spécialement aux environs de l'édifice occupé par l'énorme cloche qui indique à la population les différentes heures, en même temps qu'elle rappelle les servitudes municipales. Non loin est le bazar de la cour, le marché au bois, au bétail ; on y vend également des comestibles, des fruits, etc. Et au milieu de la foule bruyante hommes, femmes, enfants, circulent librement. Les dames du monde, seules, sont tenues de ne sortir qu'en palanquin hermétiquement fermé, ou bien à pied, enveloppées d'un large manteau de soie verte, qui les recouvre du sommet de la tête au bas du corps et se croise sur le visage, de façon à laisser pénétrer seulement la lumière nécessaire pour se conduire. Les larges manches, remontées ainsi jusqu'aux oreilles, tombent disgracieusement le long du corps.



Soldats coréens. — Gravure de Bazin, d'après une photographie,

Les femmes du peuple, rarement belles, circulent non seulement le visage découvert, mais leur poitrine apparaît souvent à nu, entre leur petite camisole et le large lacet de leur jupon surélevé. Elles vont, en cet état, chez les marchands, faisant des achats de toute sorte : riz, poissons, poulets, gâteaux, etc., pendant que leurs enfants jouent bruyamment dans les rues ou s'arrêtent en admiration devant des acrobates ou quelques guignols coréens.

En été, ces pauvres petits sont à peine vêtus ; j'en ai rencontré souvent qui avaient pour tout costume un petit brassard en coton leur arrivant juste à la hauteur des seins.

Quant aux hommes, la plus grande variété règne dans leurs vêtements, différents pour les huit classes qui composent la société. Je vous ai décrit le costume d'un prince et celui des gens du peuple. La classe moyenne se distingue de ces derniers en ce que, par-dessus le veston et la culotte, les hommes portent généralement une espèce de redingote qui se croise sur la poitrine, retombe fort bas, et est fendue de chaque côté, à partir de la ceinture. Elle se ferme avec des rubans, que chacun noue avec le plus d'élégance possible, le Coréen ne connaissant ni les boutons ni les agrafes : ce vêtement est généralement blanc, ou de couleur très claire, presque toujours en coton, quelquefois en sole, jamais en laine. On le rembourre en hiver avec de la ouate. Les bourgeois, au lieu d'avoir les mollets nus et des chaussures de paille, portent une bande flottante en coton, reliant le bas de la culotte à des chaussettes rembourrées de ouate ; celles-ci grossissent formidablement les pieds, chaussés de souliers découverts en bois, cuir, feutre, papier, etc. Enfin le bandeau d'étoffe qui entoure la tête des malheureux est remplacé pour les gens aisés par un mince issu en crin que recouvre un chapeau aux bords larges, plats et ronds, surmonté d'un petit cône tronqué destiné uniquement à abriter la tresse de cheveux que les Coréens mariés portent droit sur leur vertex. Le chapeau, ainsi posé au-dessus de la tête, est maintenu par deux longs rubans qui se nouent au-dessous du menton. Ce genre de coiffure se fait en feutre, papier, paille, crin, palmier, etc. ; dans ce dernier cas, il est tissé à jour, de manière à laisser pénétrer librement l'air, le soleil ou la pluie par les mailles entr'ouvertes. Il se vend fort cher et est d'une

rare perfection d'exécution et de forme. Je connais maintes Parisiennes qui n'hésiteront pas à en faire venir lorsqu'elles le connaîtront. La Corée semble être le pays des chapeaux : on en fait de toutes les manières, et nulle part je n'en ai vu de plus variés, depuis le diadème en carton doré du gouverneur de province jusqu'au plus modeste serre-tête du paysan. Pour mieux connaître la fabrication et les principaux modèles, je pénètre chez les chapeliers coréens, et je m'initie à tous les procédés de leur industrie. Je continue mes investigations, de la même manière, en entrant successivement chez l'apprêteur de faux cheveux pour dames, le marchand d'étoffes, le teinturier, les fabricants de rubans, de pipes, de flèches, de sabots, bref chez tous les petits artisans de la ville.

Nous voici arrivés dans une rue où l'on vend des meubles ; j'en trouve de différentes époques. Les plus anciens sont laqués ou peints de couleurs contrastantes du plus brillant effet ; quelques-uns sont enrichis de minces bandes d'ivoire ou d'os qui forment comme un cloisonné carré, où l'on coule une légère couche de corne fondue dont la transparence dorée illumine d'un éclat spécial les vives peintures qu'elle recouvre et protège. D'autres, moins antiques, sont laqués en noir et incrustés de superbes nacres, produit naturel du pays, donnant aux meubles de ce genre une richesse incomparable par la beauté du dessin et l'éclat de la lumière qu'elles emmagasinent. Enfin on en fait aujourd'hui en bois poli orné de cuivre, dont les formes rappellent étrangement nos meubles du moyen âge. J'ai apporté plusieurs échantillons des différents types que nous

venons d'analyser : ce sont de véritables spécimens de la fabrication coréenne. Malheureusement on ne les trouve que chez les mandarins, les nobles, ou des personnages fort riches, car pas plus en Corée qu'au Japon les gens du peuple n'ont de meubles. Les sièges sont inconnus dans ces deux pays : on s'assied simplement par terre ; on couche de même : les pauvres sur le plancher, et ceux qui sont plus fortunés sur des nattes ou entre deux petits matelas très minces.

L'oreiller du malheureux consiste en un petit cube allongé en bois, long d'environ 39 centimètres et haut de 15 ; les riches ont un traversin d'étoffe bourré de plumes et terminé par deux disques, d'une vingtaine de centimètres, incrustés, laqués, sculptés ou vernis et enchâssés généralement dans un anneau de cuivre. Quant au lit, il est presque inconnu, et n'est parfois en usage que dans les classes dirigeantes. Mais tout le monde se sert pour manger d'une petite table hexagonale de 60 centimètres de diamètre sur 20 centimètres de hauteur, et, quel que soit le nombre des personnes dînant ensemble, chacun en a au moins une. De grands coffres, de 60 centimètres de haut sur environ 1 mètre de large, servent de ressers ; on les fabrique généralement deux à deux en les superposant : ils ne paraissent former qu'un seul meuble. Enfin chacun suspend ses vêtements à de longs bâtons de plus d'un mètre, souvent décorés de peintures, soieries, cuivre, etc. Ajoutons, pour compléter nos renseignements sur l'ameublement d'une habitation coréenne, qu'on y trouve tous les ustensiles nécessaires au ménage, soit en pierre, soit en bois, en poterie ou en métal.

À ce sujet je ferai remarquer au lecteur que les vases en cuivre ne s'emploient jamais qu'en hiver, à cause de l'odeur qu'ils dégagent en été, où ils sont remplacés par ceux en porcelaine, en faïence, en grès, etc. La céramique ancienne, en ces différents genres, jouit d'une grande réputation chez les Chinois et particulièrement chez les Japonais, qui affirment être redevables aux Coréens de cette industrie, qu'ils ont poussée depuis à un si haut degré artistique. Les plus vieilles pièces que j'aie rapportées dans ces différents genres de production se distinguent par la simplicité de leur forme un peu lourde, l'unité de leur couleur, souvent verdâtre, grise, rousse et quelquefois blanche, enfin leur superbe glacis. Les dessins qui les ornent quelquefois sont purement géométriques ; nous y reviendrons plus tard. Quant aux échantillons de poterie moderne, ils rappellent comme forme et décoration nos produits européens. Un de nos dessins reproduit la façon dont le potier coréen procède de nos jours.



Vannier.



Potier.



Fondeurs.



Tourneurs.

Petites industries. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

Le parquet des maisons est ici, le plus souvent, couvert de papier huilé pour empêcher la fumée des cheminées souterraines de pénétrer par des fissures dans l'appartement. Le papier sert, du reste, à tous les usages de la vie : on en fait des vêtements, des chapeaux, des chaussures, des carquois,

des éventails, des ombrelles et des paravents, aussi bien que des lanternes, des vases, des boîtes, des portefeuilles et des jouets d'enfants d'un goût exquis. L'écrivain, le dessinateur et le peintre l'utilisent directement, ou bien accolé à un tissu de soie d'une extrême finesse. Enfin on l'emploie pour l'impression, et les caractères et les dessins ainsi tirés sont d'une rare venue typographique. Le papier coréen dépasse de beaucoup tout ce que la Chine et le Japon ont produit de mieux dans ce genre. On le fabrique, pour les qualités supérieures, avec de l'écorce de mûrier, et il se présente, suivant le travail qu'on lui a fait subir, sous les aspects les plus divers comme couleur, granulation et finesse. Sa solidité n'a d'égale que sa souplesse : c'est le premier papier du monde.

On nous montre encore quelques échantillons d'objets ayant rapport à l'éclairage : flambeaux en bois, en marbre, en bronze, en niellé, aux formes les plus variées. Quant aux lanternes, elles sont encore plus bizarres ; j'en ai rapporté quelques spécimens intéressants. Nous avons enfin recueilli de très curieuses armes anciennes et modernes, des instruments de musique, des étoffes brodées, des bois sculptés, des bronzes d'art et des bijoux de haut goût, prouvant que le Coréen n'ignore rien des arts les plus délicats et sait y mettre un caractère personnel.

Il ne nous reste plus, pour clore notre journée, qu'à faire assister le lecteur à la fabrication de quelques-uns de ces objets par de nouveaux dessins, où l'artiste coréen nous montre, au milieu de leur travail, le vannier, le fondeur, le

tourneur en Cuivre, etc., et à compléter cette série par quelques croquis pris sur nature, où nous verrons les différentes manières de porter adoptées par ses compatriotes.



Médiant.



Pauvrete.



Petits vendeurs ambulants.



Un marchand et son fils.



Codamme et satellite.



Raccomodeur de porcelaine.



Porteurs de poissons.



Une mère et ses enfants.



Musicien, comédien et danseuse.

Croquis coréens. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

En Chine, le portage humain se fait presque toujours sur l'épaule, au moyen d'une perche aux extrémités de laquelle les fardeaux forment balance : ce mode de transport n'est pas en usage en Corée, mais tous les autres procédés y sont employés. Témoincette vieille mendiante, qui tient à la main son panier de quête, et cette charmante fillette présentant une tasse brisée au raccommodeur de porcelaine. Plus loin ce pauvre diable porte sa besace sur l'épaule gauche au moyen d'une courroie et fait appel à la charité en tapant sur un grelot en bois sonore. Un marchand et son fils se servent également d'une besace, mais passée en bandoulière, et il en est de même des enfants, qui présentent ainsi leur éventaire. Voici des porteurs de hottes différemment chargés ; d'autres maintiennent leur fardeau sur les reins au moyen de deux courroies passant sur les épaules. Les femmes mettent souvent leurs charges sur le sommet de la tête ; quant à leurs enfants, elles les transportent sur leur dos comme au Japon, et elles-mêmes, à la suite de longues marches, se font quelquefois porter à califourchon sur les épaules d'un parent, d'un serviteur ou d'un galant. Le plus triste des portages est certainement celui de la cangue ; mais le comble du genre est d'en charger moyennant finance son geôlier, pendant que, soi-même, on fume tranquillement sa pipe.



Palanquin. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Si je me suis quelque peu étendu sur le portage humain, c'est qu'il est peu de pays où il ait autant d'importance qu'en Corée. En effet, l'absence presque complète de routes, dans cette contrée absolument hérissée de montagnes, fait qu'il n'existe, pour ainsi dire, aucune voiture, et, comme les chevaux sont à peu près exclusivement réservés au service de la poste gouvernementale, toutes les marchandises sont portées à dos d'homme. Comme si l'on nous montrait ce jour-là tous les moyens de transport employés ici, voici que nous devons quitter brusquement le milieu de la rue pour

laisser passer une troupe de soldats coréens, à demi habillés à l'européenne et le fusil à tabatière sur l'épaule. Ils escortent le ministre de la guerre, porté sur un superbe palanquin du genre de ceux qui nous amènent les grands personnages à la Légation. Ces chaises ouvertes sont quelquefois montées sur une seule roue, qui, donnant un point d'appui, nécessite moins de porteurs. On emploie aussi des palanquins fermés ; mais ceux-ci, loin de ressembler aux chaises chinoises, dont la forme rappelle celles autrefois en usage chez nous, sont au contraire de simples petits cubes hauts d'un mètre. Le voyageur, qui y est assis les jambes croisées sous lui, se trouve dans l'impossibilité de bouger ; le séjour y est donc des plus fatigants pour l'Européen. Ces palanquins servent non seulement aux hommes et particulièrement aux femmes, mais encore au transport des dieux, dans les processions. On en fait même de forme plus réduite, destinés, dans les cérémonies funèbres, à ramener les tablettes mortuaires, c'est-à-dire le bon esprit du défunt, à la maison.



Palanquin. — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

Nous continuons notre promenade et croisons un singulier cortège, composé d'un certain nombre de musiciens accompagnant un jeune homme ont deux serviteurs maintiennent le cheval. C'est un licencié qui vient de subir heureusement ses examens. Son chapeau indique son grade ; il est orné de deux espèces d'antennes arrondies longues de près de 40 centimètres, toutes couvertes de fleurs. Notre

héros fait ses visites officielles dans ce pompeux appareil, qu'il doit malheureusement payer de ses propres deniers. Un peu plus loin, nous sommes rejoints par un élégant cavalier que nous reconnaissons pour un homme de cour à son costume et à son chapeau de crin d'où partent horizontalement deux petites ailes. Il est suivi par un serviteur à pied portant sur son épaule, dans un filet en corde, une boîte ronde en cuivre, de 25 centimètres de diamètre sur 12, qui étincelle aux rayons du soleil couchant, avec des reflets d'or. Frappé du cérémonial de ce nouveau portage, je demande à mon compagnon de promenade si ce vase n'est pas une boîte à conserves. Il se met à rire.

« Ah ! je devine, lui dis-je : c'est un grand drageoir.

— Vous n'y êtes pas, me dit-il ; ce vase, toujours en métal, avec couvercle et sans anse, joue un rôle bien plus important dans la vie coréenne. Il est obligatoire pour tous ; aussi chacun a le sien et ne le quitte jamais, même en visite et surtout en voyage. Pauvre, on l'emporte avec soi ; riche, un serviteur spécial lui est attaché et doit le tenir à tout instant, dans le plus brillant état de propreté, à la disposition du maître. Le mandarin lui-même, dans toute la pompe de ses voyages officiels, le traitant presque à l'égal de ses propres sceaux, l'emploie comme contrepoids sur le cheval qui les porte.

— Mais quel est donc son usage ?

— Il sert de jour et de nuit, dans la solitude et en pleine réunion, enfin chaque fois que la nécessité s'en fait sentir. Voici comment : sur un signe, le préposé vous le remet en

main propre et on le glisse doucement sous sa longue redingote. Sa fonction remplie, remettant prudemment le couvercle, on le sort de l'asile où il a été un instant caché, pour le rendre au serviteur attentif ; celui-ci sait ce qu'il lui reste à faire, pendant qu'on continue tranquillement la conversation, comme si rien ne s'était passé. De plus, ce meuble tient lieu de crachoir et remplace au besoin un bougeoir lorsque son propriétaire en a fait disposer le couvercle à cet effet ; enfin, précieuse cassette ! il sert souvent d'oreiller aux déshérités de ce monde. Aussi, vu son quintuple usage en Corée, ajouta mon compagnon, je vous conseille, lorsque vous en parlerez, de l'appeler le « vase national ».

— Non pas, fis-je, car tous les peuples civilisés l'emploient ; mais je trouve que, n'étant plus ici « de chambre », puisqu'il circule librement partout, ni « de nuit », car nous le rencontrons en plein soleil, il convient de l'appeler, vu ses fonctions multiples, « l'indispensable ».



Licencié. — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

Pendant que nous rhétoriquons ainsi, peu à peu la brume est venue, et chacun se hâte de regagner sa demeure, car il est interdit aux hommes, sous peine d'être arrêtés, de circuler dans les rues de la capitale à partir d'une certaine heure du soir. Sont seuls autorisés les grands personnages et les étrangers, qui n'abusent pas de la permission, vu le manque absolu d'éclairage de la ville, si mal entretenue que, même avec des lanternes, on risque cent fois de s'y rompre les os. Restent donc seuls dehors les agents de police, les aveugles ou quelques serviteurs des mandarins, chargés par ceux-ci de commissions urgentes, qu'ils justifient par un

disque en bois dit « de circulation », sur lequel sont gravés au feu le nom du maître et sa situation. Ces précautions sont uniquement prises contre les voleurs. Pourtant, aussitôt qu'on rencontre une dame, on doit éviter de la regarder, en se tournant le visage du côté d'un mur. Les femmes ont seules la liberté de circuler dans la capitale après neuf heures du soir, et en profitent pour s'y promener et respirer à visage découvert, ce qui leur est interdit pendant le jour. Nous les laissons donc à leur heureuse liberté, pour rentrer à la Légation, où nous trouvons déjà en fonctions le veilleur de nuit. C'est un usage particulier à Séoul d'avoir dans toutes les maisons importantes un serviteur qui, tant que dure l'obscurité, circule à travers les cours et les jardins de l'immeuble. Il est armé d'un sabre quadrangulaire et d'une barre de fer de près de 2 mètres, au sommet de laquelle sont attachés des anneaux sonores qu'il doit agiter sans cesse pour prévenir les voleurs qu'on fait bonne garde.

J'apprends tous ces détails de mes aimables hôtes qui, chaque jour, non seulement m'aident de leurs conseils éclairés, mais encore prennent de tous côtés les renseignements nécessaires pour faciliter mon voyage à travers la Corée. Oh ! les bons, les excellents amis ! ils font tout pour moi et ne me permettent même pas de les remercier !

Les premiers froids commencent à se faire sentir, on m'assure qu'ils cesseront bientôt et que j'aurai ensuite près de deux mois de beau temps ; c'est juste suffisant. Je dois donc hâter mon départ, si enchanté que je sois de mon séjour

à Séoul, dont j'ai pu étudier si agréablement la topographie, l'architecture, les productions diverses et les coutumes, tout en réunissant une collection ethnographique considérable. De tout cela il résulte pour nous que le Coréen, par son aspect physique, ses mœurs, ses habitudes, ses produits caractéristiques en tous genres, etc., diffère absolument de ses voisins ; à tel point que l'un d'eux, placé dans une foule chinoise ou japonaise, sera immédiatement reconnu. De même un Chinois ou un Japonais à Séoul se reconnaîtra immédiatement, par son costume, son facies, sa langue, etc. Cette opposition très tranchée, jointe à la diversité des types que nous rencontrons ici, augmente la difficulté de déterminer à quelle branche de la famille humaine nous devons rattacher le Coréen. Nous essayerons pourtant de le faire en traversant le pays et en recueillant tous les documents relatifs à ce sujet. Mais quelle route prendre pour tâcher d'arriver à ce résultat ? En réalité rien de plus simple : étudions d'abord les principales voies qui ont été parcourues jusqu'à ce jour.

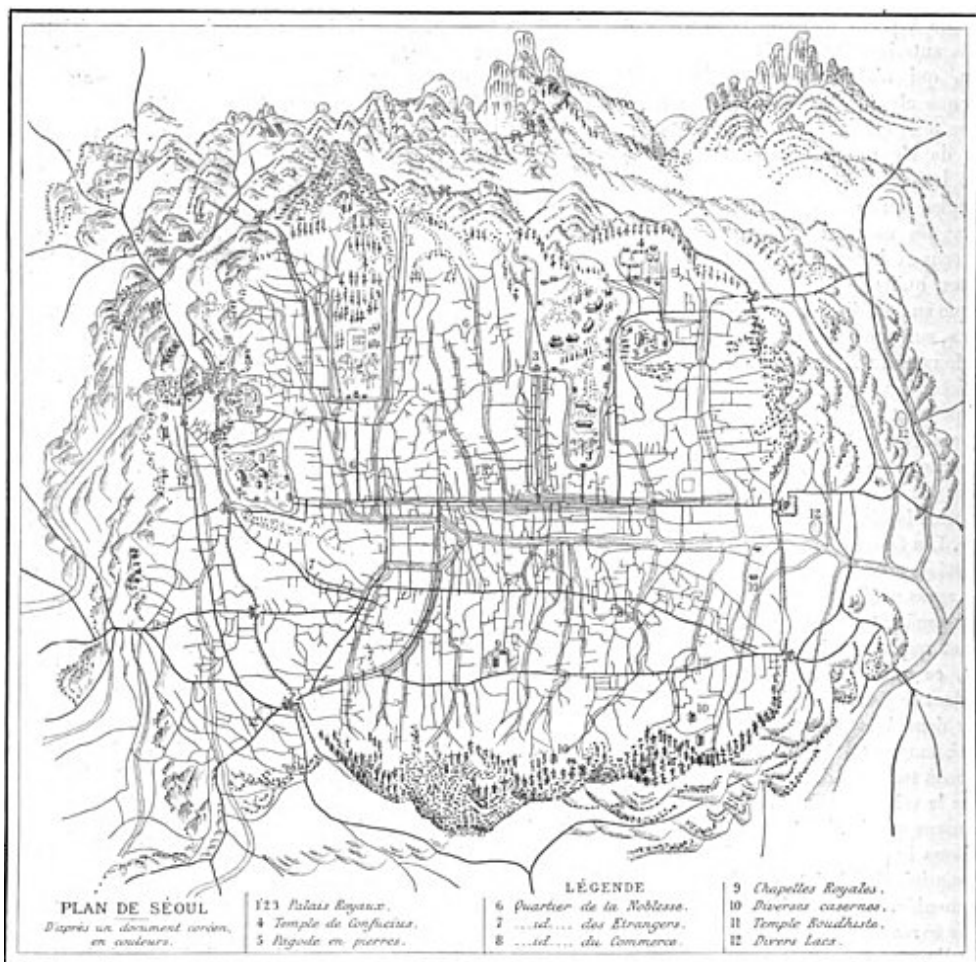
La route la plus anciennement connue est celle qui va par terre de Pékin à Séoul : un ambassadeur chinois en a fait la très intéressante description, récemment traduite par M. M-F. Scherzer, le regretté diplomate à qui l'avenir semblait promettre une si brillante carrière.

En voici l'itinéraire : on se rend de Pékin à Yong-Ping-fou, Ning-yan-tcheng, Cheng-king ou Moukden et Feung-hoang-tchang, ou, passant la palissade de l'Empire, on arrive bientôt à Itcheo pour entrer en Corée en traversant Ya-lou-

kiang (en coréen Ap-Nok-kiang) et rejoindre de là Ngancho, Hoang-tcheo et Séoul.

La route qu'a suivie Hendrik Hamel de Gorcum vient ensuite. Il fait naufrage à Quelpaert en 1653. On le conduit par mer avec ses compagnons à Hai-nam et de là par terre près de Séoul, en passant par Riong-Om-Na-jiu, Tain-Chon-jiu, Kong-jiu, et enfin Kai-seng. Après de longues années d'esclavage, on traîne les survivants par une route presque parallèle, touchant également à Kai-seng, Kong-jiu, Chon-jiu, pour aller ensuite à Nam-on, d'où ils regagnent la mer. Une nuit ils peuvent s'enfuir en bateau jusqu'à l'île de Goto, et de là rejoindre Nagasaki.

Tel est le résumé de l'intéressant récit qu'a publié Hamel après treize ans et vingt-huit jours de captivité.



L. Thuillier, del^t

Deux siècles plus tard, M. Oppert visite les principales villes du golfe du Prince Jérôme et parvient jusqu'à Séoul. Puis apparaît M. Carles, qui de Séoul suit la route des Ambassadeurs jusqu'à Wigu, d'où il entreprend un parcours nouveau passant par Wi-won, Chang-jiu, Ham-heung et Won-san, pour reprendre ensuite la route directe de Séoul, fréquentée par les Japonais et les Russes et parcourue récemment encore par le colonel Chaillé-Long, qui a

également touché, comme Hamel, à Quelpaert. Trois expéditions sont dirigées vers la montagne à la Tête-Blanche. En 1866, MM. James, Younghusband et Fulford partent de Pékin et rejoignent le Paik-tu-san en passant par la Mandchourie.

En 1890 et 1891, deux expéditions à la célèbre montagne sont entreprises par Sir Elliot, et le major J.-R. Hobday en fait connaître les résultats topographiques dans une carte très intéressante. Enfin. Dir Ch.-W, Campbell H. M., *Consular Service, China*, vient de raconter sa curieuse expédition dans l'extrême nord de la Corée. En voici le résumé : par la route directe de Séoul à Keum-seng il gagne la côte vers Koseng et la suit jusqu'à Won-san, où il reprend la route de Carles jusqu'à Ham-heung, puis atteint Pulh-cheng en suivant la côte pour remonter directement ensuite sur Kapsan, Un-chong et Po-chon jusqu'au Peik-tu-san ; au retour de ce superbe voyage il fait un double crochet aux dernières villes que je viens de nommer pour visiter Hyei-san et Sam-su, et revient par la voie qu'il a suivie jusqu'à Koum, d'où il rejoint la route des Ambassadeurs pour se rendre à Pyeng-yang, et par Hoang-chu rentre enfin à Séoul.

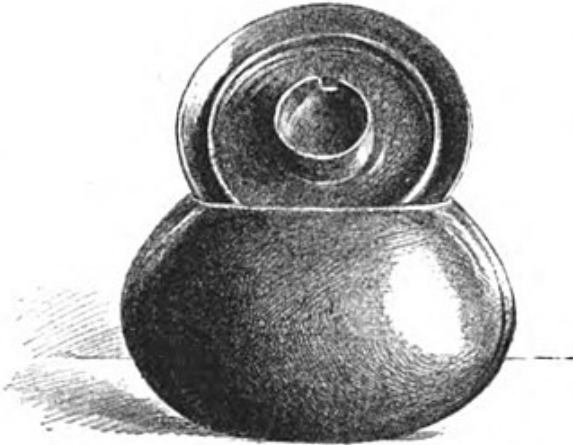
Ces différents voyageurs ayant réussi au mieux leurs pérégrinations, il ne me reste donc plus, pour accomplir un voyage d'exploration en Corée, qu'à me rendre de Séoul à Fousan.



Carte de Corée.

M. Collin de Plancy approuve absolument ce projet, mais il me conseille de passer par Taïkou, la capitale du Kyeng-sang-to. Ceci double presque la longueur du voyage, par suite des difficultés de la route, mais offre un bien plus grand intérêt ethnographique que la voie directe. Il n'y a pas à hésiter. Je presse l'emballage de tout ce que j'ai acheté à Séoul pour l'expédier directement en France par Tchémoulpo, et me procure ce qui est nécessaire pour mon exploration : fourneau, batterie de cuisine, vins, conserves de toutes sortes, farine pour faire mon pain, enfin une vieille boîte à pétrole, de 60 centimètres sur 30, qui entourée de charbon me servira de four. Je commande aussi de grandes cartes de visite en papier rouge, de 15 centimètres sur 8, avec mon nom en caractères chinois ; si j'avais été en deuil, j'aurais dû, suivant les rites coréens, les faire exécuter sur papier blanc. Ces cartes, renfermées dans un immense portefeuille-ministre en papier huilé avec garniture et cadenas en cuivre, seront portées cérémonieusement par le serviteur chargé d'en faire le dépôt chez les mandarins des districts que je dois traverser. Enfin, respectueux des usages du pays, je m'offre l'indispensable vase-bougeoir en cuivre sur lequel le lecteur sait déjà à quoi s'en tenir. Tel est, avec mes instruments scientifiques et mes effets personnels, l'ensemble de mon bagage, contenu dans quatre coffres en bois qui doivent être réunis deux à deux sur le dos de poneys coréens. Entre temps, M. Collin de Plancy s'occupe de mon passeport pour l'intérieur. On me l'envoie dans une immense enveloppe, de 25 centimètres sur 10 ; elle est lisérée de bleu,

chargée de caractères chinois imprimés de même couleur, et porte, outre divers caractères tracés au pinceau, trois immenses sceaux de mandarin. Le passeport, de grandeur double, est orné de surcharges identiques.



Vase-bougeoir. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Il ne nous reste plus qu'à résoudre l'importante question monétaire. On ne connaît en Corée que les sapèques, petites pièces de monnaie en cuivre percées au centre d'un trou carré qui sert à les enfiler sur une corde ; chaque centaine de pièces est séparée par un nœud en paille, pour les compter plus facilement. En ce moment 1350 sapèques valent une piastre mexicaine, environ 4 francs. La quantité de numéraire à transporter augmente donc le nombre des chevaux de la caravane et le danger d'être arrêté par les brigands. Je ne sais donc comment fixer la somme exactement nécessaire à mon voyage, aucun Européen ne l'ayant fait, sans compter que je désire acheter en route tout ce qui me semblera intéressant au point de vue de ma collection. M. Collin de Plancy, avec son tact habituel,

tourne la difficulté en m'obtenant une lettre de crédit sur le Trésor royal. Cette missive, magnifique spécimen de papier coréen, est écrite entièrement à l'encre de Chine et surchargée de deux sceaux rouges : en voici la traduction :

« Ordre du ministre des affaires étrangères aux mandarins de chaque localité.

« Nous avons reçu de M. Collin de Plancy, commissaire du gouvernement français auprès de nous, une lettre où il est dit que son compatriote, M. Varat, sur les ordres du roi de France (!!!), est venu chez nous pour étudier nos habitudes, nos usages, nos mœurs, et réunir à ses frais une collection de tous nos produits artistiques, industriels et agricoles, qu'il offrira à son pays.

« Dans ce but il veut traverser la Corée et se rendre à Fousan en passant par Taïkou.

« C'est pourquoi nous envoyons cette lettre pour lui assurer une belle chambre (?), lui fournir tout ce dont il aura besoin et lui ouvrir un crédit sur notre Trésor royal. Avancez donc les sommes qu'il vous demandera contre son reçu, qui nous sera ensuite remboursé ici. Inclinez-vous et obéissez.

« Signé : Ministre des affaires étrangères. »

Muni de ce précieux document, il ne me reste plus qu'à organiser ma caravane. M. Collin de Plancy pousse l'amabilité jusqu'à me donner pour interprète un des lettrés de la Légation, nommé Ni, qui a appris en partie notre

langue grâce aux Pères et à notre éminent représentant. Celui-ci, pour augmenter mon prestige de mandarin français, m'offre comme escorte deux des soldats coréens chargés de la garde de la Légation. Enfin sa bonté, n'oubliant aucun détail, me procure un cuisinier chinois imbu de notre art culinaire, et fait chercher dans Séoul les huit chevaux et palefreniers qui me sont nécessaires. Les poneys sont amenés la veille de mon départ ; je les passe aussitôt en revue, le plus grand m'est destiné ; malgré sa taille exceptionnelle en Corée je puis le monter sans mettre le pied à l'étrier. Je dois éviter toutefois de me montrer à lui, car, à l'aspect de mon costume européen, il se dresse immédiatement debout sur ses pattes de derrière. C'est une habitude qu'il a religieusement conservée durant tout le voyage. Cinq des autres chevaux, quoique très petits, me paraissent avoir toutes les qualités nécessaires pour accomplir le voyage. Mais les deux derniers me semblent inacceptables : l'un à un regard sournois ne me présageant que des aventures désagréables, et l'autre | me paraît dans l'impossibilité absolue de faire deux jours de marche, tant il tient mélancoliquement sa pauvre tête entre ses jambes de squelette ; je la relève doucement pour voir ses yeux et m'aperçois qu'il est borgne. Le premier, m'assure-t-on, accuse des défauts qu'il n'a pas, et le second dissimule toutes ses qualités : au surplus, s'ils ne me plaisent pas, on les changera en route. Je consens donc à les garder pour éviter tout retard. Quant aux hommes, je m'en inquiète médiocrement : c'est à moi à les former. Du reste je n'ai pu obtenir leur concours et celui de leurs chevaux que jusqu'à

Taïkou, où je devrai réorganiser ma caravane, pour aller à Fousan. Enfin, comme personne n'a fait le voyage, nous prendrons en route nos renseignements de direction. Ma monture étant choisie, mon interprète prend pour lui, malgré mes conseils, le petit cheval aux allures ombrageuses, puis c'est le tour des deux soldats, enfin du cuisinier. Restent trois chevaux destinés à porter les sapèques, mes bagages scientifiques, culinaires, personnels, etc. ; j'en précise le chargement, et pour ne pas fatiguer ma mémoire des noms composites de mes compagnons, je me décide à appeler chacun d'eux par le numéro d'ordre qu'il occupera dans la caravane, qui, vu l'absence complète de route, devra marcher en file indienne. Contrairement aux rites, je place au premier rang le plus farouche de mes deux soldats, auxquels je laisse leurs armes pour ménager leur amour-propre militaire : ce guerrier se nommera donc Un, et le palefrenier qui l'accompagne Deux ; puis viennent les palefreniers Trois, Quatre, Cinq, chargés de surveiller le bagage. Dix est mon cuisinier et Sept un palefrenier. Mon interprète et un palefrenier s'appellent Huit et Neuf ; un autre palefrenier et mon second soldat, chargé de porter mes ordres le long de la petite colonne, sont Dix et Onze ; enfin Douze est le propriétaire de mon cheval et je suis le tragique Treize, nombre qui en vaut un autre.

Je m'étais réservé, contre tous les usages coréens, de rester en serre-file, pour avoir sous les yeux toute ma petite troupe, empêcher les lacunes de se produire, parer de suite à tous les besoins, enfin éviter toute discussion au sujet de cette place, plus exposée aux attaques du tigre, et je n'ai

jamais pris la tête de la colonne que dans les trajets de nuit pour hâter la marche, étant certain, vu les dangers des bandits et autres, d'être suivi de près par mon monde.

Quand tout est ainsi réglé, je donne rendez-vous à mes hommes pour le lendemain et profite de mon après-midi pour faire ma dernière visite à toutes les personnes à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté à Séoul. Je les retrouve le soir à la légation, grâce au dîner d'adieu que M. Collin de Plancy a bien voulu offrir en mon honneur. Quels termes trouver pour dire ici combien je suis reconnaissant à notre éminent représentant et à son aimable chancelier, M. Guérin, de leur réception si cordiale, de tous les services qu'ils m'ont rendus dans l'organisation de mon voyage en Corée, des soins qu'ils mirent après mon départ de compléter ma collection par l'achat de maints documents que des impossibilités de toutes sortes ne m'avaient pas permis de me procurer ? C'est une dette que toute mon amitié et mon dévouement ne me permettront jamais d'acquitter, pas plus, hélas ! que toutes celles que j'ai contractées durant mon voyage autour du monde, où j'ai trouvé chez les agents diplomatiques, les capitaines de marine, les employés des douanes, les missionnaires et tous les Européens l'accueil le plus charmant. Je suis donc heureux de les remercier enfin publiquement, et puisse l'écho de ma gratitude leur porter, là-bas, l'affectueux souvenir que j'ai gardé d'eux tous.

L'heure du départ a sonné : c'est avec un réel serrement de cœur et les yeux humides que j'embrasse notre excellent consul général et son aimable chancelier, devenus mes

meilleurs amis. Ils m'accompagnent à la porte de la Légation, me suivent du regard. Hélas ! la caravane tourne bientôt à droite, j'agite une dernière fois mon mouchoir et nous nous enfonçons tristement à travers la ville pour gagner la porte du sud. Là nous attendons mon interprète, dont la demeure est voisine. Impatienté de ne pas le voir arriver, je vais partir à sa recherche quand il apparaît enfin. Il me raconte qu'il s'est échappé avec la plus grande peine aux adieux déchirants de sa mère, de sa femme et de ses deux petits enfants, tant ces brave gens sont frappés des terribles dangers que nous allons inmanquablement rencontrer sur notre route. Enfin nous sommes en selle, et nous nous engageons dans un petit ravin de terre rouge recouvert de grands cèdres japonais, dont la ramure touffue, d'un vert foncé, tranche sur le bleu du ciel. Cet endroit est un charmant but de promenade pour les habitants de la capitale ; toute la campagne suburbaine, avec ses rizières, ses rochers coniques, ses montagnes lointaines, nous éblouit et nous charme. Il fait un temps superbe et relativement chaud.

Tout à coup un cri retentit, je regarde et vois mon infortuné interprète précipité du haut de l'in vraisemblable siège mandarin où ses pieds touchaient la tête de son cheval, qui, comme je l'avais prévu, commence déjà ses fantastiques écarts. Je saute à bas de ma petite selle européenne et relève maître Ni. Sa figure est bouleversée, car c'est non seulement son coup d'essai en équitation, mais aussi son premier voyage, et ce fâcheux début l'impressionne fort, bien qu'il reconnaisse avoir eu plus de

peur que de mal. Cette fois, je veux faire mettre le poney vicieux aux bagages, mais un de mes soldats me prie de le lui donner en échange du sien qui est fort doux. Je consens sans enthousiasme à ce troc ; on change les selles, et maître Ni remonte sur son siège pompeux, où il a l'air, à demi enfoui dans ses coussins, d'un Bouddha ambulante, bénissant la campagne de Corée.

Nous arrivons bientôt à Narou-Kay, où a lieu le passage du Yang-kiang ; le paysage est splendide : au loin une série de collines bleutées se fondent doucement dans l'horizon, tandis qu'au milieu de la vallée coule le fleuve, immense nappe d'eau endormie, où se réfléchissent l'azur du ciel et le vert tendre des coteaux, avec une intensité de transparence lumineuse d'un charme inexprimable. Nous traversons le fleuve sur deux petits bateaux qui font heureusement plusieurs voyages. Ayant dû me détourner un instant, j'entends de grands cris, je me retourne et vois le dernier cheval encore en sampan se précipiter à l'eau avec tout mon bagage scientifique. Le courant l'entraîne, on peut heureusement le rattraper et le ramener à bord : malheureusement une partie de mes instruments est perdue par suite de l'humidité. Je maugrée après moi et mes gens, car je suis persuadé que si j'avais suivi cette dernière traversée comme les sept autres, je n'aurais pas à regretter l'irréparable perte de mon baromètre, de mes clichés pelliculaires, etc. Pour éviter qu'un pareil désastre se renouvelle, j'exige désormais, à tout passage de rivière, que chaque cheval soit tenu par deux palefreniers, l'un devant et l'autre derrière, ce qui n'a pas été fait à cette dernière

traversée. Nous continuons notre marche en passant à Sovindo, Na-ouen, puis nous franchissons une première colline, le Sa-pian. Nous y rencontrons un moine mendiant revêtu de son costume jaune et armé d'une baguette, avec laquelle il frappe sur un petit ustensile en bois ayant la forme d'un gros cadenas européen. Il fait appel à la charité publique, et son aumônière me semble aussi vide que la plupart des temples bouddhistes sont déserts en Corée. Le *bouddhisme*, introduit ici par la Chine au IV^e siècle, y jouit bientôt d'une influence si considérable que des moines coréens partent pour répandre la nouvelle foi au Japon, où ils obtiennent un tel succès qu'en 624 Saganomago, régent à la mort de M'maya-dono-oci, y organise le bouddhisme comme religion officielle et nomme à la dignité de *So-zio* (pontife suprême) et de *So-dy* (vicaire général), Kam-ro et Takou-Seki, bonzes coréens de Koudoura (Hiak-sai) ; eux et leurs successeurs font les plus grandes concessions aux prêtres sintoïstes, sacrifiant à un intérêt personnel la pureté de la doctrine. Plus tard les moines bouddhistes, en Corée comme au Japon, prirent part à main armée aux divisions politiques intérieures qui agitent les deux pays.

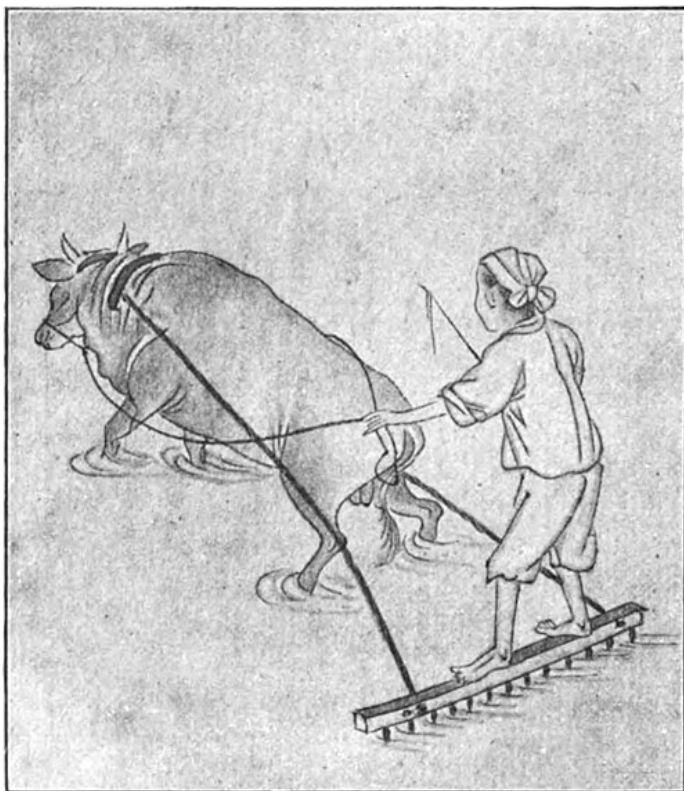


Passage du Yang-kiang. — Dessin d'Adrien Moreau, d'après le texte et des photographies.

Mais, à la fin du ^{xiv}^e siècle, la nouvelle dynastie installée en Corée, après quelques persécutions, laisse peu à peu complètement de côté le bouddhisme. Dès lors son influence diminue chaque jour. Maintenant la plupart des pagodes sont à peu près abandonnées et les monastères servent souvent de lieux de réunions joyeuses au monde galant, qui s'y occupe de tout autre chose que de questions religieuses. Enfin les aumônes que recueillent encore quelques bonzes leur sont données moins par dévotion que par humanité. Tel est, à côté du confucianisme chaque jour grandissant, le malheureux état où le bouddhisme, jadis si prospère, est tombé dans presque toutes les provinces, à l'exception de celle de Kyeng-yang, où il a conservé quelque influence, contrastant

avec la misère qui presque partout atteint les moines. Tout le monde ici, les bouddhistes eux-mêmes, avoue que dans quelques générations il ne restera de ce culte qu'un souvenir.

Nous continuons notre marche dans une superbe vallée couverte de riches moissons, d'arbres clairsemés, et de rizières admirablement disposées. On rentre la récolte, et comme il n'existe ni chars ni voitures, vu l'état des chemins, le transport des fourrages se fait sur le dos de magnifiques taureaux. Ils portent un bât singulier, composé de quatre perches de deux mètres de haut, reliées entre elles par quatre bâtons transversaux qui, posés sur la bête, les tiennent en équilibre ainsi que toutes les pailles de riz qu'elles maintiennent. L'animal ainsi chargé a l'air de porter sur son échine une véritable charrette de paille. Ces ruminants, malgré leur puissante stature, sont d'une douceur extraordinaire, aussi ne les châtre-t-on jamais. Ils obéissent au moindre signe, grâce à un appareil fort simple qui consiste en un anneau en bois passé dans les naseaux et rattaché au sommet de la tête au moyen d'une cordelette dont l'action est si violente qu'en toutes circonstances il préfère exécuter de suite ce qu'on lui commande. Ne pourrait-on pas appliquer ce système en France et éviter ainsi les nombreux accidents, souvent mortels, dont sont victimes nos laborieux paysans ? Si les expériences réussissent chez nous, ce dont j'ai la conviction, je me trouverai largement récompensé de mon expédition en Corée. Les taureaux servent seuls ici aux travaux de l'agriculture ; les chevaux ne pouvant, vu leur petite taille, être employés à cet usage.



Taureau attelé. — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

Nous franchissons le Koum-Koutan, derrière lequel nous retrouvons dans la plaine la même culture de millet, fèves et piments, etc. Souvent nous rencontrons, aux différents croisillons des sentes servant de route, un énorme poteau carré haut de plus de 2 mètres. Il représente, grossièrement sculpté, un général coréen roulant des yeux féroces et grinçant des dents ; sa poitrine est décorée de diverses inscriptions indiquant le nom des routes, les distances à parcourir, etc. On pourrait l'appeler poteau *lisique* (de *li*, la mesure de distance employée ici). Dans certains carrefours

on voit quatre ou cinq de ces poteaux réunis qui, de loin, ont l'aspect de mandarins debout et causant entre eux. On raconte à ce sujet une étrange légende ; je l'avais confiée au secret professionnel d'un journaliste, qui en a quelque peu abusé ; néanmoins, comme elle me paraît curieuse de forme et d'idée, je ne puis résister au désir de la raconter de nouveau.



Poteau *lisique*. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

À une époque très ancienne, le ministre d'État Tsang conduisit dans une chambre écartée sa fille, qui était jeune, fort belle et pas encore mariée, et il lui dit : « Mon enfant, si quelqu'un a une bonne récolte, doit-il la conserver pour lui, ou bien la donner à quelqu'un de ses voisins ou amis ? — Comment mon auguste père peut-il me faire une telle question ? il doit garder sa moisson pour lui et sa famille. — Eh bien, tu as prononcé toi-même ta sentence : tu es ma fleur, mon fruit, et tu ne seras qu'à moi. » Et il en fit sa femme. De désespoir, elle se suicida. Bientôt survint en Corée une grande sécheresse, et malgré tous les sacrifices offerts aux dieux par le souverain et tous les mandarins, le ciel restant d'airain, une multitude de gens moururent de la famine. Le roi invita alors tous les fonctionnaires à se joindre à lui pour délibérer à ce sujet, et l'étonnement fut grand quand le ministre Tsang se présenta au conseil, son chapeau couvert de rosée lorsque le soleil brillait des feux les plus ardents. Le roi fit aussitôt arrêter le général, et celui-ci avoua son crime au milieu des tortures. Il fut en conséquence condamné à être coupé en morceaux, et dès lors on plaça son effigie sur les poteaux des routes pour rappeler à tous que le châtement de la faute d'un seul s'étend souvent sur tout un pays,

Voici que, par un étrange hasard, vient au-devant de nous un malheureux prisonnier, la tête prise dans une cangue ; il marche péniblement auprès du satellite mandarinal qui le conduit à la prison. Celle-ci correspond comme degré d'horreur à toute l'atrocité de la question et des divers supplices dont nous montrons deux dessins terrifiants.

Toutes ces cruautés sont justifiées en Corée par cette idée que toute faute commise atteint la famille, base de l'humanité, et par là même mérite les plus grands châtiments.



Supplices. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Une quatrième ascension nous conduit dans la plaine de Ma-tchou-kori, ce qui veut dire : « Nourriture des chevaux du roi ». Je m'aperçois là qu'un des nôtres tire ses pauvres jambes de la plus piteuse façon. Je m'approche du malheureux, et constate qu'on a doublé sa charge de sapèques et qu'il n'en est pas plus fier. Aussitôt sur mon ordre on dételle le pauvre animal, qui, subitement déchargé du poids qu'il maintenait à grand-peine en équilibre sur ses membres raidis, tombe à terre, puis de suite courageusement se relève. Je le caresse de la main, et comprenant que l'anémique poney refusé d'abord par moi est absolument

sacrifié, j'ordonne l'échange des selles avec le plus brillant des porteurs, qui est peu chargé. Grande réclamation des propriétaires des chevaux. « Je n'admets aucune observation, car il est juste, dis-je, que les forts portent la plus lourde charge, et, que cela leur plaise ou non, il en sera ainsi durant tout le voyage, car je veux conduire ma caravane à bon port sans perdre ni un homme ni une bête. » On se remet donc en marche, eux fort mécontents et moi charmé de cet incident qui me vaudra dans l'avenir, par les résultats que j'en attends, la confiance absolue de mon escorte. Deux heures plus tard, nous sommes à Ta-ri-net, où eut lieu une sanglante bataille entre Coréens et Chinois, puis nous gagnons Han-ko-oune. Le jour commençant à tomber, nous nous arrêtons à l'auberge. Mon cheval franchit la barre transversale du bas de la porte extérieure, pendant que je me penche à demi sur lui pour ne pas heurter mon front à la solive supérieure. Nous pénétrons dans une grande cour carrée ; au centre se dresse un énorme tronc d'arbre, haut d'un mètre et surmonté d'une pierre sur laquelle brûlent des fragments de sapin dont la vive lumière éclaire l'auberge entière. À droite de la porte, les cuisines ; à gauche, les communs, où s'abritent taureaux, vaches, veaux, pores, coqs et poules. Au fond, les chambres des voyageurs ; elles sont bâties sur de petites voûtes en maçonnerie destinées à les chauffer par le procédé coréen. Enfin, à gauche le hangar ouvert où doivent s'abriter nos chevaux qu'on est en train de décharger. Ils y sont successivement installés, la croupe du côté du mur et la tête du côté de la cour, face au brasier. Devant eux, une poutre posée transversalement et supportée par des pieds de 60

centimètres les empêche de s'échapper en même temps qu'elle leur sert de mangeoire, grâce aux petites auges carrées qui y sont creusées. Pendant que les poneys mangent un premier service de paille de riz, on fait cuire à la cuisine une excellente soupe de haricots et de fèves qu'on leur sert toute chaude ; enfin le repas se termine par une troisième distribution identique à la première. En passant la revue de mes chevaux, je remarque qu'ils ont tous une large incision aux naseaux, pour qu'ils puissent, pendant les grandes chaleurs, respirer plus facilement et éviter ainsi les coups de sang. Pendant le repas de leurs bêtes, les palefreniers tressent d'immenses couvertures de paille, dont ils doublent l'épaisseur à la partie destinée à couvrir le col et la poitrine des poneys, de façon à les préserver complètement du froid, auquel ils sont très sensibles. L'un d'eux fait acte de mauvais voisinage par quelques ruades intempestives : aussitôt on lui passe sous le ventre une large courroie de paille tressée, dont les extrémités sont attachées à deux poutres de la toiture, Lorsqu'il veut ruer de nouveau, la corde se tend d'elle-même, et l'animal, subitement suspendu en l'air, se calme aussitôt. J'attire aussi l'attention du lecteur sur la bizarre façon de ferrer les chevaux en les couchant sur le dos les quatre pieds réunis au moyen d'une corde. Les Coréens, ayant remarqué que ces fers s'usent fréquemment d'un seul côté dans ce pays de montagnes, les coupent souvent en deux, pour n'avoir à en remplacer que la moitié.



Ferrage des chevaux. — Gravure de Ruffe, d'après un dessin coréen.

Pendant que je m'occupe ainsi de ma caravane, on a préparé mon souper ; je le trouve servi sur une petite table coréenne. Je m'assieds sur une valise qui, avec le reste de mes bagages, une natte pour coucher et un oreiller en bois, compose tout l'ameublement de ma petite chambre. Elle est nue, les murs sont blancs : le plafond poutrelé, et le parquet, recouvert de papier huilé, empêche la fumée d'y pénétrer. Cette inspection faite, je commence à manger. Ma soupe prise, je demande du pain à mon cuisinier chinois. Il me regarde ahuri. Il ne sait pas le français, mais il doit connaître l'anglais, d'après ce qu'on m'a dit ; essayons : « *Give me some bread* », il reste abasourdi : « *Geben Sie mir Brod* », son effarement augmente ; « *Datemi pane* », il s'enfuit éperdu. M'a-t-il enfin compris ? Il revient bientôt, non pas

avec du pain, mais avec mon interprète. « Ah çà, dis-je à Ni, ce gaillard-là, qui prétend connaître toutes les langues européennes, n'en sait décidément aucune. Je viens de lui demander du pain en français, en anglais, en allemand, en italien, et il ne m'a pas compris ; parlez-lui donc coréen. — Mais il ignore notre langue. — Causez en chinois alors. — Monsieur, je le prononce trop mal. — Me voilà bien monté. — Je vais vous donner du pain », me répond Ni, et il m'en remet un morceau en disant : « Voilà tout ce qui reste ». Diable, pensai-je, comment apprendre maintenant à mon cuisinier à en faire et à le cuire dans la boîte à pétrole ? J'étais assez perplexe, quand une idée me vint : « Puisque vous êtes lettré, dis-je à Ni, si vous ne parlez pas chinois, vous devez du moins en écrire les caractères ? — Oui, me dit-il. — Faites donc venir Six (c'est le numéro d'ordre de mon cuisinier), et demandez-lui au pinceau s'il connaît les signes. » Celui-ci, ayant lu, répond à son tour qu'il comprend parfaitement. C'est ainsi désormais que je communique avec lui. Je commande à mon interprète, il écrit, le cuisinier lit et je suis servi. Mon dîner achevé, je clos ma fenêtre en bois et papier, ferme ma porte au moyen d'une corde que j'enroule à un clou disposé à cet effet, et passe une excellente nuit sur mon lit de camp, dressé par mes deux soldats devenus mes ordonnances.

Charles VARAT.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. [↑](#) Suite. — Voyez p. 289.



Chaumière coréenne. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT^[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

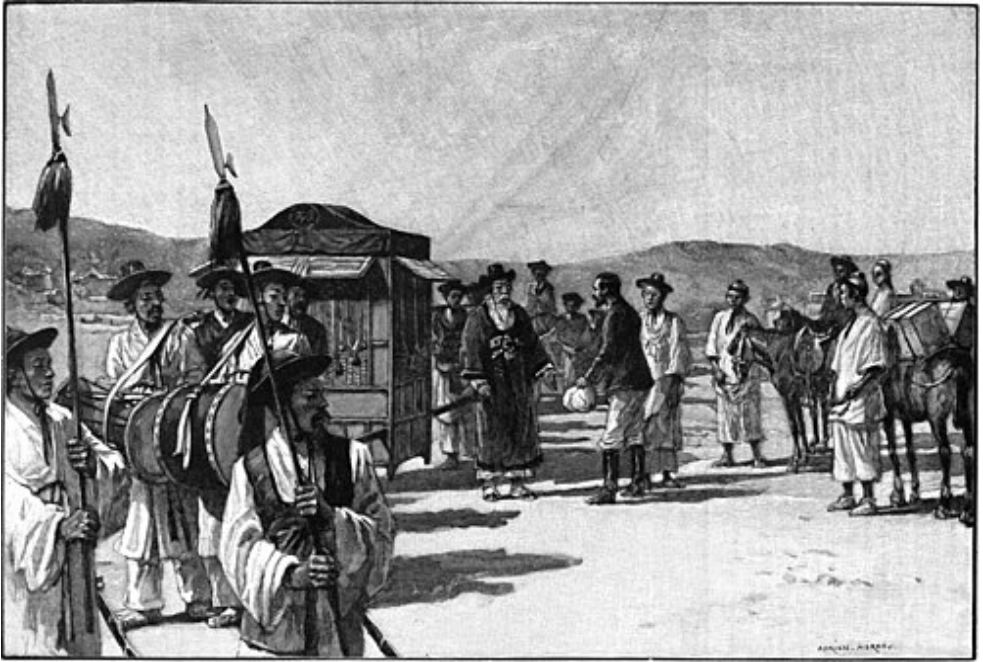
III

En marche. — Un mandarin de district. — Déjeuner. — Un combat. — Marche de nuit. — Expériences musicales. — Montagnes, rizières. — Divers

usages, tigres, presque dynamité. — Plaines et travaux agricoles. — Arbres et grottes fétiches, etc. — Le King-ki-to. — En selle. — Lacs, jardins et salons coréens. — Une bataille. — Situation de la femme. — Ascension nocturne. — Précipices et torrents. — Tombes, sorcellerie et sorciers. — Le Tchyong-tchyeng-to.

Au petit jour, réveil, toilette, une tasse de thé et en route ! Je quitte sans regret cette auberge, semblable à toutes celles que je retrouverai plus ou moins malpropres le long de ma route, et nous nous dirigeons vers Ko-kai. En expédition rien n'est plus agréable que le départ au lever de l'aurore, sourire charmant de la nature lorsqu'elle commence une belle journée. La caravane, à demi endormie, s'éveille peu à peu et chacun respire plus largement en aspirant les exquis senteurs que toute la flore dégage dans le gai rayonnement de ses couleurs, avivées par une abondante rosée. La fraîcheur matinale vous envahit doucement, on se sent comme rajeunir et devenir plus fort à mesure que le soleil monte à l'horizon, Nos montures, réconfortées par un déjeuner identique à leur souper de la veille, marchent allègrement, même le pauvre poney borgne, dont l'allure est devenue plus vive. Les chevaux ici trottent rarement et ne galopent jamais, étant toujours accompagnés par des hommes à pied. Notre caravane est des plus pittoresques avec ses cavaliers en costumes de lettré et de soldats coréens, de Chinois, de Français, ses palefreniers tout de blanc vêtus et ses chevaux de portage bizarrement chargés

serpente en un étrange monôme à travers les champs déserts, dépouillés de leur riche moisson.



Rencontre d'un mandarin. — Composition d'Adrien Moreau, d'après le texte.

Pour éviter les visites officielles, nous suivons le milieu d'une large vallée, et laissons au loin à droite et à gauche une suite de villages situés au pied des collines qui bornent gracieusement notre horizon de leurs pics multiples. Nous rencontrons, aux approches de Poang-toko-mori, le chef du district et son nombreux cortège en tournée administrative. Nos gens se rejoignent, s'arrêtent ; je descends de cheval, et le mandarin régional sort de son palanquin fermé : c'est un superbe vieillard dont l'air grave est singulièrement adouci par la blancheur de sa longue barbe qui descend en pointe

sur sa poitrine. Après les salutations d'usage, nous pénétrons sans plus de cérémonie dans une maison voisine. Les serviteurs du gouverneur étendent, dans la plus belle pièce, de magnifiques nattes, sur lesquelles nous nous asseyons à la mode du pays, et l'on nous sert le thé, des gâteaux et de longues pipes dont nous usons largement. Grâce à mon interprète, je fais assaut de politesse avec notre mandarin, et lui dis combien j'admire les brillants résultats obtenus par sa paternelle administration. Il m'exprime à son tour tous ses regrets de ce que je ne veuille pas faire un long séjour dans son district, etc. La collation achevée, nous nous levons, j'accompagne cérémonieusement le vénérable vieillard à son palanquin, il me souhaite un bon voyage et nos hôtes involontaires nous remercient du grand honneur que nous leur avons fait. C'est qu'ici le premier devoir est l'hospitalité ; elle est toujours large et même généreuse, en dépit d'un certain nombre de paresseux qui en abusent quelquefois pour vivre aux dépens des autres. Du reste les Coréens se donnent mutuellement, lorsqu'il en est besoin, les secours les plus complets ; ils se prêtent l'aide de leurs bras et de leurs instruments aratoires dans les besoins agricoles, font des dons aux victimes d'un incendie ou d'une inondation, enfin concourent par des apports de toutes sortes aux pompes des mariages, fêtes, enterrements, etc. Il résulte de tout ceci une très grande solidarité entre tous les Coréens, qui semblent former comme une seule et même famille. La journée est vraiment splendide ; les quelques légers nuages blancs qui mouchetaient le ciel le matin ont disparu, et, grâce à l'agréable fraîcheur de la température, c'est presque

sans fatigue que nous continuons à franchir joyeusement vallées et coteaux en pleine culture, baignés dans une lumière d'une blancheur charmante. Nous passons par Sakou-yang et sous les saules, à Sa-tan-ko-tang, où nous devons déjeuner ; c'était bien le moment, car on sert de suite la soupe chaude à nos chevaux ainsi qu'aux taureaux et aux vaches de l'auberge, qui sont nourris de la même façon. Mon inspection faite, je prends, vu le beau temps, mon déjeuner sous la véranda précédant ma chambre. Tous les enfants et la plupart des hommes du village envahissent la cour pour assister à mon repas ; quant aux femmes, elles me regardent curieusement par les interstices ou le dessus des murailles. On m'apporte des œufs à la coque ; faute de coquetier, d'un léger coup sec j'en fais tenir un debout sur la table. Stupéfaction générale ; elle augmente encore quand, après avoir enlevé la partie supérieure de la coquille, je trempe des mouillettes, car cet exercice est vraiment extraordinaire pour les Coréens, qui mangent tout au riz. Ma fourchette ne les étonne pas moins : ils la trouvent infiniment supérieure, comme commodité et propreté, aux baguettes qu'ils emploient à la mode chinoise et japonaise. D'ailleurs mes bouteilles, mes assiettes, mon tire-bouchon, etc., sont pour eux un sujet de vive curiosité.



Mandarin. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

L'ouverture de mes boîtes de conserves les surprend aussi ; mais rien n'égale leur effarement quand ils entendent et voient sauter le bouchon de la bouteille de bière dont j'arrose mon repas. En somme, plus respectueux que railleurs, ils se tiennent à distance, et c'est ainsi que chaque jour je déjeune en compagnie de toute une petite population fort sympathique. Lorsque je distribue quelques fruits ou des reliefs de mon repas aux enfants, il faut voir leur joie, celle des parents, et le beau sourire que m'adressent les femmes

traversant la cour pour un service intérieur. Quand je veux mettre le comble à la satisfaction publique, je m'empare d'un des bambins, le mets à cheval sur mes genoux, et lui fais exécuter une galopade fantastique qui, commencée par des cris, se termine par de bruyants éclats de rire. Le déjeuner achevé, je profite du repos nécessaire aux chevaux pour me retirer dans ma petite chambre et prendre mes notes. C'est ainsi que je constate aujourd'hui combien les conserves me sont d'une précieuse ressource lorsque je ne puis trouver à acheter ni viande ni fruits. Dans ce cas j'ouvre une de mes boîtes de corned-beef ou de pâté de foie gras, qui résistent admirablement au voyage ; ces dernières sont réservées pour les jours de grande fatigue ; j'y ajoute même parfois une bouteille de champagne. Je me sens alors tout réconforté par la suave odeur des truffes et l'excellent vin qui me rappellent de si loin la patrie ; malheureusement il faut achever la boîte le même jour, ce qui fait reparaître le même plat à tous les repas.

Comme j'écris ces lignes, voici qu'un des palefreniers entre, les habits en désordre, le serre-tête déchiré, les cheveux épars, se plaignant d'avoir été frappé par un de ses camarades. Je suis indigné d'un pareil traitement, lorsque apparaît son adversaire dans un état cent fois plus lamentable. On ne lui voit plus les yeux, tant ses paupières sont enflées, son nez tuméfié, sa bouche en sang. Ces hommes s'accusent réciproquement, je les morigène tous deux. « Quelle que soit la cause du combat, leur dis-je par mon interprète, vous avez manqué à vos engagements, m'ayant promis de vivre comme des frères et non comme

des brutes. Je devrais donc vous renvoyer de suite : pourtant, comme c'est la première fois que pareille chose se passe, je consens à vous pardonner si vous vous réconciliez immédiatement devant tous. » Ils hésitent, mais, voyant que décidément je me fâche, ils s'embrassent enfin tant bien que mal. Deux heures après ils rient ensemble sur la route et de si affectueuse humeur que je leur envoie à chacun un cigare pour les consoler de leurs meurtrissures. J'ai trouvé là, comme dans bien d'autres circonstances, la preuve de la violence mais aussi de la mobilité du caractère coréen.

Tout cela avait pris beaucoup de temps ; très heureusement pour nous, il y a un semblant de route dans la plaine que nous traversons, et le beau temps nous permettra de marcher pendant la nuit, car la journée est fort avancée. Déjà le soleil commence à se coucher, dorant la large vallée de ses feux qui miroitent dans le lointain sur la large nappe formée par un coude du fleuve. Au milieu du silence du soir, des cris étourdissants retentissent et un vol de pies noires au ventre et aux extrémités des ailes d'un blanc éclatant s'élève à ma droite, tandis que plus loin vers la gauche un énorme milan plane dans l'azur, guettant sa proie. Cependant la nuit se fait, une nuit sans lune, mais semée de millions d'étoiles ; le noir des champs nous environne, et la route, éblouissante de blancheur, s'y dessine comme un sillon d'argent. Le pied de mon cheval s'enfonce doucement dans un sable doux comme la ouate : il me semble que nous marchons sur des nuages, Une voix s'élève et chante un refrain plaintif et doux que reprennent en chœur les hommes de mon escorte. Cette mélodie s'harmonise si bien avec tout ce qui nous entoure

que je crois faire un rêve charmant dont je ne voudrais pas voir la fin. C'est que, infiniment supérieure à tout ce que j'ai entendu en Chine et au Japon, la musique de mes gens a un mouvement rythmique qui me pénètre et m'envahit comme celui des chants rustiques de notre vieille France. Charmé de ce voyage de nuit et de l'excellent concert nocturne de mes hommes, je leur fais donner à tous des cigares en arrivant à l'auberge. Ils auraient pu en effet s'arrêter à la dernière auberge sous le prétexte local que, cette route était exceptionnellement entretenue, on ne pourrait réquisitionner les torches sans lesquelles le Coréen ne voyage pas de nuit.

Nous quittons Chou-yan-chang le lendemain matin ; une heure après notre départ, je veux savoir à mon tour l'impression que produira notre musique sur mes compagnons. Je me mets donc à chanter quelques airs d'opéra-comique : ils en paraissent charmés ; puis viennent nos grands opéras, qui obtiennent le même succès ; enfin j'entonne *la Marseillaise* ; alors je jouis du spectacle le plus inattendu. Comme électrisés, mes gaillards, sans comprendre un mot de ce que je chante, se redressent soudain, rejettent la tête en arrière et marchent militairement en cadence. Mieux encore, nos chevaux, entraînés par l'exemple, prennent eux-mêmes je ne sais quelle allure martiale. Ceci est absolument exact, et ce que j'ai obtenu si facilement des Coréens, je l'ai tenté vingt fois sans le moindre succès sur les paysans japonais ou chinois. J'aurai à étudier au point de vue ethnique cette observation et bien d'autres, que je ne puis qu'indiquer ici, au courant de ce rapide voyage. Nous quittons maintenant la plaine pour nous engager dans la

montagne, car les vallées se resserrent en même temps que les collines augmentent et s'élèvent. Nous commençons bientôt l'ascension d'un col difficile, le Sam-sam (Montagne à Trois Pics) ; le sentier où nous sommes est si étroit que le moindre faux pas précipiterait dans l'abîme homme et cheval. Enfin, après une heure de pénible montée, nous redescendons, dominant tout l'horizon. Une vaste ceinture de cimes dénudées nous entoure ; une longue arête dentelée y forme diamétralement comme une muraille de sombre verdure au milieu des champs cultivés. Mon cuisinier chinois, qui admire ce splendide paysage, éclairé bizarrement par les rayons du soleil mêlés à l'ombre portée de quelques nuages, s'endort comme hypnotisé sur son cheval. Il manque par deux fois de tomber à terre, à la grande joie de la caravane, riant fort de son effarement quand à la troisième il se réveille couché sur la route.

Nous franchissons successivement une suite de collines et de petits vallons en pleine culture, où nous jouissons de l'effet décoratif des costumes blancs des Coréens, scintillant comme des points lumineux dans le paysage. Cela me rappelle dans un autre ton le fameux foulard rouge des tableaux de Corot. Ici tous les paysans s'entourent la tête d'un mouchoir blanc, ne servant qu'à cet usage, puisqu'on se mouche avec les doigts. Pour un autre petit besoin, les hommes relèvent, jusqu'à la hauteur nécessaire, le bas de leur large pantalon, qui n'a pas l'ouverture habituelle, les boutons étant inconnus en Corée. Une coutume bizarre est la façon dont on construit en Corée. On pose d'abord les quatre poutres qui doivent former les angles de la maison, puis on

s'occupe immédiatement après de la toiture ; viennent ensuite les voûtes destinées au chauffage et les planchers ; enfin, complètement au rebours de chez nous, on finit par les murs. Signalons encore un usage particulier au pays, c'est de se dépouiller de ses vêtements pour pénétrer dans des huttes coniques recouvertes de paille et y battre ainsi le grain à l'abri de la poussière, du soleil et de la pluie.

Dans la vallée accidentée, on est sans cesse entouré d'un cercle de collines dont il semble qu'on ne sortira jamais, par suite de leur perpétuel renouvellement sous les aspects les plus divers. Tout cela est d'un pittoresque exquis et rivalise avec les plus jolis sites de la Suisse.

Les gorges se resserrent de plus en plus, et maintenant les déclivités des collines sont seules cultivées. Au-dessus et au-dessous de nous s'étendent de nombreuses rizières ; elles coupent la montagne horizontalement, se succèdent les unes aux autres, et forment comme les marches d'un escalier de géants dont les dalles seraient remplacées par d'immenses nappes d'eau d'un vert foncé. L'eau s'épanche successivement de l'une à l'autre par de petites rigoles admirablement aménagées ; car nulle part au monde l'irrigation des rizières n'est mieux comprise qu'en Corée. Ce prodigieux travail humain ne laisse rien à désirer ici ; pas une parcelle de terrain n'est perdue. Je crois que cette culture, appliquée sur certaines collines improductives de France, notamment en Auvergne, contribuerait certainement à augmenter les richesses naturelles de notre pays.



Rizière. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Des renflements de terrain, qui indiquent une canalisation souterraine, sillonnent transversalement la roule à demi tracée, que nos chevaux montent et descendent, effrayés maintes fois par la brusque levée d'appareils hydrauliques en bois, servant, au moment voulu, à retenir ou à faire écouler les eaux. Le petit poney sournois dont j'ai parlé en profite pour désarçonner de temps à autre le soldat coréen qui le monte et persiste, malgré mes conseils, à vouloir le dresser.

Nous continuons notre marche ascensionnelle ; en franchissant le Mo-ko-kay, bientôt la culture diminue et des masses rocheuses nous environnent. Un torrent impétueux coule à travers d'énormes pierres détachées des flancs de la montagne. Elle est recouverte à sa base, d'un inextricable fouillis d'arbustes, sombre repaire de bêtes féroces. J'admire

même sur la terre humide les traces encore fraîches d'un énorme tigre. La caravane se presse davantage, elle arrive à Pi-ho-ri, franchit de là le Kop-tol-koi-kai, chaînes de montagnes où se trouvent des mines de marbre, et atteint avant la nuit Kop-tong-ko-kol-mak.



Le repaire du tigre. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Comme nous sommes assez haut dans la montagne, le froid se faisant sentir, on allume le feu dans le conduit souterrain sur lequel est ma chambre. J'y rentre, après l'installation de mes hommes et de mes chevaux, et sens une vive impression de chaleur à travers mes épaisses chaussures ; immédiatement m'assure si le feu n'est pas au parquet. Je m'aperçois qu'en resserrant dans cette pièce mon bagage, les sapèques et leurs armes, mes soldats ont laissé

par terre leurs paquets de cartouches. De sorte que si je n'avais pas pris les précautions nécessaires, grâce au plancher surchauffé, mon voyage en Corée se terminait probablement cette nuit-là par une effroyable explosion.

Le lendemain matin, je veux me rendre compte jusqu'où va la simplicité militaire des deux braves guerriers chargés de m'accompagner. Comme j'ai leurs fusils dans ma chambre, je les examine. Ils sont à tabatière, de fabrication européenne et assez bien entretenus, à part ce léger détail que les canons sont bouchés. J'en fais l'observation à mes deux soldats : ils se mettent à rire, et, simulant de charger et tirer leur arme, ils achèvent leur pantomime par un *boum* ! avec un geste significatif pour m'indiquer que l'explosion les débouchera naturellement, Je commence à mon tour l'exercice et termine par un *boum* ! non moins expressif que le leur, en indiquant comment la décharge probable aura lieu à leur grand dommage. Je n'ai pas besoin de répéter la démonstration : on remet de suite les fusils en état, et je monte sur mon cheval en entonnant à pleine voix *Vaillants guerriers* !

Après avoir quitté les gorges que nous avons parcourues la veille, nous suivons la vallée assez large de Bi-ji-ma-thon.

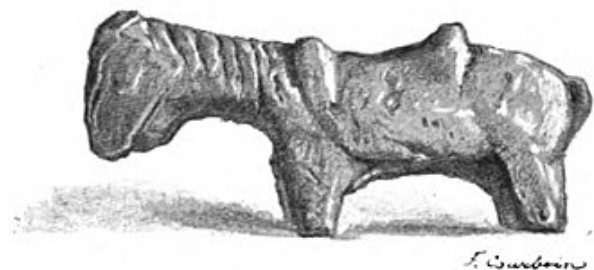
Dans la plaine, entourée de collines, que nous traversons, un grand nombre de cultivateurs se livrent aux travaux agricoles, d'après les usages du pays. Ainsi deux Coréens placés de chaque côté du petit ruisseau que nous suivons se servent d'un singulier appareil pour remonter l'eau à un niveau plus élevé. Il consiste en une espèce de cuvette en

bois maintenue entre deux cordes qui servent à l'élever en l'air lorsqu'elle est remplie d'eau, qu'on projette ensuite dans une rigole ménagée au-dessus du lit de la rivière, Là, une pelle en bois, suspendue au moyen d'une corde attachée à un trépied rustique formé de trois perches réunies à leur extrémité supérieure, sert au même usage. Tout ce système hydraulique se poursuit en se renouvelant, jusqu'à ce qu'enfin on amène l'eau à la hauteur nécessaire. Plus loin un groupe singulier de trois hommes attire mes regards, et rien n'égale mon étonnement en voyant de quelle étrange manière ils procèdent au labourage ; l'un d'eux est armé d'une pelle en bois, à l'extrémité de laquelle une plaque de fer est comme sertie. Notre homme enfonce de tous ses efforts son instrument dans le sol ; à peine cela est-il fait que ses deux compagnons tirent sur deux cordes fixées au bas de la bêche qu'ils font ressortir en entraînant toute la terre dont elle est chargée. Ce procédé est seulement employé par les petits cultivateurs : ceux qui sont riches se servent de charrues et de taureaux. Nous passons ensuite devant un petit garçon d'une douzaine d'années qui ensemece pendant que son père le suit, recouvrant les graines au moyen d'une sortie de râteau en bois sans dents. Enfin voici un groupe de Coréens prenant leur repas, assis en plein champ. Ils mangent à l'aide de cuillers en bois ou en métal et de baguettes à la façon chinoise et japonaise. Leur menu est très frugal, mais ils s'offrent parfois pour le terminer un concert instrumental si assourdissant, que, l'ayant une fois entendu, je ne l'oublierai jamais, ce qui ne m'empêche pas

de préférer cent fois à toute cette musique *rusticana* la symphonie pastorale de Haydn.

Nous laissons maintenant sur la droite un petit village aux masures de chaume. Au centre se dresse une maison nobiliaire. Son élégante toiture, légèrement recourbée et ornée de tuiles artistiques, domine tout le hameau et fait un étrange contraste avec la misère qui l'entourne. Cent mètres plus loin, nous rencontrons un arbre aux branches duquel sont suspendues de nombreuses bandelettes d'étoffe et de papier de couleur avec et sans écriture ; à quelques pas de là, sous un abri de branchages d'environ 2 mètres de large sur 1 de haut, se trouve une grossière idole. Elle est le plus souvent à demi enfouie sous les offrandes, principalement des pierres déposées par les passants. Tels sont les arbres et grottes fétiches en Corée. Auprès des plus fréquentés s'élève d'habitude un hangar destiné à abriter les voyageurs ; leurs offrandes consistent quelquefois, en dehors des pierres, papiers, chiffons dont j'ai parlé, en petits chevaux de mauvaise fonte de fer, présages certains d'un heureux voyage. J'ai trouvé en maints endroits, dans les vallées et presque toujours aux issues des villages, les mêmes restes de ce culte fétichiste, survivance certaine des premières manifestations religieuses des peuplades primitives. Après avoir franchi le Mori-san, les passes deviennent de plus en plus étroites, car Les collines se dressent presque perpendiculairement et ne permettent plus aucune culture. De nombreux torrents se réunissent à nos pieds, au fond d'un effroyable précipice, et le sentier où nous sommes est si étroit que, de crainte d'accidents, nous abandonnons nos

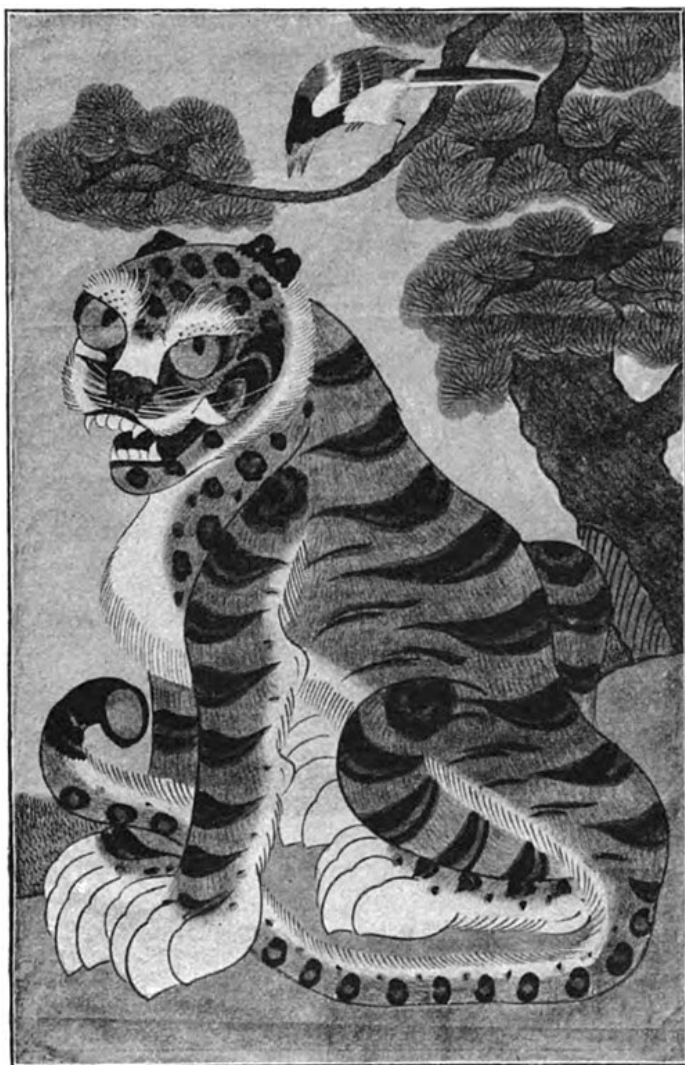
chevaux à leur instinct naturel. Aux approches des passages les plus dangereux se trouve une petite chapelle rustique couverte de chaume et ouverte de trois côtés. Le quatrième est un mur sur lequel sont fixées de grossières images en papier représentant un énorme tigre, des divinités fabuleuses ou bien les génies de la montagne. Un récipient rempli de cendres est placé sur l'autel. Le voyageur épouvanté brûle des bâtons d'encens destinés à se rendre favorables les dieux agrestes de ces lieux terribles. Nous constatons que les habitudes fétichistes que nous avons observées dans la vallée sont remplacées ici par un commencement de culte supérieur s'adressant aux esprits qui gouvernent la nature.



Cheval d'offrande en fonte. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

De la crête des Tol-mok-ton, nous jouissons d'un admirable panorama sur les deux vallées, que nous dominons superbement. Après avoir franchi le Cha-mian-lsan, nous arrivons enfin à l'auberge de Koum-mak, située à la frontière de la province de Kyeng-keu-to, que nous quittons. Disons ici que cette province occupe le centre ouest-nord de la Corée, et est bornée : au nord par le Hoang-hai-to, à l'est par le Kang-ouen-to, à l'ouest par la mer Jaune

et au sud par le Tchyong-tchyeng-to. Le pays est très montagneux, particulièrement au nord, où se trouve le Poul-tok-san ; il est arrosé du sud au nord-ouest par le Han-kang, qui y compte de nombreux affluents et sous-affluents. On y trouve, comme dans toute la Corée, les mines les plus diverses, mais elles sont depuis longtemps abandonnées, par suite des anciennes lois dont nous avons parlé. Même végétation que dans le centre de l'Europe, plus quelques produits de Chine et du Japon. La principale culture est celle des fèves, dont on exporte à l'étranger pour plus de 2 millions de francs par an, montant de la moitié des exportations ; la pomme de terre, introduite par les Pères, y est à peine cultivée. Quant à la faune domestique, elle est identique à la nôtre, à part les moutons et les chèvres, qui sont en très petit nombre, leur élevage étant uniquement réservé au roi pour les sacrifices au Ciel, à Confucius et aux ancêtres ; la chasse fournit tous les produits que nous avons en France ; il en est de même pour le pêcheur ; malheureusement le pays est infesté par les tigres, les léopards, les panthères, etc. Enfin partout on trouve des vestiges d'antiques monuments attestant l'importance politique qu'a toujours eue cette région.



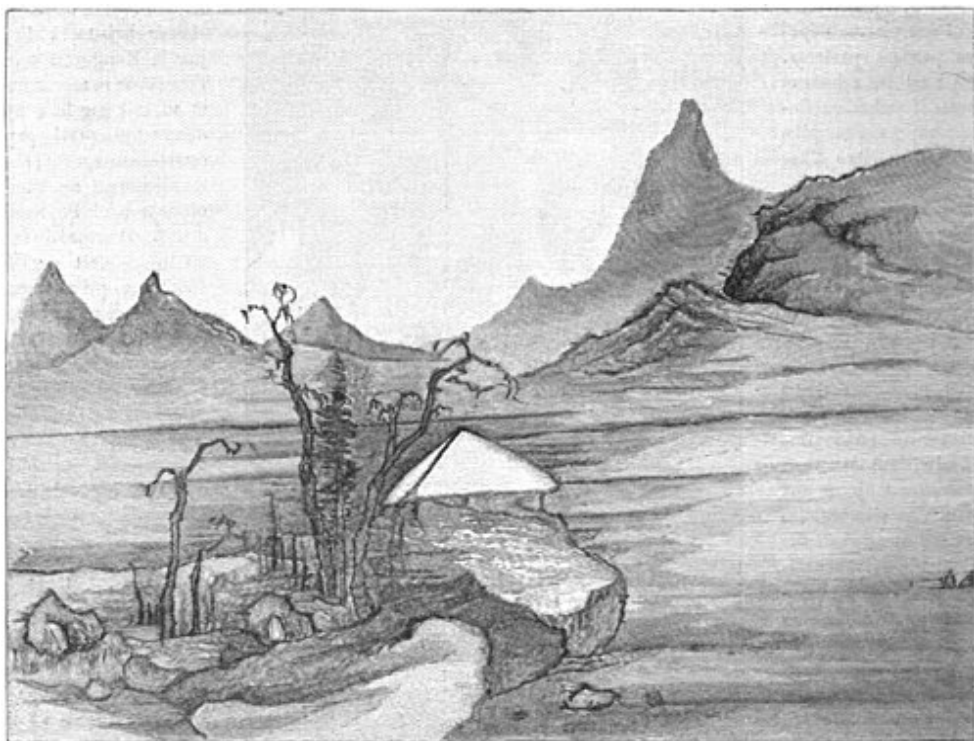
Tigre. Image décorant une chapelle — Gravure de Krakow, d'après une peinture coréenne.

Le Kyeng-keui-to (ou province de la Cour) et celle de Kiang-youen forment l'ancienne patrie des Wei-Mé ; elle contient la capitale du royaume, qui est la résidence du Tchio-sian. Elle est située au milieu des sept autres

provinces : c'est pourquoi on l'appelle la « Défendue des quatre côtés ». On l'a subdivisée en vingt-huit administrations :

Quatre *pok* (moü) ou grandes préfectures ;
Neuf *fou* ou villes départementales ;
Huit principautés, *kon* (kiun) ;
Cinq juridictions nommées *rei* (lung) ;
Douze *keu* (kian) ou inspections des mines et des salines ;
Six *tek* (y) ou directions des postes ;
Deux vice-amirautés ;
Un grand'amiral ;
Un préfet de police générale ;
Deux *man-ko* (van hou) ou chefs de 10 000 hommes.

D'après les chiffres récemment relevés par les Japonais, la population totale de la province s'élèverait à 980 000 habitants ; mais j'estime qu'elle est presque le double. Les habitants du pays, ayant le plus grand intérêt à ne pas se faire porter sur les listes, achètent souvent le silence des recenseurs afin d'éviter les impôts et le service militaire obligatoire pour tous en temps de guerre.



Paysage. — Gravure de Ruffe, d'après une peinture coréenne.

Nous voici arrivés à un affluent du Han-kang, le Than-hol, que nous passons en barque et sans accident, grâce cette fois aux précautions prises.

Comme le temps est superbe et qu'il fait même très chaud, je me résous à modifier la manière dont était sellé mon poney, car une fausse selle, très épaisse, en paille recouverte d'étoffe, placée au-dessous de ma selle anglaise, me mettait pour ainsi dire dans l'impossibilité d'actionner ma monture avec les jambes. Je descends donc de cheval et ordonne à un palefrenier d'enlever la selle coréenne : grande réclamation de sa part ; j'appelle mon interprète pour obtenir quelques explications : tout ce qu'on me répond est absolument

pitoyable ; j'exige donc qu'on exécute mes ordres. À peine remonté sur mon poney, je fais remarquer à mes hommes que son allure est plus dégagée et qu'il paraît très satisfait du changement ; tous hochent la tête et me répètent que c'est un très mauvais système. « Une bonne raison », leur répétai-je ; ils finirent par m'expliquer que, vu la fraîcheur des nuits, mon cheval attrapera un refroidissement, s'il n'a pas le soir la chaude et large selle qui le protège habituellement. « Cette fois, dis-je, nous avons tous raison ; quand il fera beau et chaud nous prendrons seulement la selle anglaise, et quand viendra le froid nous ajouterons l'autre, puisque les couvertures comme les vêtements de laine sont inconnus en Corée. » Tout le monde étant d'accord, cela se fit le reste du voyage.

Le paysage est de plus en plus romantique. Nous apercevons au loin, dans un site charmant de verdure et de fraîcheur, un joli étang miroitant gaiement aux rayons dorés du soleil. Il y a ici comme en Suisse un grand nombre de lacs. Le Coréen les aime à ce point, que non seulement il va souvent chercher au loin leur calme et leur fraîcheur, mais qu'il les reproduit de toutes façons par Le dessin, la peinture ; mieux encore, il en crée d'artificiels pour décorer ses jardins, car, pour lui, l'eau est au paysage ce que l'œil est à la face.



Types Coréens. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

L'art des jardins consiste pour les Japonais en une réduction grotesque des beautés champêtres, tellement qu'il mettra tous ses soins à obtenir qu'un arbre de cent ans ne dépasse pas un mètre, placera près de lui une cuvette pour figurer un lac et entourera le tout de quelques pierres bizarres. L'ensemble forme comme un parc de Lilliput, qui produit chez l'Européen une véritable impression de tristesse quand il songe à tant de labeurs, de science, d'années perdus pour atrophier la nature. Le Coréen, au contraire, amoureux de paysages, choisit toujours admirablement bien l'emplacement que doit occuper son jardin. Au centre, un étang entouré à distance de légères ondulations de terrain,

dont la luxuriante végétation se reflète doucement dans l'eau, qui joue toujours ici le premier rôle ; elle est quelquefois recouverte de lotus, dont l'admirable feuillage et la fleur éblouissante sont une fête pour les yeux. Quoique en général on harmonise au paysage qui l'entoure la forme et la grandeur du lac, il est habituellement circulaire et ses eaux viennent mourir sur une fine grève ; parfois pourtant il est entouré de parapets de granit. Dans les deux cas il y a au centre une île ronde recouverte de gazon où un arbre solitaire, toujours vert, étend ses rameaux et produit par son isolement même un effet charmant. Il est parfois séculaire, et symbolise la vieillesse, que le Coréen aime et respecte par-dessus toutes choses. L'étang est toujours peuplé de poissons, principalement des carpes, que le propriétaire se réserve seul le droit de pêcher. C'est pour lui une jouissance pleine de dignité : aussi vient-il souvent s'asseoir sur l'herbe à l'ombre de châtaigniers ou de pins coréens très décoratifs, rappelant ceux de Californie.

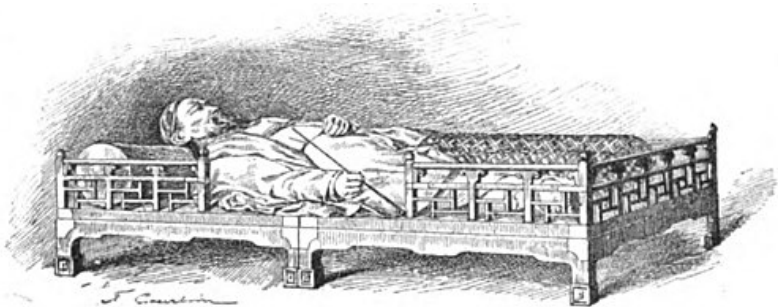
Là, bien abrité, il aime à lire ses auteurs favoris, qu'il quitte de temps à autre pour jouir du délicieux paysage qui l'entoure, ou suivre des yeux, au travers des plantes aquatiques que le vent balance doucement, un gros poisson apparaissant au soleil pour s'emparer de quelque insecte ailé ; alors son désir de pêcheur s'éveille, il tend sa ligne et, séparé du monde par sa passion, que son étang soit grand ou petit, qu'il fasse jour ou nuit, il oublie tout.

Une autre particularité des jardins, ce sont des rochers artificiels, de 3 à 5 pieds de haut, plantés de-ci de-là à même

le sol ou reposant sur des dalles plates de pierres polies. D'autres sont au bord du lac, et, par un habile travail fait de main d'homme, semblent avoir été curieusement sculptés par le va-et-vient de l'eau qui les entoure.

Dans la campagne qui nous environne en ce moment, nous retrouvons, mais avec plus de grandeur, tout le charme qui caractérise les jardins coréens.

Nous voici arrivés à Ouen-tong. Dans la maison, en face de l'auberge, les portes du salon extérieur donnant sur la rue sont grandes ouvertes ; au bas un grand nombre de chaussures sont déposées la pointe du côté du mur, et nous voyons dans l'intérieur quelques Coréens assis sur des nattes, mangeant, fumant et causant avec animation. C'est ainsi qu'ont lieu publiquement, en été, les réunions en Corée. Les femmes en sont absolument exclues, même en hiver, où toutes les portes sont closes. Lorsque dans cette saison le froid est excessif, quatre brasiers sont allumés près des angles de la chambre.



Lit coréen. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

En Corée, les femmes ont, d'ailleurs, les mêmes distractions que dans les autres pays. Elles se visitent entre

elles dans leurs appartements intérieurs. Quant aux hommes, ils aiment aussi à se réunir les uns chez les autres. En dehors de la politique, sujet dangereux, qu'il est préférable d'éviter, la plus grande liberté règne dans la conversation. On s'occupe quelquefois de littérature, de composition poétique, mais le plus souvent on se borne à colporter les médisances du jour ou les bons mots nouveaux, car le Coréen est très friand d'esprit, et sa curiosité n'est jamais qu'incomplètement satisfaite.

À l'issue du déjeuner, au moment du départ, comme je fais l'inspection de ma caravane, je remarque avec satisfaction que le pauvre cheval borgne, dont j'ai dû m'occuper depuis le départ de la caravane, est devenu le plus allègre de ses compagnons, grâce à la bonne nourriture qu'il reçoit chaque jour. Je fais donc surcharger mon gaillard, au grand allègement du poney le plus faible, et tout cela à la satisfaction générale de mes Coréens, qui n'avaient vu dans mon premier acte qu'un excès de sensibilité. Très rigide les premiers jours, je n'ai maintenant aucune observation à faire, et mon escorte me considère comme le meilleur des maîtres, j'en acquiesce bientôt la preuve.

En effet, à Sai-soul-mak, pendant la sieste, j'entends pousser des cris épouvantables. Je me précipite hors de ma chambre et je vois mes hommes se battre avec les habitants du village. Un de ceux-ci vient même d'être renversé par un des palefreniers : devant la gravité de l'incident, sans hésiter, je saisis mon serviteur par le poignet, le fais tourner rapidement autour de moi et le lâche brusquement : vu l'élan

donné, il va piteusement choir sur une meule de paille de riz. Sans plus m'occuper de lui, je tends la main à son adversaire et le relève. Le combat général cesse aussitôt. Je siffle au rassemblement, mon interprète accourt, et toute mon escorte m'entoure, cernée par les villageois menaçants. Je demande quel est celui qui a frappé le premier. L'hôtelière s'avance, et, chose que je n'ai jamais vue ni en Chine ni au Japon, cette femme, avec toute l'autorité d'une de nos campagnardes, accuse le palefrenier que j'avais saisi d'être cause de tout le désordre ; je me retourne vers ce dernier et vois dans ses yeux qu'il est coupable. Je lui ordonne donc de prendre son cheval et de partir immédiatement. Il me répond qu'il en a deux. Qu'importe ! on surchargera les autres et j'irai à pied. Il m'a vu cent fois, dans les montées les plus rapides, descendre de mon poney pour lui éviter un excès de fatigue. Certain donc de ma résolution et craignant de revenir seul, il me demande pardon, m'assure que ce n'est pas de sa faute, qu'on l'a insulté, etc. Je lui réplique que rien n'excuse sa conduite, qu'il devait s'adresser immédiatement à moi pour avoir justice, et non user de violence avec les habitants d'un village où nous trouvons l'hospitalité.

Ces quelques mois traduits calment immédiatement l'hostilité des ruraux. Ils disent que je suis un homme juste, et abandonnent les armes improvisées dont ils nous menaçaient. Le palefrenier reconnaît ses torts, me jure qu'il ne recommencera pas et je lui pardonne. Tout étant terminé, je donne aussitôt l'ordre du départ ; le village entier y assiste, et la courageuse hôtesse me remercie d'avoir rétabli le bon ordre. En route, je demande à mon interprète

comment il se fait qu'une femme coréenne, quand toutes généralement disparaissent à notre arrivée, ait pu donner de telles preuves de son autorité en des circonstances aussi graves. Il me répond que, ceci s'étant passé en l'absence de son mari et dans l'enceinte de sa propriété, elle avait non seulement le droit mais le devoir d'agir ainsi. En effet, même dans les classes supérieures, la femme a ici des prérogatives imprescriptibles. Témoin l'histoire suivante, que nos Pères missionnaires ont très heureusement traduite d'un livre coréen de morale en action à l'usage des jeunes gens des deux sexes :

« Vers la fin du siècle dernier, un noble de la capitale, assez haut placé, perdit sa femme, dont il avait eu plusieurs enfants. Son âge déjà avancé rendait un second mariage assez difficile : néanmoins, après de longues recherches, les intermédiaires employés en pareil cas firent décider son union avec la fille d'un pauvre noble de la province de Kieng-sang. Au jour fixé, il se rendit à la maison de son futur beau-père, et les deux époux furent amenés sur l'estrade pour se faire les salutations d'usage. Notre dignitaire en voyant sa nouvelle femme resta un moment interdit. Elle était très petite, laide, bossue, et semblait aussi peu favorisée des dons de l'esprit que de ceux du corps. Mais il n'y avait pas à reculer et il en prit son parti, bien résolu à ne pas l'amener dans sa maison et à n'avoir aucun rapport avec elle. Les deux ou trois jours que l'on passa dans la maison du beau-père étant écoulés, il repartit pour la capitale et ne donna plus de ses nouvelles.

« La femme délaissée, qui était une personne de beaucoup d'intelligence, se résigna à son isolement et demeura dans la maison paternelle, s'informant de temps en temps de ce qui arrivait à son mari. Elle apprit, après deux ou trois ans, qu'il était devenu ministre de second ordre, qu'il venait de marier très honorablement ses deux fils, puis, quelques années plus tard, qu'il se disposait à célébrer avec toute la pompe voulue les fêtes de sa soixantième année. Aussitôt, sans hésiter, malgré l'opposition et les remontrances de ses parents, elle prend le chemin de la capitale, se fait porter à la maison du ministre et annoncer comme sa femme. Elle descend de son palanquin sous le vestibule, se présente d'un air assuré, promène un regard tranquille sur les dames de la famille réunies pour la fête, s'assied à la place d'honneur, se fait apporter du feu, et avec le plus grand calme allume sa pipe devant toutes Les assistantes stupéfaites.

« La nouvelle est portée tout de suite à l'appartement des hommes, mais, par bienséance, personne n'a Pair de s'en émouvoir. Bientôt la dame fait appeler les esclaves de service et d'un ton sévère : « Quelle maison est-ce que celle-ci ? leur dit-elle. Je suis votre maîtresse, et personne ne vient me recevoir. Où avez-vous été élevées ? Je devrais vous infliger une grave punition, mais je vous fais grâce pour cette fois. Où est l'appartement de la maîtresse ? »

« On se hâte de l'y conduire, et là, au milieu de toutes les dames :

« Où sont mes belles-filles ? demande-t-elle, comment se fait-il qu'elles ne viennent pas me saluer ? Elles oublient

sans doute que par mon mariage je suis devenue la mère de leurs maris et que j'ai droit de leur part à tous les égards dus à leur propre mère. »

« Aussitôt les deux belles-filles se présentent, l'air honteux, et s'excusent de leur mieux sur le trouble où les a jetées une visite aussi inattendue. Elle les réprimande doucement, les exhorte à se montrer plus exactes dans l'accomplissement de leurs devoirs, et donne différents ordres en qualité de maîtresse de la maison. Quelques heures après, voyant qu'aucun des maîtres ne paraît, elle appelle un esclave et lui dit :

« Mes deux fils ne sont certainement pas sortis en un jour comme celui-ci, voyez s'ils sont à l'appartement des hommes et faites-les venir. »

« Ils arrivent très embarrassés et balbutient quelques excuses.

« Comment, leur dit-elle, vous avez appris mon arrivée depuis plusieurs heures et vous n'êtes pas encore venus me saluer ! Avec une aussi mauvaise éducation, une pareille ignorance des principes, que ferez-vous dans le monde ? J'ai pardonné aux esclaves et à mes belles-filles leur manque de politesse, mais pour vous autres hommes je ne puis laisser votre faute impunie. »

« En même temps elle appelle un esclave et leur fait donner sur les jambes quelques coups de verge. Puis elle ajoute :

« Pour votre père, le ministre, je suis sa servante, et je n'ai pas d'ordres à lui donner ; mais vous, désormais, faites en sorte de ne plus oublier les convenances. »

« À la fin, le ministre lui-même, bien étonné de tout ce qui se passait, fut bien obligé de s'exécuter et de venir saluer sa femme. Trois jours après, les fêtes étant terminées, il retourna au palais. Le roi lui demanda familièrement si tout s'était passé aussi heureusement que possible ; le ministre raconta en détail l'histoire de son mariage, l'arrivée inopinée de sa femme et la manière dont elle avait su se conduire. Le roi, qui était un homme de sens, lui répondit : « Vous avez fort mal agi envers voire épouse. Elle me paraît une femme de beaucoup d'esprit et d'un tact extraordinaire ; sa conduite est admirable, et je ne saurais assez la louer ; j'espère que vous réparerez les torts que vous avez eus envers elle. »

« Le ministre le promit et, quelques jours plus tard, le prince conféra solennellement à la dame une des plus hautes dignités de la cour. »

Cette anecdote, rapprochée de l'autorité réelle dont a fait preuve notre hôtelière, nous montre que chez beaucoup de peuples les femmes pourraient envier la position sociale qu'occupe l'épouse en Corée. Sans entrer dans les nombreuses particularités qui caractérisent ici cet état social, que nous développerons dans notre volume, en parlant de La vie, des mœurs et des coutumes du peuple coréen, nous ajouterons cependant que si la polygamie existe en Corée, les seconds mariages y sont fort rares et ont lieu presque toujours pour obtenir du Ciel le fils nécessaire à

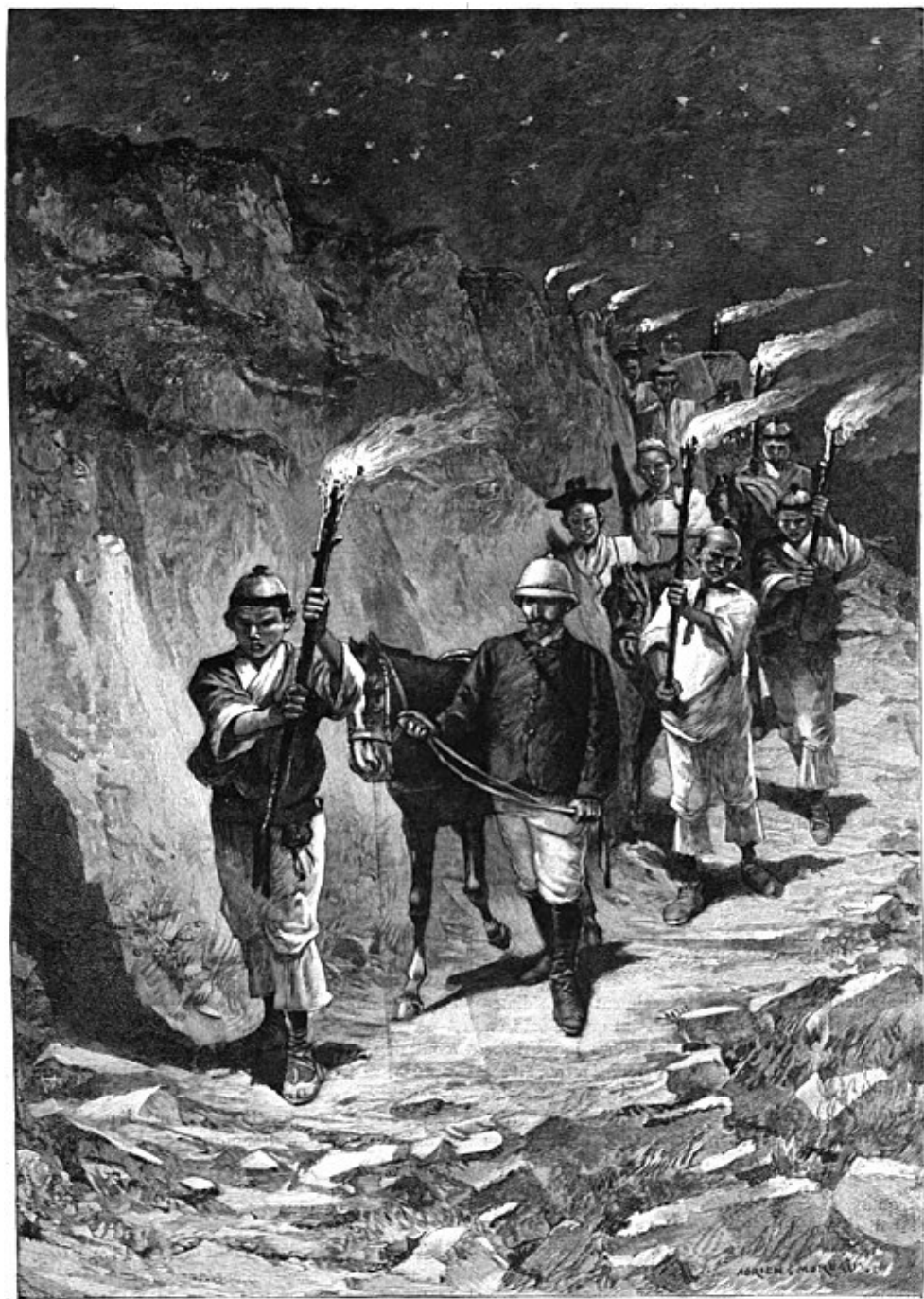
l'accomplissement des rites funéraires. La première épouse devient alors la mère légale de l'enfant du second lit. Elle le désire souvent autant que son mari, non seulement par tendresse pour lui, mais aussi pour assurer la perpétuité de la famille et leur repos à tous deux dans l'autre monde.

Après avoir passé le Pal-tchil-yang, au pied d'un des contreforts de la chaîne centrale, nous arrivons, dans l'obscurité, à un hameau. Là, faute d'étables pour abriter nos chevaux, fort sensibles au froid pendant la nuit, nous voulons réquisitionner des torches comme nous le faisons souvent dans de pareilles circonstances. Personne cette fois ne répond à nos appels réitérés, et cela contre l'usage du pays, car le service des feux est obligatoire dans les passages difficiles.

Bientôt mes hommes se lassent d'attendre dans l'obscurité, ils enfoncent les portes, arrachent les habitants à leur sommeil vrai ou simulé, et Les obligent à aller chercher des troncs de jeunes sapins d'environ deux mètres préparés pour les voyages nocturnes. Les arbres-torches sont enfin allumés, ils nous éclairent d'une lueur sinistre et mille flammèches rouges roulent sur les toits de chaume, que l'abondante rosée du soir empêche d'être incendiés. Comme je m'étonne, à demi asphyxié par l'âpre odeur de la fumée, de toutes ces lenteurs inusitées, on me répond que les gorges où nous allons nous engager sont des plus dangereuses à traverser à pareille heure : je prends donc immédiatement la tête de la caravane, précédé par l'homme qui doit m'indiquer le chemin. Il marche en tournant rapidement du poignet le

tronc de jeune sapin dont une des extrémités a été écrasée pour en augmenter la flamme. Et ni le sifflement que fait l'arbuste dans son mouvement giratoire, ni les étincelles qui passent brusquement devant les yeux de mon cheval, ni les fragments embrasés qui crépitent quelquefois sur lui, ne causent à l'animal aucune émotion. Il suit paisiblement notre guide. Bientôt, comme suspendus au flanc de la montagne, nous dominons de quelque cent mètres un torrent dont l'écume nous apparaît dans l'abîme comme une lave d'argent que rougissent mille flammèches perdues, et le mugissement du gouffre se mêle aux cris des palefreniers et au bruit des chevaux frappant de leurs fers le sol rocheux sur lequel ils glissent en hennissant. Scène étrange, éclairée de lueurs fantastiques par les feux rouges des torches sautillant ou tournant en d'immenses cercles embrasés et crépitants. Pendant que nous avançons lentement à travers les rochers informes de ce noir enfer, au-dessus de nous s'étend, entre les sombres crêtes qui nous environnent, une bande de ciel parsemée d'étoiles. C'est certainement un des spectacles les plus émouvants que j'aie vus de ma vie, et tout cela se renouvelle presque chaque soir pendant la durée du voyage. Soudain de grandes clameurs, poussées par mes gens, retentissent ; on prévient ainsi à l'avance le prochain village qu'il ait à préparer des torches. Nous y arrivons : grand silence, sauf les chiens qui hurlent à la mort. Nous nous arrêtons, et sans que nous ayons cette fois à nous occuper de rien, nos flambeaux vivants frappent à leur tour aux portes, les enfoncent, et, pénétrant dans les maisons le feu à la main, ils réveillent ainsi et amènent de force leurs concitoyens,

auxquels ils remettent leurs torches avec la charge de nous conduire à leur tour.



Marche de nuit le long du précipice. — Composition
d'Adrien Moreau, d'après le texte.

Une certaine nuit, avant de trouver un abri pour nos chevaux, nous troublons de la sorte quatre villages, qui nous fournissent par groupes successifs une centaine d'éclaireurs. Les hommes ont bientôt pris leur parti, mais les femmes, qu'on laisse ainsi brusquement seules, paraissent désespérées de notre passage. C'est qu'en certains endroits leurs maris courent de réels dangers en passant de nuit le long des précipices et entre des rochers aux formes les plus étranges, où l'on risque cent fois de se rompre les os. Aussi, après de longues heures d'une pareille marche, car il est absolument impossible de rester à cheval, on est heureux, en arrivant au gîte, de s'étendre mollement sur le parquet, la tête appuyée au petit billot de bois qui sert d'oreiller.

Le lendemain notre ascension recommence, car si nous descendons souvent dans des vallées de plus en plus étroites, nous remontons ensuite bien davantage. Le gai miroitement d'une épaisse rosée donne, le matin, à la verdure alpestre qui nous entoure je ne sais quelle fraîcheur printanière, en dépit, çà et là, de quelques feuilles jaunies par les premiers froids. Le ciel lui-même, à mesure que nous avançons ainsi vers le sud-est, change d'aspect. Il va bleuisant chaque jour davantage et n'a plus cette blancheur étincelante qui me rappelait à Séoul l'atmosphère ultra-transparente des régions polaires où l'on se sent vivre dans la lumière elle-même. Ici, nous volons comme en plein azur, dominant mille crêtes onduleuses, recouvertes d'une sombre verdure, qui forme en

son ensemble comme une mer démontée, aussi formidable par la hauteur de ses énormes vagues qu'admirable par leur ondolement superbe, rempli d'ombres et de clartés contrastantes.

Je suis absorbé par toute la poésie de ce paysage alpestre, quand, non loin d'une petite chapelle toute remplie d'offrandes, la caravane brusquement s'arrête au détour d'un mamelon. Impossible à notre premier cavalier de franchir l'étroit sentier qui s'offre à lui sans se précipiter avec son poney dans l'abîme, que nous dominons d'une hauteur vertigineuse. J'ordonne donc à tout le monde de mettre pied à terre, pour pouvoir avec moins de danger ramener nos montures en arrière. Mais à peine le cheval de tête est-il libre qu'il s'élançe en avant et franchit hardiment cette effroyable passe, à la stupéfaction générale. Il n'y avait plus à hésiter : je fais desseller immédiatement nos bêtes de charge, car leurs bagages, en frottant de côté contre les rochers surplombants, les eussent précipitées dans l'abîme. Aussitôt dégagé, chaque poney, sans la moindre hésitation, imite le premier, et tous, la sente franchie, se mettent joyeusement à courir et à brouter parmi les rochers. Nos hommes, portant deux à deux le bagage, passent à leur tour, à ma grande anxiété, car pour eux le moindre faux pas est la mort. Quand je côtoie moi-même le gouffre rugissant, je m'explique clairement les nombreuses offrandes que nous avons remarquées dans la petite chapelle consacrée au génie de la montagne. Bientôt nous réorganisons la caravane et reprenons notre route. Le sentier maintenant est devenu possible ; nous pouvons tranquillement regarder l'abîme

sans crainte de vertige, et voir enfin à notre aise tourbillonner à nos pieds le superbe torrent, entraînant dans sa course terrifiante des arbres entiers, qui s'effritent et bientôt disparaissent au milieu de rochers recouverts d'écume. Nous marchons de plus en plus rapidement, vu la raideur des pentes, et apercevons bientôt à travers les arbres un gros village, aux maisons espacées cette fois à diverses hauteurs, et cachées à demi dans la verdure. Les habitants se sont établis là pour utiliser la fin de la chute à toutes sortes d'usages industriels.

La descente achevée, quittant à regret ce village, un des plus pittoresques que j'aie vus en Corée, nous suivons une charmante petite vallée où se trouve un fort joli bois de châtaigniers aux arbres espacés. L'ombre de la montagne y projette une demi-obscurité pleine d'une étrange poésie, doublée par le parfum pénétrant d'une vigoureuse végétation et les cris des oiseaux qui se jouent dans le feuillage. Bientôt les arbres disparaissent, nous entrons dans un petit vallon où, comme cela nous arrive journellement, nous voyons à quelque distance de la route, sur les flancs des collines, des tombes anciennes presque disparues, que surmonte seul un bouddha de pierre à demi enseveli, donnant la sinistre impression d'un mort pétrifié sortant du sol sa tête amoindrie. Si le reste de l'édicule n'existe plus, le temps en est l'unique cause, car, en Corée aussi bien qu'en Chine, la tombe demeure à jamais respectée. On interroge le ciel pour en fixer l'emplacement ; tous les ans les parents vont aux époques déterminées y accomplir les rites funèbres ; enfin, même après des siècles, le laboureur doit détourner d'elle sa

charrue. Quiconque oserait y porter une main téméraire serait condamné à mort, la tombe étant, dans l'idée familiale coréenne, le lien indispensable du passé au présent, comme l'enfant est l'anneau qui relie le présent à l'avenir. Nous donnons la reproduction de quelques-uns de ces bouddhas funèbres que nous avons pieusement rapportés.



Bouddhas. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Plus loin l'aspect des tombes change, car ici comme en Europe le cimetière a ses modes : c'est ainsi que nous rencontrons quelquefois sur notre route de magnifiques stèles d'une seule pierre, de 3 mètres de haut sur 1 de large, assez fréquemment en marbre ; le soubassement et le couronnement sont parfois curieusement sculptés dans le goût chinois, et l'épithaphe du mort y est gravée en caractères de cette langue. Les monuments funèbres des grands personnages sont, en général, de petites reproductions des magnifiques tombeaux des Mings dont j'ai admiré la superbe ordonnance aux environs de Pékin et de Nankin : seulement, au lieu de s'étendre sur plusieurs centaines de mètres et d'avoir, le long du parcours, d'énormes monolithes en pierre d'environ 6 mètres de hauteur, représentant des personnages ou des animaux gigantesques, ils sont réduits ici, dans une proportion égale à l'immense différence qui

existe entre un simple mandarin coréen et l'illustre fondateur de la dynastie des Mings. En voici la disposition générale : un monticule de terre hémisphérique et recouvert de gazon abrite le corps du mort ; en face une grande table en pierre sert à disposer les offrandes ; de chaque côté se dressent sur deux lignes une suite de figures en pierre représentant deux guerriers, deux lions ou chiens de Corée, puis deux colonnettes sur lesquelles l'esprit du mort comme un oiseau peut se reposer, enfin, à la droite même de la table en pierre, mais à quelque distance, s'élève une stèle où est gravée l'épithète ; certaines tombes se complètent par l'adjonction de deux statues de lettrés et même parfois de deux chevaux de pierre pour le cas où l'âme du défunt voudrait entreprendre quelques voyages. Telles sont les principales observations que j'ai faites sur l'architecture funéraire en Corée. Quant aux usages et cérémonies relatifs à l'érection de ses monuments, aux offrandes et sacrifices funèbres, au deuil, etc., nous en parlerons lorsque nous nous occuperons du culte des morts.



Stèle tombale. — Dessin de Courboin, d'après une estampe coréenne.

La nuit est assez avancée à notre arrivée à l'auberge où nous devons loger. Comme personne ne répond à nos appels, pour ne pas rester sans abri, nous sommes obligés, hélas ! d'y pénétrer de force. Le brasier central flambe aussitôt, et je vois à sa lueur quelques femmes à demi vêtues s'enfuir des chambres des voyageurs, qu'il leur est interdit d'habiter. Tout mon monde installé, je commence à peine à souper qu'un effroyable Un tamarre retentit. Certes les Coréens sont très bruyants, ils aiment à parler haut, à rire, à chanter, à crier, à musiquer, souvent même au milieu des champs, où

nous avons entendu le plus charivarique concert de voix et d'instruments qu'on puisse imaginer.

Eh bien, ajoutez encore à tous ces bruits le grognement effroyable que poussent les porteurs de mandarins de passage ici, et vous aurez une faible idée de l'épouvantable cacophonie qui nous tint éveillés toute la nuit. En voici la cause : une maison située à quelque cent mètres de l'auberge est, paraît-il, hantée par un mauvais esprit, qui, échappé de la tombe, attire une série non interrompue de malheurs sur la famille dont il est devenu l'hôte dangereux.

Aussi, pour y remédier, a-t-on fait venir un certain nombre de sorciers et de sorcières, qui sont en train d'opérer. Voici comment ils opèrent : ils dressent d'abord dans l'intérieur de la maison un autel funèbre recouvert des mets les plus exquis, prient l'esprit de bien vouloir accepter, en le conjurant de renoncer à tourmenter des gens qui sont prêts à tout faire pour lui. S'il hésite, on cherche à le convaincre en passant toute la nuit à chanter, à danser et à faire un infernal vacarme avec des instruments de toutes sortes, en poussant des clameurs qu'on entend à plus d'un kilomètre. Cette cérémonie dure souvent plusieurs nuits, car nos sorciers, admirablement nourris et entretenus pendant ce temps, ne mettent ordinairement fin à leurs conjurations qu'après avoir épuisé les ressources de la maison ; à moins qu'on ne les appelle ailleurs dans de meilleures conditions. Alors ils déclarent qu'ils vont employer la force contre l'esprit irascible, et la nuit qui précède leur départ le tintamarre redouble, si c'est possible. Sorciers et sorcières, armés d'une

fourche et d'un glaive montés sur bois peint en rouge et orné d'un gland de même couleur, pourchassent avec grand vacarme le mauvais esprit dans la pièce où on l'a forcé de se réfugier. Ils l'acculent dans un des angles de la chambre, et l'obligent, vers le matin, à entrer dans une bouteille préparée, qu'on rebouche immédiatement avec le plus grand soin pour l'enterrer ensuite à tout jamais. La cérémonie est définitivement terminée. Il ne reste plus qu'à payer largement nos bruyants sorciers et à les congédier jusqu'à ce que de nouveaux malheurs obligent à recourir à leur aide. En dehors de l'intérêt ethnique, je conclus de tout ceci que le *Diable boiteux* de Lesage, traduit en coréen, aurait là-bas un grand succès. Des cérémonies à peu près identiques à celles que je viens de décrire ont lieu dans beaucoup d'autres cas, notamment pour conjurer l'esprit de la petite vérole. Cette maladie, en dépit d'un vaccin nasal imaginé par les Coréens, exerce les plus épouvantables ravages. Presque tout le monde en porte les marques, et des milliers de personnes en meurent chaque année. Aussi, lorsqu'elle survient, chacun pour la désarmer suspend aux murs de sa maison de curieuses peintures représentant le terrible esprit sous la figure d'un personnage à pied ou à cheval, mais toujours revêtu, homme ou femme, du costume des plus hauts dignitaires du royaume : on espère, en l'honorant ainsi, détourner sa colère.



L'esprit de la petite vérole. — Gravure de Krakow, d'après l'original coréen.

Mais ces moyens extra-médicaux ne réussissent pas toujours. Alors on fait venir sorciers et sorcières, qui recommencent leur joyeuse vie d'excellents repas, de musique et de danses frénétiques, aux bonds prodigieux. Ces soi-disant invocations durent jusqu'à ce qu'enfin la mort ou beaucoup plus rarement la guérison mette un terme à cet effroyable sabbat.

Les jours suivants nous passons successivement par Nam-tchang, Na-oul, Em-kol, traversons heureusement la rivière de Mo-do-ri pour arriver enfin à la base du dernier sommet du Song-na-san, qui sépare le Kyeng-syang-to de la province que nous allons quitter. Il ne nous reste donc plus qu'à dire quelques mots de cette dernière.

Le Tchyong-tchyeng-to est borné au nord par le Kyeng-keui-to et le Kang-ouén-to, à l'est par le Kyeng-syan-to, enfin à l'ouest par la mer Jaune et au sud par le Tjyen-la-to. Parmi les nombreuses montagnes qui la couvrent, nous signalerons le Paik-oun-san au nord, tandis que le Song-na-san limite de ses hauts sommets sa frontière est. Elle est arrosée au nord par le Han-kang, au sud par le Keum-kang et ses nombreux affluents.

Les productions naturelles de cette province sont les mêmes que celles de Kyeng-keui-to, dont nous avons parlé ; on vante pourtant ses châtaignes, de la grosseur d'une petite poire, et ses coqs au plumage très fin, dont la queue à souvent 5 pieds de long. Enfin, de même que dans le Kyeng-keui-to, on trouve de nombreux restes d'antiquités.

Tchyoung-tchyeng-to, et le Kang-ouen-to formaient l'ancien pays des Ma-han. La capitale se nomme Kong-tyou ; elle est située au sud de la ville royale ; toute la province est subdivisée en cinquante-quatre administrations, comprenant :

Quatre *fok* (moï) ou grandes préfectures ;
Une *fou* ou ville départementale ;
Onze *koun* (kun) ou principautés ;
Une *rei* (ling) ou juridiction particulière ;
Trente-sept *ken* (kian) ou inspections des mines et salines ;
Six *yek* (y) ou direction des postes ;
Six *fo* (phou) ou places fortes ;
Vingt grands vaisseaux de guerre ;
Vingt vaisseaux de guerre de moyenne grandeur ;
Un général en chef de l'armée ;
Deux *kou-ké* (yu-hcou) ou ducs.

Tel est l'état sommaire géographique, productif, administratif de la province de Tchoung-tchyeng, dont la population, d'après les relevés japonais, est de 460 000 habitants, mais, pour les raisons dont j'ai déjà parlé, peut être portée presque au double.

Charles VARAT.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. [↑](#) Suite. — Voyez p. 289 et 305.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT^[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Ascension de la crête de la chaîne centrale. — Grande muraille et porte fortifiée.
— Échange de monnaie. — Descente du Song-na-san. — Une place forte.
— Les brigands. — Exploration purement scientifique et expédition militaire. — Cotonniers. — Convoyeur. — Mât de lettré. — À vol d'oiseau.
— Fleuves et rivières. — Pêche. — Anthropologie infantile. — Poulailleurs.
— Campement forain. — Mort-vivant. — Monuments commémoratifs. — Une auberge suburbaine. — Taïkou. — Réception du gouverneur. — La ville. — Une fête coréenne. — Le départ. — Singulier effet de trompettes.
— Tchang-to. — La fleur des champs brille à ma boutonnière ! — La pluie.
— Mil-yang architectural.

Après deux jours de montée à travers les contreforts de la chaîne centrale, nous atteignons enfin le carrefour de la croix, le King-pang-tcha-nadri, village situé à la base du

dernier col du Song-na-san. Là on me dit qu'il faut faire décharger les chevaux et louer des hommes pour porter à dos notre bagage, tant cette dernière crête est difficile à franchir, par suite de la raideur des pentes et des effroyables rochers qui les couvrent. Je m'oppose d'abord à cette désorganisation de la caravane. Mais mon interprète a de terribles renseignements au sujet de ce passage : jamais, m'assure-t-il, mandarin ne l'a franchi autrement qu'en palanquin, et si je fais la route à pied, je perdrai une grande partie de mon prestige aux yeux de mes hommes, en privant de leur rémunération les habitants du village, dont le portage est, pour ainsi dire, l'unique ressource.

Je dois donc monter dans une chaise à porteurs des plus rustiques ; dix hommes la soulèvent, nous commençons l'ascension. À peine parti, je comprends l'insistance de Ni, en le voyant installé lui-même dans un palanquin. Son rêve, depuis le commencement du voyage, est enfin réalisé. Il faut pourtant reconnaître que jamais nous n'avons eu une route aussi épouvantable. Je m'assieds d'abord à l'européenne et laisse pendre mes jambes hors de la chaise, mais je dois bientôt les rentrer dans l'intérieur et les croiser sous moi à la coréenne, pour qu'elles ne soient pas brisées par les nombreuses roches au-dessus desquelles mes porteurs m'entraînent rapidement. Eux-mêmes évitent les rochers plus élevés qui les menacent de leurs aspérités, en émergeant de terre sous des formes aussi bizarres que dangereuses. Aussi les malheureux en m'emportant soufflent, geignent et ruissellent de sueur, quoiqu'ils soient relevés toutes les cinq minutes par d'autres hommes. Il en est ainsi presque

jusqu'au sommet, où l'aspect de ce torrent de rochers se modifie peu à peu : leur nombre diminue, quelques arbres disséminés apparaissent ; devenus bientôt plus nombreux, ils commencent à nous abriter de leur ombre, et le sol, s'aplanissant enfin, permet de marcher. Je saute de mon palanquin, contrarié de tout le mal que j'ai donné, mais je ris de mon pauvre Ni, contraint de descendre en me voyant à terre, quoiqu'il eût préféré de beaucoup continuer la route dans sa chaise. À mesure que nous sommes montés, le paysage est devenu plus charmant et la flore s'est modifiée complètement. Les sapins, les mélèzes ont disparu pour faire place à la merveilleuse végétation arborescente du Japon. Nous sommes à l'automne ; jamais je n'ai vu la nature parée de plus riches couleurs, passant du vert foncé au jaune d'or, par un mélange de tons de l'effet le plus heureux. C'est ainsi que nous atteignons la porte frontière de Moun-kiang ; le pavillon qui la surmonte est décoré de peintures, et elle est fortifiée à la chinoise comme la longue muraille, suivant capricieusement la crête du song-na-San, qui séparait autrefois deux royaumes puissants, aujourd'hui provinces coréennes. Là est établie une auberge, où il faut changer notre monnaie, car elle n'a pas cours de l'autre côté de la chaîne centrale. Contre 1 350 sapèques de Séoul on veut bien m'en donner 650 de Taïkou. Je m'étonne d'abord de cet écart énorme, mais on m'affirme que les dépenses de la vie sont deux fois moins élevées de ce côté de la montagne. Fait étrange : je laisse des sapèques coréennes et l'on m'en remet de chinoises ; elles sont du reste de même forme et ne diffèrent les unes des autres que par leur volume plus

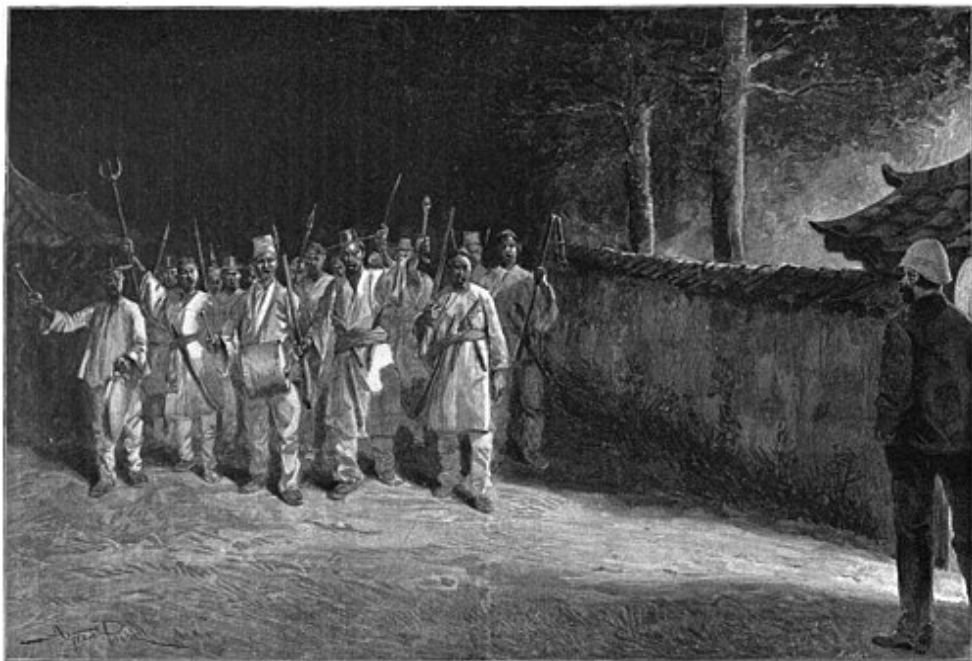
considérable et leurs inscriptions. Mon interprète, qui est en même temps mon ministre des finances, opère cet échange, pendant que nos chevaux et nos hommes arrivent un à un, soufflant, éclopés, harassés de fatigue. Je fais rafraîchir tous les ascensionnistes ; deux heures après, on recharge les bagages sur nos bêtes et la caravane se reforme. Si la montée a été pénible, autant est charmante la descente de l'autre côté du col ; c'est, en plus beau encore, la suite de la superbe forêt que j'ai décrite tout à l'heure.

Partout des arbres centenaires, particulièrement des cèdres, étendent au-dessus de nos têtes leurs épaisses ramures, qui laissent passer entre leurs branches mordorées un jour adouci donnant à tout je ne sais quel aspect mystérieux. Le grand silence de la forêt est troublé seulement par le cri de quelque oiseau effarouché ou le bruit que fait à travers les feuilles mortes un fauve s'enfuyant à mon approche. Je descends ainsi seul à pied la montagne, bien avant la caravane fatiguée, et m'enivre de l'exquise senteur des bois, jouissant du charme infini de l'entière solitude dans cette forêt séculaire si pleine de fraîcheur. J'atteins ainsi une pente ravinée où s'élève sur ma droite une haute muraille calcaire, j'en admire les assises gigantesques qui se poursuivent verticalement en un plan d'une pureté admirable, hérissé pourtant çà et là par quelques arbustes aux vives couleurs, accrochés aux interstices produits par la pluie ou la foudre.

J'arrive bientôt à une vaste enceinte formée par des murs crénelés, habitation de quelque ancien seigneur, ou plutôt

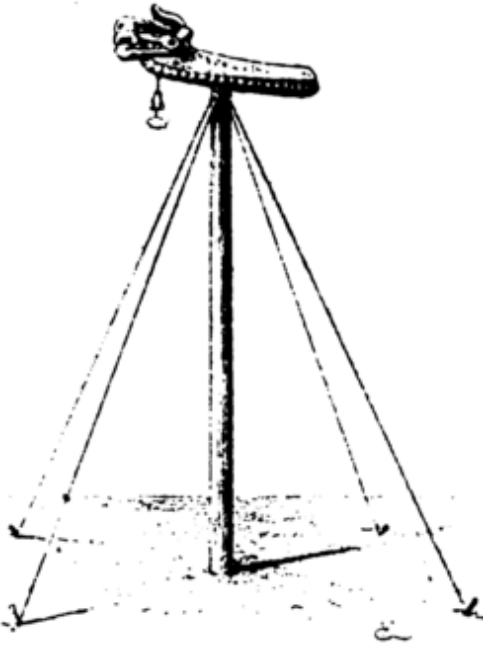
ville forteresse frontière. Depuis longtemps abandonnée et aujourd'hui en ruine, il en reste seulement un superbe squelette architectural. Nous descendons encore, et le ciel est plus bleu, l'air plus chaud, la flore plus variée, car de ce côté de la montagne arrivent directement les brises tièdes du Pacifique. Puis nous retombons bientôt dans une petite chaîne de collines secondaires, la plupart dénudées et d'un aspect sablonneux, et coniques. Nous les laissons à droite et à gauche ; on les nomme Chin-Chang-tong ou « montagnes des voleurs ». Elles servent en ce moment de refuge à des brigands qui ont profité d'un commencement de famine pour s'organiser en bandes. C'est en suivant le milieu de la vallée, de mieux en mieux cultivée, que nous arrivons avec la nuit dans la petite ville de Ma-pouang où nous devons coucher. Au moment de prendre mon repas du soir, j'entends au loin, chanté par des voix puissantes, je ne sais quel hymne coréen d'un caractère provocant et guerrier. Bientôt le chœur se rapproche, puis cesse, pour recommencer à la porte même de l'auberge. Je sors et vois à ma grande surprise tous les chanteurs armés jusqu'aux dents ; une partie des habitants de la localité, me dit-on, se réunit en armes et chante ainsi toute la nuit pour prévenir les bandits qui ravagent le pays que le village veille et est prêt à se défendre. En dépit des fatigues de la journée, je dors mal, réveillé cent fois par cette lugubre mélodie accompagnée de tam-tams et de cymbales ; il en est de même tous les soirs suivants, par suite de la terreur qu'inspirent les brigands. Chose étrange ! nous nous habituons bientôt à ce concert nocturne et continuons notre voyage sans plus nous préoccuper d'un état de choses auquel

nous ne pouvons rien, une caravane n'étant jamais attaquée que par des bandes mieux armées ou en nombre dix fois plus considérable, Je mets donc tout mon système défensif dans la rapidité de nos mouvements, car je compte sur la surprise causée par notre arrivée inattendue et repars avant qu'on n'ait rien pu machiner contre nous. Ce sont là, je crois, les meilleures conditions de réussite pour traverser un pays inconnu. Car l'explorateur scientifique, messenger de paix et de progrès, ne doit porter des armes apparentes que dans un pays où, chacun en ayant, leur absence le mettrait aux yeux de tous dans une réelle infériorité. Dans tout autre cas, un arsenal visible est une véritable provocation. Tels sont les procédés que j'ai employés partout et dont je me suis toujours admirablement trouvé. Comme vous le voyez, cher lecteur, tout cela est d'une simplicité enfantine.



Les chanteurs armés. — Composition d'A. Paris, d'après le
texte et des croquis.

Il est bien entendu que je ne parle pas des explorations militaires ; celles-ci présentent tous les avantages, mais aussi tous les dangers de la guerre. Combien d'entre nous y ont succombé ! Pour ne citer que la dernière victime, je nommerai l'infortuné Crampel, dont la mort inattendue a douloureusement frappé le cœur de tous. Hélas ! pourquoi faut-il que moi, qui l'aimais tant, je jette de si loin quelques fleurs sur sa tombe ignorée, en rappelant quelle cruelle perte c'est pour la France que celle de cet homme énergique, à l'esprit si distingué et au cœur si délicat ! Pourtant je dirai de lui et de tous ceux qui sont mort là-bas martyrs de la science : pleurons-les, consolons les leurs, mais ne les plaignons pas eux-mêmes, car il est beau de mourir pour le progrès de l'humanité.



Mât de lettré. — Dessin de F. Courboin, d'après un croquis.

Depuis que nous avons quitté la chaîne centrale en dirigeant nos pas vers Taïkou, la capitale du Kyeng-syang-to par Sai-ouen, Oul-mori, Poul-tcheouen pour entrer dans la vallée de Youg-san-tong, le paysage est bien changé : maintenant de vastes champs de cotonniers s'étendent de tous côtés autour de nous. Malheureusement la récolte est faite et il ne reste plus sur les arbustes moissonnés que ! de rares flocons oubliés, mouchetant la plaine de leur blancheur neigeuse et resplendissant aux rayons du soleil, dans leur multiple isolement. Tout ce tableau est exquis, car le temps est splendide et je connais peu de pays où l'atmosphère soit plus pure, plus transparente, plus lumineuse qu'en Corée. Nous ne voyons plus les femmes se livrer à la récolte de l'orge ou du riz : elles s'occupent uniquement ici des

différentes opérations que l'on fait subir au coton avant de le transformer en tissu. La route est animée par de nombreux Coréens qui portent sur leur dos de lourdes balles de coton. Ces convoyeurs, par l'entremise desquels se font tous les transports, à cause de l'état lamentable des routes, forment une vaste confrérie ; ils s'administrent, se jugent entre eux et échappent ainsi à la juridiction des mandarins ; si ceux-ci les inquiètent, ils parlent immédiatement pour un autre pays : c'est leur manière de faire grève, et ils ne tardent pas à être rappelés, vu l'impossibilité où l'on se trouve de se passer d'eux.



Récolte du coton.



Cardage du coton.



Défilage du coton.



Récolte des feuilles de mûrier.



Decortication du coton.



Élevé des vers à soie.



Séchage du coton.



Dévidage des cocons.



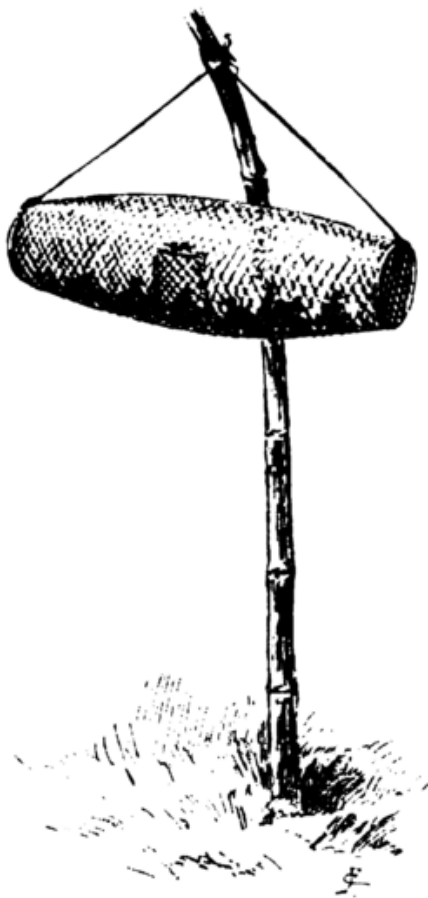
Tissage du coton.

L'industrie textile en Corée. — Gravure de Krakow, d'après
des dessins coréens.

Tout ceci est éminemment conforme aux grandes associations dites *artèles*, qu'on rencontre fréquemment en Sibérie et dans la Russie septentrionale. On dit que les mœurs y laissent à désirer ; je crois le contraire, les femmes de ces convoyeurs étant fort respectées, ils punissent de mort l'adultère, sont très robustes, travailleurs et gais, se rangent respectueusement au passage de tout mandarin ou personnage officiel, et jouissent, intermédiaires indispensables de tout le commerce intérieur de la Corée, d'une réputation de haute probité. Aussi, plus j'avance dans le pays, plus je me prends à aimer ce peuple si courageux, si industrieux, si honnête, en même temps doué de toutes les vertus familiales. En passant par Sol-pay-ky, Pou-tché-dangy, Tol-ki, Yetchon, Tol-ouen, Kain-mal et Ko-tchi, on rencontre parfois, à l'entrée des petites villes, un mâât d'une dizaine de mètres surmonté d'un énorme dragon en bois bizarrement colorié, qui de loin semble voler dans les airs. Pour empêcher le vent de l'abattre, quatre cordes, partant du sommet du mâât, sont fixées au sol, où elles forment des angles égaux. Les habitants érigent eux-mêmes ce singulier trophée à l'entrée de leur cité quand ils ont l'honneur d'avoir parmi leurs concitoyens un lettré de première classe. Les gens du peuple ont une telle confiance dans les lumières de ceux qui ont passé leurs examens, que j'ai vu, au cours d'une discussion en plein champ, des Coréens prendre pour arbitre de leurs différends un simple lettré et se soumettre à son jugement. Ceci montre en quelle haute estime l'instruction

est tenue en Corée, où presque tout le monde sait écrire, et quels rapides progrès fera ce peuple lorsqu'il sera au courant de nos sciences européennes. Nous pénétrons dans la vallée de Haing-tong, nous dirigeant vers Han-king-kepy.

Souvent dans les villages mon regard est arrêté par une perche à laquelle est suspendu un énorme panier d'osier, de 3 mètres de long, de la forme d'un cigare ; au milieu est une ouverture dans laquelle les poules viennent chercher un refuge contre les nombreux renards que n'effrayent nullement la superbe queue de plus d'un mètre du coq coréen, ni les deux énormes disques blancs qui, comme des pains à cacheter, entourent les yeux des poules et leur donnent un air de famille avec leurs sœurs cochinchinoises. La chair exquise de ces volailles a remplacé souvent pour moi la viande de boucherie, et leurs œufs ont complété maintes fois l'ordinaire de mes repas.



Poulailler suspendu. — Dessin de F. Courboin, d'après un croquis.

La route qui doit nous conduire à Taïkou est encore bien longue : craignant donc d'abuser de la patience du lecteur, nous allons en faire une partie à vol d'oiseau, et cela se trouvera d'autant mieux qu'il va nous falloir franchir non seulement le Nak-tong-kang, mais quelques-uns de ses affluents, dont les noms, du reste, sont presque aussi inconnus que ceux des localités par où nous allons passer.

Nous entrons dans la vallée Haing-tong et traversons un affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-tchou, qui coule calme et paisible. De-ci de-là nous rencontrons quelques nobles mais pauvres Coréens se livrant aux douceurs de la pêche à la ligne, qu'ils comprennent d'une façon toute particulière.

Tout poisson pris est aussitôt dépouillé de ses écailles, plongé vivant dans une excellente sauce aux haricots et mangé de suite par notre pêcheur, qui continue ainsi philosophiquement pendant des heures sa pêche et son déjeuner.



Pêcheur à la ligne. — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

En Extrême-Orient certains poissons crus sont exquis ; j'en ai moi-même mangé au Japon, et leur agréable souvenir

réjouit encore mon palais.

Nous passons ensuite par Smo-tang, Oung-ouen-y, Tol-ko-kai, Ouen-tchon, Hai-ping, Tchang-thaï, Tchang-nai, Savane, mal-sai-tchang-tchang, où nous traversons un second affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-soul, qui, comme tous les fleuves et les rivières de la Corée, est peu navigable, par suite du manque de profondeur et des rochers fort dangereux créant des rapides infranchissables. Aussi la navigation comme transport de marchandises n'existe pas : seules de légères barques se livrent à la pêche en effrayant le poisson pour le forcer à s'enfuir vers des filets préparés à l'avance. La pêche fluviale, excellente et très abondante, nourrit une grande partie de la population coréenne, qui mange indifféremment le poisson frais, sec ou conservé de toutes autres façons. Nous rejoignons ensuite un troisième affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-kol ; cette rivière, comme presque tous les fleuves et cours d'eau de la Corée, gèle complètement en hiver. Alors, pour se livrer à la pêche, on fait dans la glace des trous qu'on entoure en partie de filets, puis, courant et frappant partout, on amène ainsi les poissons effrayés vers les filets qu'on a tendus. La glace atteint toujours une grande épaisseur, car les maxima de chaleur ou de froid sont environ de + 35° à - 35°, Aussi en hiver se sert-on en Corée, particulièrement dans le nord, de traîneaux et de patins à raquettes, dont les Coréens sont très fiers, car ils leur doivent une de leurs grandes victoires sur les Chinois. Nous quittons la rivière et passons par Kotchang-mou, où, après avoir franchi la colline Kong-tek-v,

Song-tong, de Tchín-san, nous regagnons enfin le Nak-tong-kang.

Le fleuve s'étend devant nous, large d'environ 400 mètres, mais sans profondeur. Nous procédons pour le traverser à l'embarquement de nos chevaux et de nos bagages sous les yeux de nombreux enfants complètement nus qui suivent curieusement nos évolutions. J'en profite pour prendre quelques notes anthropologiques, que je résume ici brièvement : tous ces garçonnets et fillettes sont sveltes et admirablement proportionnés. La tête brachycéphale, de grosseur moyenne, est légèrement relevée en arrière, et supportée par un cou très élégant ; les cheveux, d'un brun très foncé, ont des reflets roux ; les yeux, noirs et luisants, étincellent de gaieté ; le nez et le menton sont petits, comme les mains et les pieds, dont les attaches, très fines, ont une rare distinction ; les bras et les jambes se dessinent dans d'exquises proportions ; tout le corps est admirablement cambré, la poitrine se projette en avant et les reins ont une courbe fort gracieuse. L'ensemble de tous ces petits corps est d'une rare perfection esthétique ; il y a là notamment une petite fille d'une dizaine d'années dont le corps chaudement coloré par le soleil semble être une réduction Collas de la *Diane* de Houdon.



Enfants coréens. — Gravure de Thiriât, d'après une photographie.

De cette étude d'anthropologie infantile il semble résulter pour nous que les enfants, comme la masse des classes moyennes, se rapprochent absolument du type toungeuse, fort différent, comme je le montrerai dans mon ouvrage, du type des hautes classes sociales et de celui non moins caractéristique des classes infimes.

Après avoir heureusement opéré notre passage nautique, nous continuons notre route et atteignons bientôt une série

de collines se dressant à pic de chaque côté du fleuve, que nous suivons à mi-côte. Tantôt il roule à nos pieds calme et tranquille, tantôt tumultueux il se brise à travers les rochers détachés du flanc des coteaux. La nuit vient, et c'est éclairés par des torches que nous suivons l'étroit sentier au bas duquel le moindre faux pas nous précipiterait dans le fleuve. Heureusement qu'au bout d'une heure de ce périlleux trajet nous quittons enfin le Mak-tong-kang pour regagner la plaine et arriver, sous une pluie d'étincelles, au village où nous devons passer la nuit.

Le lendemain et les jours suivants, nous passons successivement par Morai-tong-y, Tong-hai, Tchang-na-y, Nam-tchang-mo-ran, De-nai et Kam-tong, vallée qui nous conduit à Ho-kong-nai et Sam-thang à celle de Mam-tong, où nous continuons à parcourir la plaine circonscrite de collines que j'ai déjà décrite, pour arriver enfin à la ville d'Hiran, où nous remarquons à la sortie un grand nombre de petites resserres en bois d'un mètre cube, recouvertes de chaume et supportées par un poteau de deux mètres de haut. Auprès, une multitude de petits fourneaux primitifs sont creusés dans la terre et destinés à l'usage des campagnards, qui, attirés dans cet endroit par un marché mensuel, ne peuvent, vu leur grand nombre, loger tous chez leurs voisins et frères en la grande famille coréenne dont le roi est le père.

Comme nous marchons lentement, par suite de nos fatigues précédentes, j'expédie en avant de la caravane un de mes soldats et un palefrenier pour porter ma carte au gouverneur de Taïkou en le priant de nous laisser entrer dans

la ville après la fermeture des portes si nous arrivions en retard.

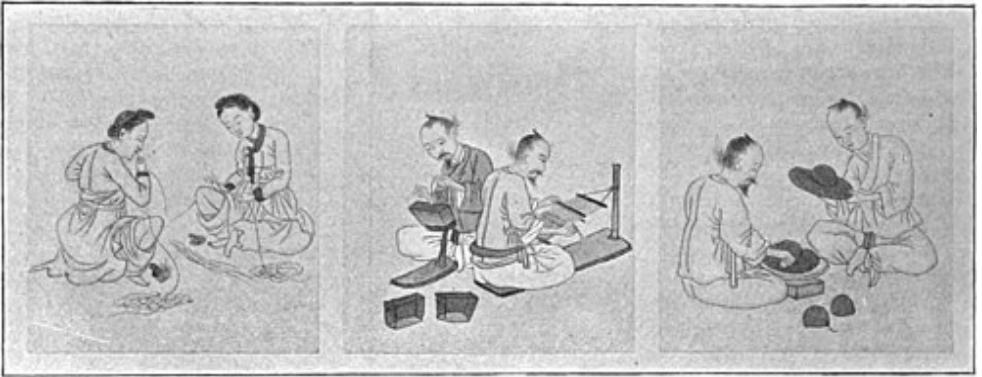
Hélas ! une heure après, nous rattrapons notre soldat les habits déchirés ; son compagnon, étendu par terre, semble mort, et quelques Coréens rassemblés autour de lui cherchent à le ranimer. Voici ce qui s'était passé : le palefrenier, étant gris, a refusé d'obéir au soldat : de là combat, et notre homme, sachant la punition sévère que lui vaudra cette révolte contre l'armée, contrefait maintenant le moribond pour y échapper. Je lui prends le pouls, et comme il n'a rien d'anormal, j'ordonne immédiatement la reprise de la marche de la caravane, à l'approbation générale, constatant ainsi une fois de plus combien l'autorité légale est respectée en Corée. Que dis-je ? elle est partout honorée, comme l'attestent les nombreux monuments élevés par les habitants à l'entrée des villes et des villages en l'honneur des mandarins qui se sont signalés par leurs vertus administratives.

Quelques-uns sont de véritables petits monuments, avec toitures et puissants contreforts, formant comme unie petite chapelle ouverte ; d'autres sont de simples stèles en fonte de fer de 60 centimètres sur 20, portant des caractères en relief. Plusieurs d'entre elles sont très anciennes et prouvent le haut degré auquel à une certaine époque les arts métalliques étaient parvenus en Corée : témoin, du reste, Les ruines de tours en fer dont parle l'ambassadeur chinois dans le récit de son voyage en Corée, et qui précèdent de tant d'années la tour Eiffel.

Nous sommes de plus en plus en retard, par suite de notre fâcheux incident ; aussi, après avoir franchi le Komou-kan, affluent du Nak-tong-kang, la nuit nous surprend, et, le gouverneur n'ayant pu être prévenu, nous trouvons Taïkou fermé. Il nous faut coucher aux portes mêmes de la ville, dans une misérable auberge suburbaine. Ma chambre est bien la plus horrible que j'aie jamais habitée ; un simple détail : les poutres du plafond disparaissent complètement sous un épais velum de toiles d'araignées. On me propose de le faire disparaître ; je m'y oppose absolument et préfère laisser les brunes tisseuses dans leur quiétude, plutôt que de m'exposer à leur vengeance. Personne n'insiste, car tous mes hommes sont brisés de fatigue. Quant aux chevaux, ils sont rendus à ce point qu'à peine arrivés, ils refusent pour la première fois toute nourriture et se couchent comme pour mourir. Je les trouve le lendemain matin dans le même état de prostration, ainsi que mes compagnons, tant a été pénible ce voyage, particulièrement au passage des montagnes, qui n'atteignent pourtant pas 3 000 mètres. J'autorise mon monde à rester couché toute la journée et expédie ma carte officielle au gouverneur. Il m'envoie aussitôt une garde d'honneur et une lettre dans laquelle, s'excusant de ce qu'on n'a pas ouvert les portes la nuit, il m'invite à une réception solennelle, dans la journée, m'annonce qu'on a préparé pour moi des appartements au yamen, et m'offre l'hospitalité. Je fais écrire immédiatement par mon interprète que je remercie Son Excellence de ses hautes prévenances, et aurai l'honneur de me rendre à sa gracieuse invitation pour lui offrir tous mes hommages. Je signe la missive, la fais porter

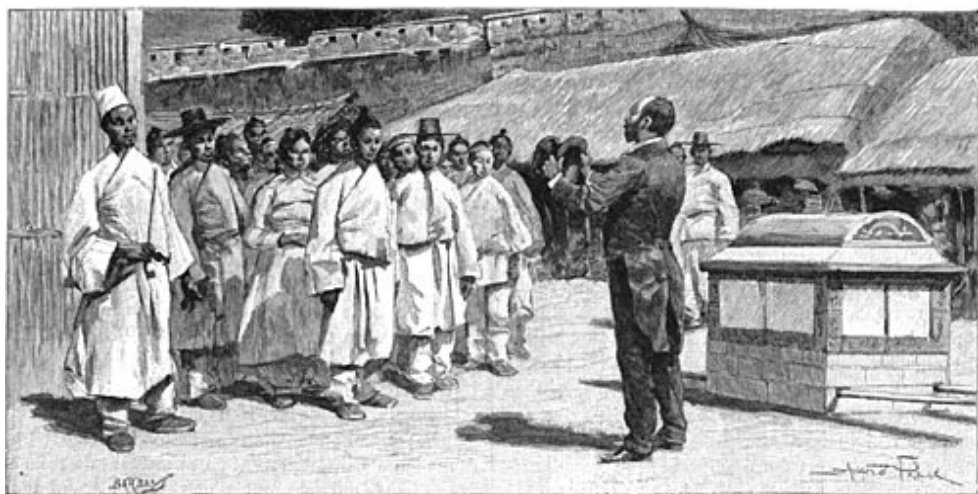
et me hâte de sortir de ma valise mon costume de soirée ; hélas ! habit, gilet, pantalon, à la suite de divers bains, ont pris Les formes les plus inattendues ; il faut pourtant les mettre, le gouverneur ayant assisté comme ministre à des réceptions officielles d'Européens à Séoul. Je me hâte donc de m'habiller, puis promène autour de mon costume ma glace grande comme la main et vois avec effarement mon pantalon et mes manches en tire-bouchon, les pans de mon habit se fuyant comme deux ennemis irréconciliables : heureusement mes manchettes et mon plastron de chemise en celluloïd sont resplendissants. Je compte donc absolument sur eux pour sauver la situation, et sors de ma chambre la tête haute, mon claque sous le bras. Les deux cents personnes présentes manifestent à la vue de mon étrange costume noir les signes d'une profonde stupéfaction, qui se change soudain en effroi lorsque j'ouvre brusquement mon claque pour m'abriter du soleil ; mais, quand je l'ai sur la tête, éclate un murmure général d'admiration. Car en Corée, pays des chapeaux, bien qu'on en ait des centaines de modèles, différents de matière et de forme, jamais, au grand jamais, on n'avait rien imaginé de semblable au mien. Ô Gibus ! dors content... Je me hâte d'échapper à l'émerveillement public en m'asseyant dans mon palanquin officiel ; huit hommes vigoureux le soulèvent aussitôt, et, précédé de mes deux soldats, suivi de mes serviteurs, entouré de l'escorte du gouverneur, me voici bientôt dans Taïkou, où nul Européen n'a encore pénétré. Aussi une grande curiosité se manifeste-t-elle sur mon passage, mais sans le moindre signe d'hostilité. Nous arrivons ainsi au

yamen au moment même où sort avec sa suite un mandarin de district dont l'escorte fait entendre le cri guttural qui établit partout la voie libre sur son passage. Je pénètre dans la première enceinte du palais, descends joyeusement de mon palanquin, où mes jambes croisées sont au supplice, et entre dans l'intérieur du palais ; on me conduit cérémonieusement à la salle d'audience, réduction de celle du palais de Séoul.



Fabrication des chapeaux. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

Le gouverneur, siégeant sur son trône, entouré de toute sa brillante cour, se lève à mon entrée. Je le salue à l'européenne, il fait de même, et, après les compliments d'usage où nous nous répétons ce que nous nous sommes dit par lettre, Son Excellence m'invite à m'asseoir sur les larges coussins qui m'entourent et à collationner avec lui.



Le voyageur se rendant chez le gouverneur de Taïkou. —
Composition d'A. Paris, d'après le texte.

À peine avons-nous pris place qu'on met devant chacun de nous quatre petites tables surchargées des mets les plus étranges. Ils sont servis dans d'élégants vases en porcelaine, beaucoup plus grands que ceux en usage en Chine et au Japon. Je ne manque pas, à la façon orientale, de m'extasier sur la beauté du service, le parfait assaisonnement du poisson et des viandes délicieusement apprêtées ; puis vient l'éloge des pâtisseries, des bonbons, des fruits et tout particulièrement du succulent vin de riz, avec lequel je bois à Sa Majesté le Roi et à la Corée. Le gouverneur me répond par un toast à la France. Et comme décidément le vin de riz est exquis, j'en hasarde un autre à Son Excellence et à la province dont il est devenu véritablement le vénéré père. Il repart à son tour en buvant à la santé de son hôte et à mon heureux voyage. La collation achevée, un dialogue plus suivi s'établit entre nous. Mon interprète, traduisant

successivement chacune de nos phrases, exprime d'abord au gouverneur combien je suis particulièrement touché de la haute courtoisie avec laquelle il daigne me recevoir. Il me répond qu'il est heureux d'accueillir ainsi un homme de haute science, délégué par le gouvernement français, et l'on me félicite du voyage que, malgré les circonstances présentes, j'ai osé entreprendre le premier entre les Européens.

Humbles remerciements de ma part, après lesquels j'expose combien m'ont frappé la cordialité des habitants du royaume, sa beauté agreste et surtout son magnifique développement agricole, qui, sous le rapport de l'irrigation fécondante des terres, place la Corée à la tête de tous les peuples de l'Asie.

« Malheureusement les saisons ont été contraires cette année, et malgré nos efforts nous avons, comme vous l'avez vu, un commencement de famine.

— Le jour où Votre Excellence le voudra, vous pourrez, comme en Europe, conjurer ce fléau. » Une grande rumeur d'étonnement se fit parmi les trois cents personnes qui composent la suite du gouverneur.

« N'avez-vous donc pas la famine en Europe ?

— Nous l'avons eue dans les temps anciens, mais nous sommes sûrs maintenant d'y échapper. » Nouveau mouvement de surprise dans l'entourage.

« Tenez-vous donc en votre pouvoir et les rayons du soleil et les nuages du ciel, et les vents qui les dirigent ?

— Hélas ! non, Excellence ; mais la famine ne peut s'étendre partout à la fois, et la rapidité de nos moyens de transport nous permet à peu de frais d'amener où il le faut la récolte abondante des pays éloignés.

— Je sais que vous avez chez vous des palanquins immenses mus par la vapeur, qui transportent tout très rapidement : mais en passant au milieu de nos terribles montagnes, vous avez dû juger de l'impossibilité pour nous d'établir ici de semblables véhicules. » Et tout l'auditoire d'approuver par des murmures flatteurs.

« Je demande pardon à Votre Excellence de ne pas partager son opinion, car les multiples obstacles dont elle vient de me parler seront aisément surmontés le jour où l'on chargera nos ingénieurs français d'exécuter les travaux nécessaires. »

Stupéfaction générale.

« Quoi ! la chose est possible ?

— Facile ; même si votre vénéré roi et père le veut, on traversera bientôt tout le pays en quelques heures, en passant, à son choix, au-dessus ou au-dessous des montagnes, »

Exclamation d'admiration de tous ceux qui m'entourent.

« Pourtant je ne dois pas cacher qu'il serait infiniment meilleur marché de passer par-dessus que par-dessous. »

Approbation générale.

« Nous étudierons tous la question, car nous savons qu'en Europe vous êtes les maîtres des sciences.

— Mais vous pouvez aussi les acquérir.

« Et comme chacun souriait d'un air de doute :

« Faites comme au Japon, Excellence : envoyez chez nous l'élite intelligente de votre brillante jeunesse, et elle rapportera et répandra bientôt ici toutes ces sciences que vous ignorez, contribuant ainsi à resserrer les liens d'amitié contractés récemment entre nos deux pays. »

Et le gouverneur, qui paraît charmé, veut absolument me retenir au yamen, et met plusieurs chambres à ma disposition. Je m'excuse près de lui de ne pouvoir accepter, désireux de partir le lendemain, ne voulant pas causer dans le palais un tel dérangement. Il insiste, je persiste en le remerciant mille fois de son accueil si largement hospitalier ; Son Excellence se lève, l'audience est terminée. Quand je remonte dans mon palanquin, mon escorte d'honneur est doublée. Me voici devenu au moins mandarin de première classe !

Nous faisons dans ce pompeux cortège une longue promenade dans l'intérieur de la ville, dont je vais décrire le panorama du haut des murailles. On y monte mon palanquin pour me faire suivre le chemin de ronde, qui me rappelle absolument, mais dans de moindres proportions, l'enceinte de Pékin.

Comme celle-ci, il forme un immense parallélogramme dallé encadrant toute la ville. Au milieu de chaque pan se dresse également une magnifique porte fortifiée, surmontée d'un pavillon élégant. Il est orné dans l'intérieur de peintures et de nombreuses inscriptions rappelant les faits passés. De

là j'admire le Komou-kan serpentant à travers une merveilleuse campagne que colorent vivement les tons mordorés de l'automne ; au loin et tout autour de nous se déroule un cercle de collines à demi fondu dans un ciel bleuté, qu'illuminent les rayons d'un soleil ardent dont la chaleur contraste agréablement avec le froid vif que nous avons enduré dans la chaîne centrale.

À mes pieds s'étend la grande cité avec ses rues, ses places et ses monuments ; dans les quartiers populaires les maisons sont couvertes de chaume, mais dans le centre de la ville, où habite l'aristocratie, se dressent d'élégantes toitures dont les tuiles à la bordure et aux arêtes capricieusement relevées, forment un heureux mélange de lignes droites et courbes d'une harmonie charmante. Nous admirons dans l'île même style deux temples, une vaste école destinée à l'étude de la langue chinoise, enfin le yamen, absolument clos, qui contient des bâtiments multiples au milieu desquels le palais de réception dépasse tous les autres de son vaste toit polychrome d'où émerge au sommet d'un mât l'immense bannière rouge du gouverneur, flottant dans les airs et dominant la cité.

Tel est Taïkou. De retour à l'hôtel des Araignées, je trouve un délégué de Son Excellence qui me prie de nouveau en son nom de me rendre au yamen pour y loger. J'envoie une lettre d'excuses, et évite ainsi, à tort peut-être, toutes les exigences de l'étiquette coréenne pour vivre à ma guise après tant de fatigues. Je reçois le soir-même de nombreux cadeaux du gouverneur : poulets, œufs, pâtisseries, bonbons, kaki, etc.

Nouvelle carte de remerciements, auxquels on répond en m'envoyant souhaiter une bonne nuit. Après avoir adressé les mêmes vœux je peux enfin songer à ma cavalerie, dont je suis très préoccupé. À ma grande joie, je retrouve tous nos chevaux debout et mastiquant de la plus joyeuse façon la fameuse soupe chaude aux haricots.

Décidément nous pourrons repartir le lendemain matin de bonne heure, car ma caravane, qui s'est attachée à moi, consent à m'accompagner jusqu'à Fousan. Je passe ensuite la revue de ma garde d'honneur, installée en grand costume dans la cour, aux portes, un peu partout, et je rentre dans ma chambre, tout enchanté de mon séjour à Taïkou.

J'avoue que si la cour de Séoul n'avait pas été en deuil, j'aurais, malgré les obligations de cour, accepté l'hospitalité du gouverneur, pour profiter de toutes les réjouissances qu'en temps ordinaire on m'eût probablement offertes. Elles se composent généralement d'un concert coréen, d'exercices acrobatiques, de danses exécutées par des jeunes filles ou femmes élevées dans ce but, enfin d'une représentation théâtrale. Pour ne pas priver le lecteur de toutes ces distractions, j'en donne ici quelques croquis et vais les compléter par l'aimable récit d'une fête de ce genre traduit sommairement d'un très intéressant volume sur la ville de Séoul, publié à Boston chez Ticknor and Company sous le titre de *Choson, the land of the morning Calm*, par M. Percival Lowell, secrétaire de la légation des États-Unis en Corée.

Le très spirituel auteur raconte que, pendant son séjour à Séoul, il organisa avec plusieurs collègues européens une partie de campagne au couvent le plus proche pour y faire une petite fête à la façon des Coréens de distinction.

« On part de grand matin, accompagné de domestiques chargés de tout ce qu'il nous faut pour vivre à l'européenne, de quelques *geisha*, musiciens et comédiens coréens, enfin des chevaux nécessaires à l'expédition, Nous traversons joyeusement une partie de la charmante campagne qui environne Séoul et faisons l'ascension de la montagne où se trouve le couvent. Il contient, outre d'importantes dépendances, deux pagodes peu remarquables. Au moment de notre arrivée on sonne les cloches à la façon chinoise, c'est-à-dire en faisant retomber bruyamment le marteau sur la cloche immobile. Enfin trois coups largement espacés indiquent que l'on commence l'office dans les temples.



Geisha et danseuses. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

« Nous pénétrons dans le principal, qui contient des images, des tambours, des fleurs artificielles, des bâtons

d'encens bizarres et un immense poisson en bois suspendu au plafond. Au moment où nous entrons, douze moines en habits solennels marchent en procession et forment en chantant une spirale sans fin, pendant qu'un novice accroupi près de l'autel bat le tambour. La litanie est en sanscrit, langue que ces pauvres moines ignorent, ce qui excuse leurs sourires quand ils passent près de nous. La cérémonie se termine bientôt par l'offrande habituelle à l'autel de riz, de fruits et enfin de la fleur de lotus. Nous sortons pour gagner le réfectoire, où nous dînons servis par les aimables geisha, qui, comme des gazelles, se sont peu à peu apprivoisées à nous. *Flagrante Iris* même murmure doucement à mon oreille les quelques mots japonais qu'elle connaît sous l'impression touchante mais erronée qu'ils sont le langage de son cœur. Sa charmante coquetterie forme contraste avec les figures des moines, qui nous regardent avec étonnement et sans rien dire. Elle est vraiment charmante, cette jeune fille : j'oublie déjà dans son sourire que je suis étranger et à deux milles lieues de ma patrie quand on nous prie après le dîner de quitter nos places afin de disposer la salle pour la représentation. En un instant on nous installe à l'extrémité de la vaste salle sur des nattes, coussins, etc. ; devant nous les musiciens s'assoient en cercle et préparent leurs instruments ; plus tard ils seront acteurs, cumulant ainsi deux professions. Une foule compacte les entoure, on dirait une mer de figures humaines ; chacune d'elles exprime l'émotion, la curiosité, l'attente et le contentement. Les plus éloignés se tiennent debout contre le mur, car la salle est remplie et les portes elles-mêmes sont encombrées de

spectateurs curieux. Ils sont bizarrement éclairés par trois grandes lanternes polychromes qui projettent leurs rayons à travers une atmosphère chargée de fumée de tabac, donnant une couleur spéciale à ce tableau si étrange. Dans le fond de la pièce, les moines bouddhistes, avec leurs têtes rasées, leurs soutanes couleur marron, leurs ceintures de chanvre, leurs rosaires, leurs chapelets placés autour du cou ou suspendus à leurs ceintures, etc., regardent avec étonnement et la plus grande attention. Les novices, aux jeunes figures rayonnantes d'admiration, contemplant avidement la scène, oubliant ce qu'ils sont et où ils sont. Nos propres serviteurs sont mêlés avec eux ; leurs vêtements de diverses nuances et leurs chapeaux de feutre noir forment un contraste étrange avec le simple costume des moines. Dans cette foule compacte et mélangée, la curiosité fait oublier le rang : nul ne céderait sa place, pas plus les domestiques, ayant toujours en Corée le privilège de tout voir, que ces excellents moines, qui, malgré leur profession, tiennent absolument à assister au spectacle.

« Il commence enfin. Les exécutants nous font d'abord de la musique, ils tirent de leurs instruments habituels les sons les plus discordants ; l'ensemble n'existe pas ; flageolets, flûtes et violons à deux cordes ne s'entendent que pour marcher à contre-mesure ; seuls tambours, cymbales et gongs, en raison de leur ton neutre, s'harmonisent avec tout le monde.

« Le concert cesse, on nous sert le thé, puis vient la représentation dramatique.

« Le théâtre en Corée est composé uniquement de scènes caractéristiques. Elles forment presque toujours un monologue débité par un seul acteur, bien qu'un ou deux autres lui prêtent quelquefois leur assistance, mais ce sont des ombres servant à mettre l'étoile mieux en évidence. Il n'y a ni scène, ni décors : l'acteur est là devant nous avec le costume qu'il a pu improviser pour répondre à ses besoins : un peu plus ou un peu moins de vêtements, c'est tout. Il saisit habilement quelques traits de mœurs ou usages coréens et les présente très bien sous leur côté comique ; étrangers et natifs, nous sommes tous enchantés. Par exemple c'est un paysan tâchant d'obtenir une entrevue avec un noble pour lui présenter une requête qu'il doit faire depuis longtemps. Il emploie tous les artifices possibles pour persuader au garde de le laisser entrer ; c'est un mélange d'effronterie, d'amabilité, de cajolerie à émouvoir tout le monde, excepté un chien de garde. À la fin le cerbère se laisse persuader et le rustique se trouve alors en présence du grand personnage. Il redevient tout à coup aussi respectueux que vous pouvez le désirer. Simple mais éloquent, on trouve en lui un modèle de la plus parfaite servilité, c'est évidemment un homme qui sait ce qu'il veut et l'obtiendra. Tout ceci est représenté par l'artiste sans aucun accessoire, car il n'a pas même devant lui le noble imaginaire auquel il parle ; tout repose donc uniquement sur son talent.

« Nous avons devant nous un artiste des plus remarquables. Le voici qui se montre sous la forme d'un faux aveugle, essayant, sous ce déguisement, de traverser Séoul la nuit, en dépit de la loi du couvre-feu. La patrouille

arrive, il la trompe par toutes les maladresses de sa prétendue cécité, à la grande joie de l'auditoire, dont plus d'un a lui-même joué à son profit le rôle d'aveugle clairvoyant. Voici maintenant la tragédie. Un voyageur isolé se trouve face à face dans la montagne avec un tigre. Sa mimique terrifiée nous donne la chair de poule ; et quand tout à coup, devenu tigre lui-même, il pousse de rauques et formidables miaulements, notre sang se glace dans les veines, nous frémissons tous instinctivement. Le spectacle se termine gaiement par les embarras d'un marchand de tabac qui forme peut-être la meilleure partie de la représentation. Le pauvre diable tâche de vendre sa marchandise et ne réussit pas du tout ; il a presque persuadé quelqu'un contre sa propre volonté, lorsqu'un malentendu survient : enfin, le voici mêlé à une dispute, et quelque peu battu ; alors, frictionnant ses membres meurtris, il s'assied navré et recommence son inimitable cri de : « Tabac à vendre ! » qui sépare chacune des scènes de la façon la plus comique. Aussi, en rentrant dans nos cellules, répétons-nous tous avec la voix et le geste automatique de l'artiste : « Tabac, tabac à vendre ! »



Aveugle. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

Le lendemain, échange avec le gouverneur de plusieurs cartes, où nous nous faisons mutuellement, d'après les rites, une foule de politesses matinales. Je lui adresse enfin une lettre d'adieux exprimant tous mes remerciements de son gracieux accueil. En retour, il me souhaite un bon voyage, met à ma disposition sa magnifique escorte et m'annonce qu'un déjeuner m'est préparé par ses soins à la prochaine station. On ne peut être plus aimable, et, tout en étant très reconnaissant des princières prévenances de Son Excellence, je les attribue moins à moi-même qu'à la France, qu'il a voulu honorer dans son modeste représentant scientifique.

Mais, au point de vue de l'exquise politesse coréenne, je dois ajouter que l'aimable gouverneur et le ministre des affaires étrangères, en réponse à des souvenirs que je leur ai adressés de Paris pour les services que tous deux m'avaient rendus, m'envoyèrent chacun avec une grâce parfaite de fort jolis cadeaux et de charmantes lettres. Voici la traduction de l'une d'elles, très curieux spécimen du style épistolaire coréen.

« Réponse de M. Kim-Kiang-Tchin, gouverneur de la province de Kyeung-Sang, à M. Collin de Plancy, le 4 du deuxième mois de l'année Keuctchouk (le 26 décembre 1889).

« L'année dernière, M. Varat, qui était en train d'accomplir son voyage autour du monde, m'a fait l'insigne honneur de passer par ma capitale ; nous avons conversé longuement ensemble et sommes devenus amis dès notre première entrevue ; cette visite m'a causé tellement de plaisir que je ne l'ai point oubliée jusqu'à ce jour.

« Maintenant l'aimable explorateur veut bien me faire cadeau de deux tapis : ce présent vient du fond du cœur, et est tellement précieux pour moi que je ne puis m'empêcher de l'avoir continuellement sous les yeux.

« La politesse rend bienfait pour bienfait : j'ai donc choisi quatre stores en bambou très fin que je suis heureux d'offrir à M. Varat.

« J'espère que Votre Excellence voudra bien faire parvenir ces objets au destinataire et lui transmettre l'expression de toute ma gratitude.

« (Je termine cette lettre) en remerciant également Votre Excellence des compliments qu'Elle a bien voulu m'adresser et des éloges dont Elle m'a comblé. »

Hélas ! j'ai le regret de constater ici que, l'année suivante, j'apprenais non seulement la mort de cet aimable gouverneur, mais aussi celle de Mgr Blanc et de la sœur venue du Sénégal qui m'avaient si gracieusement accueilli à Séoul.

Je reprends mon veston de voyage, et me mets cette fois à la tête de la caravane, c'est-à-dire à la place officielle déterminée par les rites, car j'ai maintenant un cortège des plus pompeux. Une centaine de serviteurs du gouverneur m'accompagnent dans leurs brillants costumes, dont les plus riches sont en soie claire, bleue, rose ou verte, recouverts de gaze noire ou blanche. Tout cela resplendit sous les gais rayons du soleil matinal et nos petits chevaux sont comme affolés au milieu de ce luxe de vêtements aux riches couleurs, auxquelles leurs yeux ne sont pas accoutumés. C'est ainsi que nous traversons majestueusement la ville, au milieu d'une nombreuse population accourue de toutes parts pour assister à notre départ. Nous gagnons la campagne, et, quelques kilomètres plus loin, comme nous descendons une côte en cette superbe ordonnance, voilà que tout à coup retentit dans les airs une épouvantable fanfare, si inattendue, stridente et fantastique, qu'on se croirait au jugement dernier. Nos chevaux terrifiés se cabrent ; mes quatre cavaliers tombent, et l'un d'eux si malheureusement que, le pied pris dans son étrier, il est entraîné par sa monture. Un

effarement général se produit dans ma vaillante escorte. Je lance mon cheval pour rejoindre mon soldat en détresse, et au moment où, penché à demi, je vais le sauver, ma selle tourne, et me voilà par terre à mon tour, prouvant une fois de plus combien la roche Tarpéienne est près du Capitole. Je ne me suis fait aucun mal, me relève aussitôt, crie et fais signe à mes gens affolés d'arrêter les poneys ; ils s'en rendent enfin maîtres et je constate avec plaisir que personne n'est blessé. Alors, pour sauvegarder ma dignité atteinte par ma chute, je passe mon bras entre la sangle et le ventre du cheval pour montrer devant tous, au palefrenier, que, ahuri de notre brillant cortège, il a oublié de sangler ma bête. Après les reproches obligatoires, j'imagine, pour relever complètement mon prestige, de me faire voir de mon poney, qui, à l'aspect de mon costume, auquel il ne peut s'habituer, se dresse sur ses jambes de derrière, et veut recommencer, mais en vain, car cette fois je me suis mis en selle à l'émerveillement des Coréens. Ceux-ci sont, en effet, de très médiocres cavaliers, particulièrement les personnages officiels, qui ne montent jamais qu'accompagnés de quatre palefreniers tenant chacun une des longues lanières attachées par paire au mors et à la queue de l'animal dont ils dirigent ou arrêtent ainsi le moindre mouvement. Le mandarin ainsi monté n'a donc qu'à se prélasser confortablement dans la plus douce quiétude.

La caravane se reforme, et mon interprète me demande s'il faut interdire les fameuses sonneries.

« Sont-elles d'usage ?

— Oui, me répond-on.

— Alors que les sonneurs, au lieu de se tenir à l'arrière de la caravane, passent en avant, et musiquent selon les rites. »

En effet, il n'y a plus rien à craindre ainsi, car les trompettes, cause de notre accident, se composent de trois parties qui ressortent les unes des autres, et atteignent avec leur entier développement plus de 1 m. 20 de longueur, de sorte que, placées devant nous, nous avons le temps, en les voyant s'allonger, de rassembler les rênes et de maintenir nos chevaux. Nous arrivons ainsi avec toute la pompe et l'harmonie désirables au village, où nous profitons du magnifique déjeuner de Son Excellence ; puis ma superbe escorte reçoit une dernière carte pour le gouverneur et s'éloigne en me remerciant de mes largesses ; elle rentra le soir même au yamen.

Nous reprenons maintenant notre ordre de marche accoutumé dans la direction sud-est, à travers un paysage semblable à celui que j'ai décrit avant d'arriver à Taïkou.

Nous rencontrons en route un jeune orphelin d'une douzaine d'années absolument sans ressources dans ce pays où commence à sévir la famine : nous le prenons donc pour remplacer le palefrenier qui s'est révolté. Comme il a une petite figure intéressante et est doué d'une grande activité, je le charge désormais du soin de mon cheval.

Bientôt nous traversons de vastes terrains sablonneux formant parfois de petits coteaux, sur lesquels l'eau de pluie a fait de fortes érosions. Là, comme partout, grâce à une savane irrigation, on a su rendre productifs ces terrains

autrefois stériles, et l'on y cultive fèves, haricots et divers légumes, toutes sortes de fruits, particulièrement le kaki, des bois précieux, enfin le mûrier, qui a amené partout l'élevage du ver à soie.

Après avoir traversé le Tcha-kine-oune-san par un col assez élevé, nous arrivons à la chute du jour devant la ville de Tchang-to aux murailles crénelées. La double porte fortifiée est toute grande ouverte, mais, à ma vive surprise, nous ne voyons ni gardien, ni passants, ni marchands, gens qu'on rencontre généralement en ces sortes de lieux. Nous pénétrons dans la cité : même solitude, même silence, l'herbe pousse dans les rues, et, malgré le bruit que fait la caravane, nul n'accourt à notre passage, aucune porte ne s'ouvre pour nous voir, c'est pis que le château de la *Belle au bois dormant*, où l'on apercevait du moins les assoupis. Ici rien, pas même une ombre humaine, et j'aurais cru la ville inhabitée si nous n'avions rencontré un ou deux chiens errants et vu, au milieu de la brume du soir, je ne sais quelle lumière opaque à travers les châssis en papier de quelques rares fenêtres. Nous sortons par la porte opposée à celle où nous sommes entrés, et restons longtemps muets, comme si le silence de la ville eût été contagieux. Je me retourne pour jeter un dernier regard sur cette étrange cité, et vois les lourdes portes se fermer doucement seules, comme si elles eussent été poussées par les esprits des morts. J'apprends au prochain village, où nous passons la nuit, qu'à la suite d'une épouvantable épidémie de choléra la ville a été presque complètement abandonnée. Ce terrible fléau décime fréquemment tout le pays.

Nous avons vu comment les Coréens cherchent à désarmer l'esprit de la petite vérole, ils emploient un système à peu près analogue pour toutes les maladies : il consiste à garnir de nourriture une petite table rectangulaire destinée à cet usage ; deux vases de fleurs sont placés à chaque extrémité, et un tambour est suspendu au-dessus, alors le mari et la femme qui ont quelqu'un des leurs malades s'assoient à terre devant la table et appellent l'esprit de la maladie en frappant sur le tambour et en agitant une sonnette pour l'inviter au repas ainsi offert et détourner par là sa colère ; mais pour agir sur l'esprit du choléra, le procédé est tout à fait particulier et même préventif : il consiste simplement à fixer à sa porte une peinture représentant un chat ; en voici la raison, ultra-logique : La morsure du rat donne des crampes, le choléra également. Que craint le rat ? Le chat. Donc il en sera de même pour le choléra C. Q. F. D., si je me rappelle mes mathématiques.



Chat fétiche. — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

Le lendemain, pour la première fois, le temps est véritablement couvert et je dois insister pour faire partir la caravane ; mais, une embellie étant survenue, mes hommes recouvrent leur gaieté, et l'un d'eux m'apporte mon bouquet matinal. Voici comment cet usage s'était introduit. J'ai pour principe en exploration, comme je l'ai déjà dit, de me montrer au départ très exigeant pour tout ce qui regarde la discipline du convoi, certain que chacun se soumettra aisément, se sentant près de l'autorité ; et comme les bonnes habitudes sont bientôt prises, on n'a plus après qu'à se montrer plein de bonté pour tous. Aussi mes hommes, enchantés de moi, s'ingénient-ils chaque jour pour répondre aux soins que je prends d'eux, de leurs chevaux. C'est ainsi

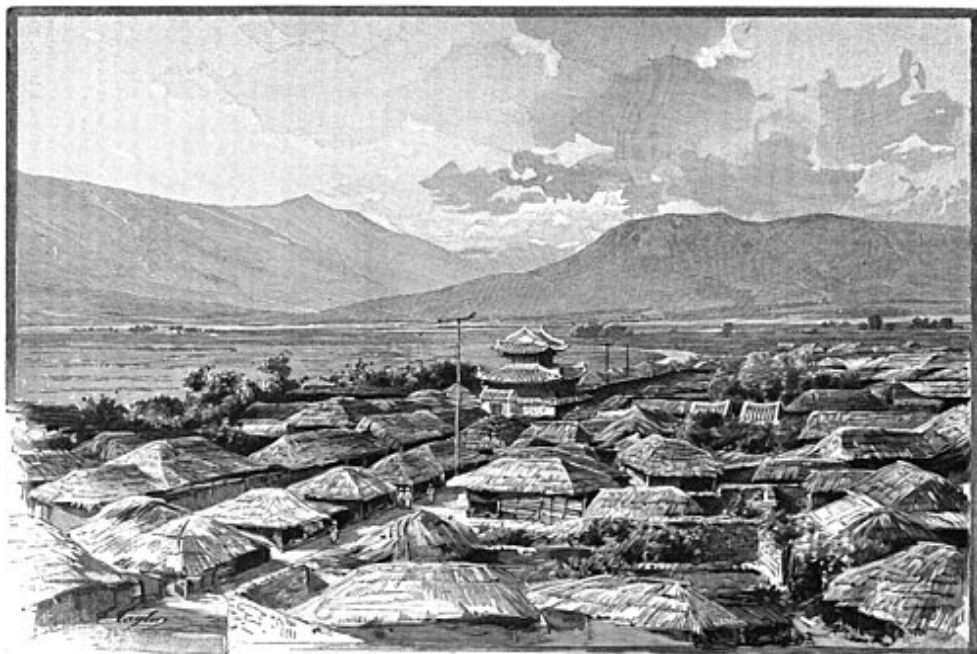
qu'un après-midi, j'ai fait signe à un des palefreniers de me cueillir une fleur inconnue, et, après l'avoir admirée, pour ne pas faire fi de la pauvrete, je l'ai mise à ma boutonnière ; à partir de ce moment, chaque matin on m'offre un petit bouquet, que je fixe de la même façon à mon vêtement.

Donc, lecteur, si jamais vous faites de l'exploration et que vous vouliez être adoré de vos compagnons, faites comme moi et vous serez fleuri tous les jours par une Isabelle en pantalon.

Nouvelle ascension du Tcha-kine-oune-san, qui, après avoir fait un demi-cercle, se présente maintenant à nous sous l'aspect d'une simple colline.

La pluie qui nous menace depuis le matin tombe enfin ; aussitôt je mets mon caoutchouc, et tous mes hommes s'enveloppent dans d'énormes manteaux en papier huilé qui couvrent entièrement le corps, pendant que la tête disparaît sous un vaste bonnet triangulaire de même matière. Ces papiers, avant de devenir manteaux de pauvres diables, ont joué un rôle beaucoup plus glorieux, car, aux caractères chinois dont ils sont recouverts, mon interprète reconnaît que ce sont des feuillés de concours d'aspirants lettrés. Rien de curieux comme de voir ainsi se promener à travers la campagne ces vénérables thèses ambulantes. S'il est une chose au monde que le Coréen déteste, c'est la pluie. Quand un grain parfois nous surprend, tous mes gens demandent à s'arrêter au prochain village ; j'ai beau, en plaisantant, les appeler poules mouillées, eux, habituellement si gais, gardent l'air le plus navré. Cela tient non seulement à la

misérable chaussure de paille qui protège très imparfaitement leurs pieds, mais surtout à une coutume religieuse relative aux prières publiques qu'on fait pour obtenir l'eau du ciel. Le mandarin, chargé de la demander au nom de la population, doit, s'il est exaucé, rester lui-même à la pluie jusqu'à la chute du jour, et nos hommes, en la recevant stoïquement, craignaient qu'on ne crût là-haut à leur désir d'être ainsi mouillés à perpétuité.



Vue générale de Mil-yang. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

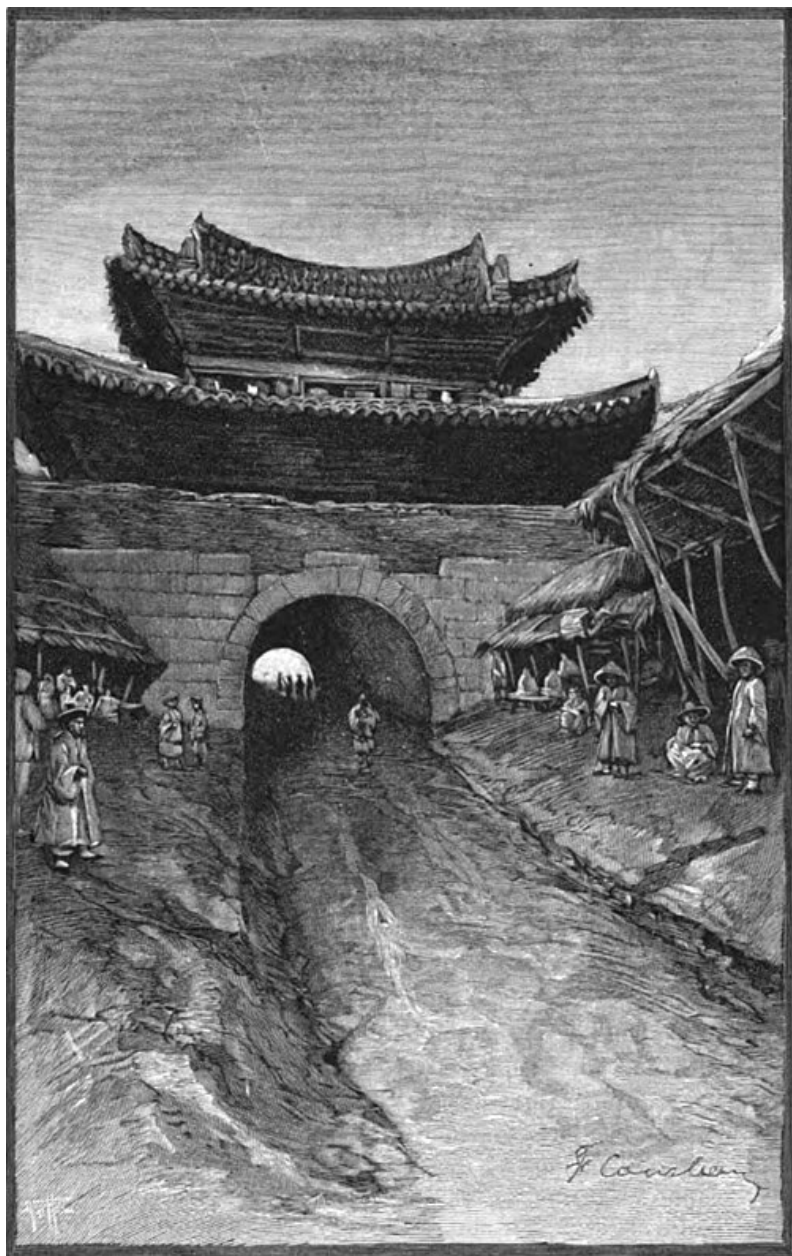
Aussi ce jour-là, après avoir marché plus de deux heures sous une pluie battante, je cède enfin à la demande réitérée de tous et m'arrête à Mil-yang, que nous apercevons brusquement ainsi que le fleuve. La ville s'élève en

amphithéâtre sur une colline, chose exceptionnelle en Corée, car nous avons vu qu'on habite généralement au bas des coteaux, survivance probable de quelque ancienne coutume, dont il y aurait lieu de rechercher l'origine. Cette antique cité se présente à nous sous l'aspect le plus pittoresque. Au sommet de la colline s'élève son yamen en ruines, dont il ne reste que l'élégante et superbe toiture, soutenue par de gigantesques colonnes entre lesquelles on aperçoit le ciel, Deux ou trois temples et quelques édifices publics couverts de tuiles multicolores surgissent au milieu de nombreux toits de chaume, au-dessous desquels se dressent les remparts à demi détruits et recouverts de mousse. Ils dominent une plaine magnifique, où de-ci de-là croissent pittoresquement des bouquets d'arbres de toutes sortes, autour desquels, grâce à un regain de verdure, brillent mille fleurs des champs ; le fleuve la sillonne paresseusement de ses eaux endormies au reflet d'un blanc métallique. L'intérieur de la vieille cité est du plus curieux intérêt archéologique : ses rues, ses monuments et même ses maisons, particulièrement celles des nobles, la plupart en ruines, ont un caractère personnel dans leurs grandes lignes ; leurs délicates et capricieuses sculptures prouvent qu'il y a eu ici un véritable art architectural natif cherchant à se dégager des influences chinoises.



Yamen de Mil-yang. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Plusieurs époques artistiques y sont représentées d'une si heureuse façon que Mil-yang est pour moi comme le Nuremberg de la Corée.



Porte à Mil-yang. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Charles VARAT.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. [↑](#) Suite. — Voyez p. 289, 305 et 321.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT^[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Un menu coréen. — Esthétique. — Les chiens et les chats. — Départ de Mil-yang. — Vallées et rizières. — Hommages à la vieillesse. — Coréens et Japonais. — Paysages aquatiques. — Le Tchung-ka-mœ-san. — À l'hôtel japonais. — Adieux de ma caravane. — Comment fument les mousmés. — Mandarins, Européens et Japonais. — Les quatre Fou-san. — Navigation sur la côte orientale. — Gen-san et Tok-ouen. — Les tigres. — Vladivostok. — Les Coréens en Sibérie. — Un typhon dans le détroit de Corée. — Nagasaki. — Conclusion.

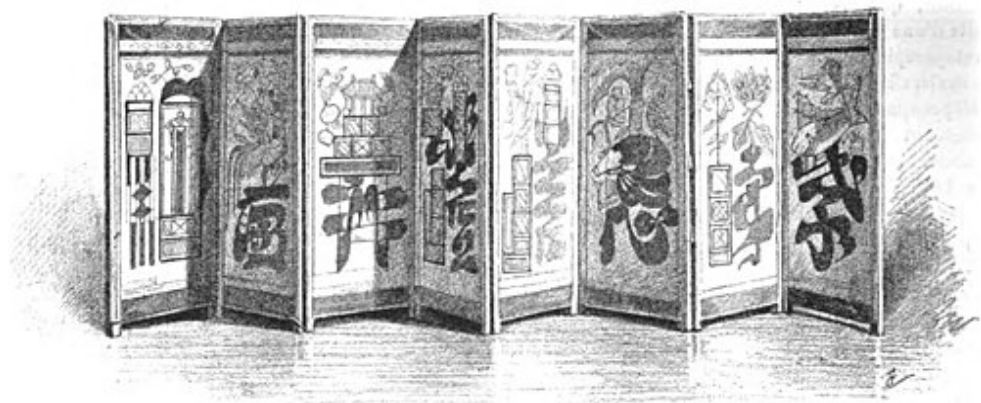
Nous nous installons à l'auberge, et comme Mil-yang est le chef-lieu d'un district important, je fais parvenir immédiatement ma carte coréenne au mandarin qui l'administre et j'apprends bientôt que ce fonctionnaire est absent par le noble gentilhomme qui le remplace et vient me

faire visite. Je lui offre une collation européenne ; elle paraît fort de son goût, car il y fait honneur, me remercie vivement, et s'excuse de ne pas me recevoir chez lui, son père étant malade. Le soir même il m'envoie un excellent dîner coréen, servi dans des vases en faïence de grand prix. En voici le menu : une soupe grasse au froment, des poissons marinés, du taureau coupé en tranches minuscules et ovales, du poulet également dépecé, du gibier de même, etc. Le tout est accompagné de navets cuits, d'une salade de poireaux mélangée d'un agréable liquide jaune ; de plus, pour l'assaisonnement des autres plats, une sauce aux haricots, exquise comme celle qu'on fabrique au Japon, et un petit bol contenant un délicieux coulis qu'on me dit être chinois. Le repas est complété par des gâteaux appétissants, de fines sucreries, des fruits : pommes, poires, kaki, etc. ; enfin, pour arroser le tout, une bouteille en porcelaine fort élégante remplie d'un délicieux vin de riz, semblable à celui que m'a offert le gouverneur de Taïkou. Le vin coréen, rouge ou blanc, est extrait du riz, du froment, etc., et a une jolie transparence, obtenue en y jetant un charbon embrasé au moment du moût. Il est infiniment supérieur à celui qu'on fabrique en Chine et au Japon, et rappelle absolument notre vin de raisin, avec je ne sais quel velouté d'une finesse étrange qui flatte le palais. Quoiqu'il soit très alcoolisé, je le trouve si excellent que je veux en faire venir en France pour mes amis, mais je dois y renoncer, car il se conserve très peu de temps, et n'est pas transportable. Ce luxueux repas coréen est accompagné d'un immense bol de riz bouilli qui remplace ici le pain ; l'eau que l'on en retire est la boisson

ordinaire, le thé étant un extra pour la plupart des Coréens. J'avoue que, malgré toute la science culinaire qu'on a déployée pour moi, je préfère — effet d'habitude d'estomac — un simple bifteck aux pommes à ce repas mandarinal, en ajoutant pourtant qu'entre les savantes cuisines chinoise, japonaise et coréenne, je préfère cette dernière. Le soir même j'envoie ma carte de remerciements au noble coréen qui a répondu d'une si aimable façon à ma collation européenne, et j'offre les reliefs de mon repas à mes deux soldats. Ceux-ci m'assurent n'avoir jamais rien mangé de meilleur de leur vie : je les congédie et ferme la porte de ma chambre.

Mon ameublement est augmenté d'un petit paravent coréen haut de 1 mètre sur 3, que j'ai acheté en route ; il est fort ancien et se compose de huit panneaux ; chacun d'eux porte le caractère chinois d'une vertu que l'homme doit pratiquer : piété filiale, *ghai* ; déférence, *tche* ; fidélité, *tchoug* ; confiance, *tching* ; politesse, *rey* ; probité, *ry* ; désintéressement, *vom* ; modestie, *tchy* : ces qualités sont figurées de plus, suivant l'usage, par des animaux ou objets symboliques dont les brillantes couleurs illuminent mon réduit. Pendant qu'au dehors la pluie tombe à torrents avec une continuité inquiétante, je cherche l'oubli en admirant mon écran, qui, outre toutes les vertus qu'il souhaite à son propriétaire, présente, en effet, au point de vue artistique, de précieux renseignements sur les origines de l'art coréen. Précisons : un petit cadre violet bordé de blanc entoure chaque feuille, excepté à la partie inférieure, qui se termine par une large bande noire bordée d'une autre blanche, sur

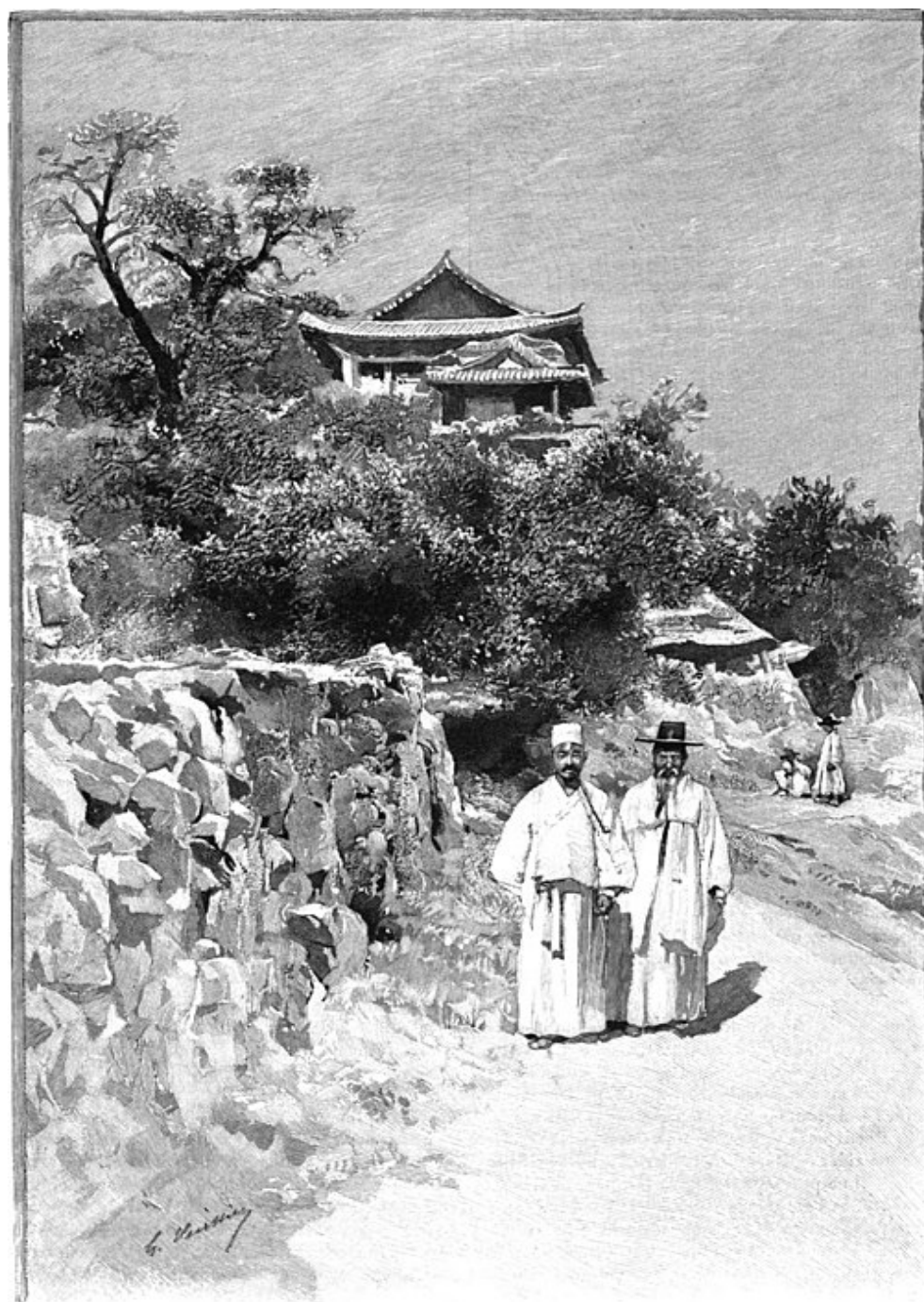
laquelle court un fin dessin géométrique bleuté. Même répétition à la partie supérieure où vient s'ajouter une étroite bande noire soulignée d'un trait rouge viné, qui circonscrit tout le panneau. Celui-ci, d'un blanc paille, est surchargé de grands caractères chinois archaïques faits largement et d'un rare mérite calligraphique ; ils s'enlèvent vigoureusement en encre noire sur le fond clair où se trouvent peints au-dessous ou autour d'eux en couleurs très pâles les attributs allégoriques de chacun de ces signes. Malgré le choc de tons aussi contrastants, une véritable harmonie s'en dégage, grâce à l'appui des larges bandes noires du cadre. Quant aux attributs, outre la délicatesse de leurs nuances, ils se caractérisent par l'hiératisme de leurs lignes, et l'on retrouve dans la figuration des fleurs et même des animaux symboliques le dessin tout à la fois géométrique et vague des produits artistiques de la Perse et des Indes. Telles sont les sources primitives dont les Coréens ont su dégager un véritable art national. Nous l'avions constaté déjà en admirant la superbe ordonnance : des palais et des principaux monuments de Séoul, les peintures des pavillons des portes de Taïkou, les merveilleux costumes de la cour du gouverneur, les sculptures et l'architecture si pittoresques de Mil-yang, enfin toutes les productions manuelles^[2] et même le théâtre monologuiste, si vivant, si humain, si personnel. Là-dessus je souffle ma bougie et m'endors en souriant à la pensée qu'on m'avait représenté ces aimables Coréens comme de véritables sauvages.



Paravent coréen. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Le lendemain matin, je me lève de très bonne heure et guette une embellie pour photographier les principaux monuments et les aspects si curieux de Mil-yang. Après deux heures d'attente je puis enfin sortir et commencer à opérer, au grand ébahissement d'une partie de la population, que mes deux soldats maintiennent à la distance nécessaire de mon objectif. Un chien de taille moyenne, au poil jaunâtre et aux yeux verts, comme ils sont souvent ici, me suit partout, car je l'ai caressé, ce que ne font jamais les Coréens. Je crois avoir trouvé la raison de cette répulsion bizarre chez des gens qui aiment les animaux : elle provient de ce qu'un certain nombre d'enfants courant nus à travers la campagne ont été mutilés par les chiens. Aussi, pour éviter la fréquence de ces accidents, habitue-t-on les petits garçons à leur jeter des pierres, ce qui fait que plus tard, étant devenus hommes, ils chassent et rudoient ces malheureux quadrupèdes. Ceux-ci, repoussés de tous et vivant à demi sauvages, voient augmenter encore l'aversion profonde qu'ils inspirent par les innombrables *teks*, petites araignées

brunes de la grosseur d'un pois, qui, armées de courtes pattes, fourragent à l'envi dans leur fourrure mal entretenue. Ils n'en restent pas moins fort intelligents, et à Séoul savent très bien ouvrir eux-mêmes la petite chatière qu'on leur ménage au bas de chaque porte et dans le volet qui en double la fermeture de nuit. Cela leur permet de rentrer à toutes heures et d'échapper ainsi aux gourdins des Coréens, qui, comme les Chinois, apprécient surtout cet animal sous la forme de ragoût et particulièrement de côtelette.



Vue extérieure des murailles de Mil-yang. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Mais il est temps de partir : nous nous éloignons, réchauffés par le soleil, dégagé enfin des nuages qui interceptaient ses rayons. Toute la campagne rafraîchie étincelle de mille feux, illuminant autour de nous bouquets d'arbres, fermes et champs admirablement cultivés. Je me retourne et, jetant un dernier regard sur les murailles de Mil-yang, j'y retrouve les traces de maints combats autrefois soutenus contre les Japonais. Comme les bandes d'oiseaux que nous rencontrons souvent se dirigeant vers le sud-est, les envahisseurs durent aussi fuir, non devant la rigueur du climat, mais en face de tout un peuple se levant pour reconquérir son indépendance. Pussions-nous voir un jour s'effectuer chez nous une pareille migration !

Après avoir quitté Ori-tchang et passé le Sain-tang et le Kou-fa, affluent du Nak-tong-yang, nous nous éloignons du fleuve et nous traversons plusieurs villages importants, notamment Tang-yori-tchou, à l'entrée desquels nous rencontrons souvent des chapelles votives élevées en l'honneur de ceux ou de celles qui se sont distingués par le patriotisme, la piété filiale, l'accomplissement de leurs devoirs paternels, maternels ou fraternels, et même aux veuves dont la vertu a été l'honneur de leur sexe : glorieux édicules destinés à exalter dans tous les cœurs les vertus familiales, base de la société coréenne, Nous sommes maintenant dans une vaste plaine, bornée au loin par une chaîne de collines ; les rizières qui nous environnent forment

un immense damier où de nombreux travailleurs, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux, se livrent à leur dur labeur. La curiosité excitée par mon passage suspend à peine un instant leur travail, qu'ils reprennent aussitôt, tant est actif le paysan coréen. De temps à autre le soldat qui est en tête demande le chemin ou plutôt quelle est celle des petites crêtes émergeant des rizières qu'il faut suivre, et de loin notre caravane a l'air de marcher sur les eaux. Chacun s'empresse de nous renseigner de la voix, mais surtout du geste, car depuis que nous avons quitté Taïkou et avançons vers le sud, on comprend de moins en moins le langage de mes hommes, par suite du changement de plus en plus accentué de dialecte.

Voici que vient vers nous un grand et magnifique vieillard, il marche solennellement, s'appuyant sur le long bâton très bien travaillé qu'on appelle en Corée « canne de vieillesse ». À l'approche de l'ancêtre, chacun, pour laisser libre l'étroit chemin qu'il suit, entre sans hésiter à mi-jambes dans la rizière et le salue respectueusement ; moi-même je lance mon cheval dans l'eau, heureux, en suivant leur exemple, de rendre ainsi mon hommage européen à la majesté des ans. La vieillesse est une royauté doublement sacrée en Corée, car si l'aïeul a droit à la piété filiale de chacun, il doit aussi être pour tous et particulièrement pour les siens un vrai père ; si quelque égoïste y manque, le mandarin sait le rappeler à la vertu, sans pour cela manquer au respect dû au grand âge. J'en reproduis ici un curieux exemple : « Dernièrement, écrivait en 1855 Mgr Daveluy, un jeune homme de plus de vingt ans fut traduit devant un mandarin

pour quelques francs de cote personnelle dus au fisc et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de payer. Le magistrat, prévenu d'avance, arrangea l'affaire d'une manière qui fut fort applaudie. « Pourquoi n'acquittes-tu pas tes contributions ? demanda-t-il au jeune homme. — Je vis difficilement de mes journées de travail, et je n'ai aucune ressource. — Où demeures-tu ? — Dans la rue. — Et tes parents ? — Je les ai perdus dès mon enfance. — Ne resle-t-il personne de ta famille ? — J'ai un oncle qui demeure dans telle rue, et vit d'un petit fonds de terre qu'il possède. — Ne vient-il pas à ton aide ? — Quelquefois, mais il a lui-même des charges, il ne peut faire que bien peu pour moi. » Le mandarin, sachant que le jeune homme parlait ainsi par respect pour son oncle, et qu'en réalité celui-ci était un vieil avare fort à son aise qui abandonnait le pauvre orphelin, continua de le questionner. « Pourquoi à ton âge n'es-tu pas encore marié ? — Est-ce donc si facile ? qui voudrait donner sa fille à un jeune homme sans parents et dans la misère ? — Désespères-tu de te marier ? — Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais je n'en ai pas les moyens. — Eh bien, je m'en occuperai ; tu me parais un honnête garçon et j'espère en venir à bout ; avise au moyen de payer la petite somme que tu dois au gouvernement et dans quelque temps je te ferai rappeler. » Le jeune homme se retira sans trop savoir ce que cela signifiait. Le bruit de ce qui s'était passé en plein tribunal arriva aux oreilles de l'oncle, qui, honteux de sa conduite et craignant quelque affront public de la part du mandarin, n'eut rien de plus pressé que de faire des démarches pour marier son neveu. L'affaire fut rapidement

conclue, et l'on fixa le jour de la cérémonie. La veille même, lorsqu'on venait de relever les cheveux du futur époux, le mandarin, qui se faisait tenir au courant de tout, le rappelle au tribunal et lui réclame l'argent de l'impôt. « Eh quoi, dit le mandarin, tu as les cheveux relevés : es-tu déjà marié ? Comment as-tu fait pour réussir si vite ? — On a trouvé pour moi un parti convenable, et mon oncle ayant pu me donner quelques secours, les choses sont conclues : je me marie demain. — Très bien, mais comment vivras-tu ? as-tu une maison ? — Je ne cherche pas à prévoir les choses de si loin, je me marie d'abord, ensuite j'aviseraï. — Mais en attendant, où logeras-tu ta femme ? — Je trouverai bien chez mon oncle ou ailleurs un petit coin pour la caser en attendant que j'aie une maison à moi. — Et si j'avais le moyen de l'en faire avoir une ? — Vous êtes trop bon de penser à moi, cela s'arrangera peu à peu. — Mais enfin, combien te faudrait-il pour te loger et t'établir convenablement ? — Ce n'est pas petite affaire, il me faudrait une maison, quelques meubles et un petit coin de terre à cultiver. — 200 *nhiangs* (environ 400 fr.) te suffiraient-ils ? — Je crois qu'avec 200 *nhiangs* je pourrais m'en tirer très convenablement. — Eh bien, j'y songerai ; marie-toi, fais bon ménage et sois plus exact désormais à payer les impôts. » Chaque mot de cette conversation fut répété à l'oncle ; il vit qu'il fallait s'exécuter sous peine de devenir la fable de toute la ville, et quelques jours après ses noces le neveu eut à sa disposition une maison, des meubles et les 200 *nhiangs* dont avait parlé le mandarin. » Connaissez-vous, lecteur, un autre pays où les devoirs de la famille soient tellement bien compris de tous

qu'il suffise à la justice, quand quelqu'un les oublie, d'en paraître informée pour que l'ordre soit aussitôt rétabli ?



Vieillard. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Bientôt nous sortons des rizières pour nous rapprocher des collines par un semblant de route que suivent de nombreux Coréens. C'est ainsi que, nous rapprochant de la mer, un mouvement de vie humaine de plus en plus accentué succède à notre isolement presque complet dans la montagne. Dans les villages où nous passons maintenant, tous les instruments agricoles servant à préparer le riz sont en mouvement. La fiévreuse activité qui règne dans ce canton provient de ce que ses habitants, ayant échappé seuls à la sécheresse, s'efforcent de venir en aide au pays voisin, où bientôt la famine s'étendra dans toute son horreur. Nous atteignons enfin la route directe de Séoul à Fou-san, où se dressent devant moi, à mon grand ébahissement, les poteaux du télégraphe récemment établi en Corée, comme au Japon et en Chine. De temps à autre nous rencontrons quelques marchands japonais de Fou-san venus ici pour leurs affaires. Ces petits hommes, en général fort laids, avec leurs longues robes à large ceinture, leurs bottines du *Pont-Neuf* et leurs petits melons de la *Belle-Jardinière*, me font un étrange effet au milieu de cette population grande et forte et au costume si personnel. Il me semble qu'avant peu nous verrons que les Coréens ne le cèdent en rien à leurs voisins dans la voie du progrès. En effet, si les Japonais, dont ils ont été les éducateurs, les surpassent aujourd'hui au point de vue de l'industrie et des arts, les Coréens les rattraperont bientôt pour les dépasser, grâce à leur supériorité morale. Elle est attestée chez eux par leur admirable organisation de la famille, leur solidarité, leur énergie au travail, enfin les

étonnants progrès qu'ils ont faits en quelques années, comme le prouve le télégraphe, dont les lignes civilisatrices s'étendront bientôt sur toute la Corée.

Nous sommes entourés maintenant de charmantes collines, d'où s'échappent cent cours d'eau qui se répandent dans la vallée, où ils forment un paysage des plus aquatiques ; aussi ne faisons nous que franchir à gué une multitude de petites rivières, où mon cheval manque un moment se noyer. Nous nous arrêtons pour déjeuner à Sangsan-natri, dans une auberge située à l'extrémité d'un village et tout proche d'un large ruisseau au bord duquel quelques paysannes lavent leur linge, ce qui n'est pas une petite affaire, vu les nombreux dessous des Coréennes et l'usage des costumes blancs portés par presque tous les hommes. Aussi tous ces vêtements, étendus à terre pour sécher au soleil, nous donnent-ils au premier aspect la sensation d'un champ couvert de neige se détachant au milieu d'un paysage verdoyant ; c'est charmant, vu de la fenêtre de la chambre où je prends mon repas.



Près de Sang-san-natri. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Nos chevaux sont à peine rassasiés que je hâte le départ, pour arriver le soir même à Fou-san, et je fais bien, car, après avoir franchi une suite de collines, nous arrivons un peu avant la nuit devant un col assez élevé, le Tchung-ka-moe, qui se dresse droit devant nous. L'ascension en est d'autant plus difficile qu'il n'existe pas de chemin au milieu des rochers informes qui obstruent notre marche. Je ne pouvais terminer par une passe plus pénible. Deux fois la caravane arrive à pic au bord d'un effroyable abîme, qui dans l'obscurité eût été notre perte. Nous dominons maintenant à demi la profonde vallée, au-dessus de laquelle d'énormes rochers suspendus semblent à tout moment prêts à se

détacher pour écraser de leur sombre masse le petit village qui s'étend au fond de la vallée, où mugit à travers les rochers un torrent écumeux. Le soleil couchant illumine ce superbe décor d'opéra des tons les plus heurtés c'est splendide. Bientôt, noyés dans les derniers feux du jour, nous atteignons enfin le sommet désiré et jouissons brusquement, de l'autre côté de la montagne, d'une nuit parsemée d'étoiles. La descente s'opère lentement par une véritable route, où nous précède un habitant du pays que, vu l'obscurité, j'ai pris pour guide. Nous atteignons la plaine pour arriver enfin à un mamelon boisé contourné par une allée de cèdres magnifiques qui, par une pente rapide, conduit à l'entrée de Fou-san. Là, impossible de se faire comprendre, car le dialecte de la côte orientale devient complètement différent de la langue généralement parlée en Corée. Aussi, dans l'embarras général tous mes hommes se réunissent autour de moi et prétendent qu'ayant su voyager dans leur pays que je ne connaissais pas, je dois faire de même dans celui-ci. Le cas est assez gênant, car notre guide affirme qu'il n'y a pas d'auberge à Fou-san. Dans l'impossibilité d'obtenir de lui, vu son patois, aucun autre renseignement, c'est avec la plus grande difficulté, qu'aidé de mon interprète, je puis lui donner l'ordre de nous conduire à la concession étrangère. Je pénètre à sa suite dans la ville, et arrive enfin au bureau de police japonais, où se trouve un très aimable employé, avec lequel, grâce aux caractères chinois, on peut enfin s'entendre. Il m'indique un hôtel japonais où je pourrai m'installer avec mes bagages ; mais la caravane devra, à cause des chevaux, chercher un

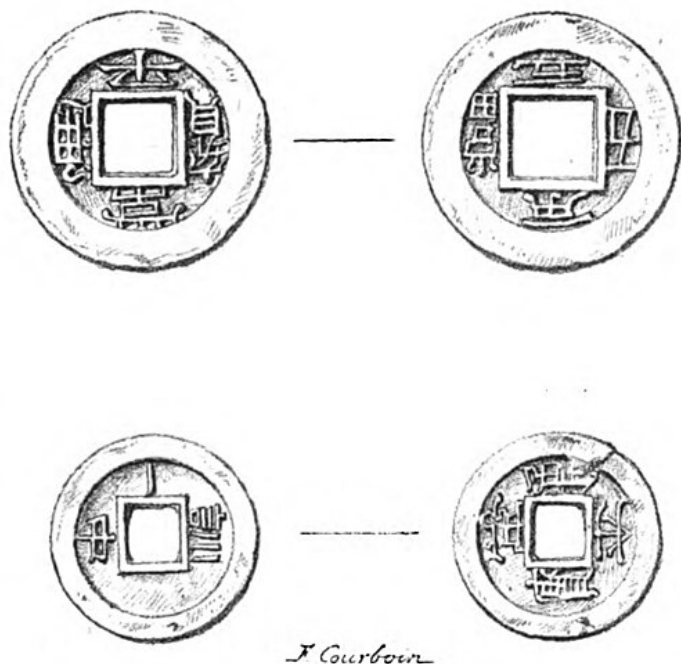
gîte à 5 kilomètres de là, dans la ville coréenne ; quelques minutes plus tard, nous arrivons à mon hôtel.



Une rue du quartier japonais à Fou-san. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

C'est le moment de solder mes gens, qui avaient déjà reçu des acomptes au départ de Séoul et à Taïkou. Je complète donc la somme due, ajoute une large gratification, doublée pour le petit orphelin, qui, vu la saison, a absolument besoin de vêtements chauds, et prie mes hommes de bien vouloir le ramener avec eux pour l'arracher à la famine. Ils me le promettent, se retirent en me remerciant beaucoup, et je vois avec un véritable sentiment de tristesse s'éloigner ces braves gens, qui paraissent tout aussi chagrins que moi de notre séparation. Vient alors le tour de mes deux soldats et de mon cuisinier. Je leur propose de rentrer à Séoul par la voie de mer ou par terre en suivant la route directe de la poste, beaucoup moins longue que celle que nous avons parcourue ; dans ce dernier cas, ils bénéficieront du prix de

leur transport, que je leur payerai. Mes soldats acceptent avec empressement ma dernière proposition. J'appris, depuis, leur heureuse arrivée à Séoul plusieurs jours avant celle du bateau qu'ils auraient dû attendre ici. Quant à mon maître-queux, il hésite ; mais, quelques heures plus tard, ayant trouvé à se placer chez le consul chinois de Fou-san, il vient toucher le prix de son passage, qui est pour lui tout bénéfice. Reste mon interprète ; celui-ci, homme peu curieux des choses de ce monde, mais bon père de famille, refuse le voyage que je lui ai offert de faire avec moi à l'étranger, il préfère en toucher le montant et rentrer parmi les siens. Toutes ces questions réglées, je rentre dans ma chambre, très affecté de tous ces adieux : cela se voit tellement sur mon visage, que les deux petites mousmés qui m'attendent pour me servir mon dîner en sont toutes décontenancées : on est si rarement triste quand on arrive dans un hôtel japonais !



Monnaies de Corée. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Nous avons traversé complètement le Kyeng-syang-to : disons donc quelques mots de cette magnifique province. Elle est bornée au nord par le Kang-ouen-to, à l'ouest par le Tchyong-tchyeng-to et le Tyen-la-to, à l'est pas la mer du Japon et au sud par le détroit de Corée. Elle est contournée au nord par la chaîne de montagnes du Syo-paik-san, à l'ouest par le Song-na-san, qui prend aussi d'autres noms, et à l'est par le Oun-mou-san, qui a également diverses appellations. Toutes ces chaînes, en se rejoignant, l'entourent de trois côtés et forment ainsi le bassin du Nak-tong-kang et de ses nombreux affluents et sous-affluents. Les productions naturelles de cette province se rapprochent beaucoup,

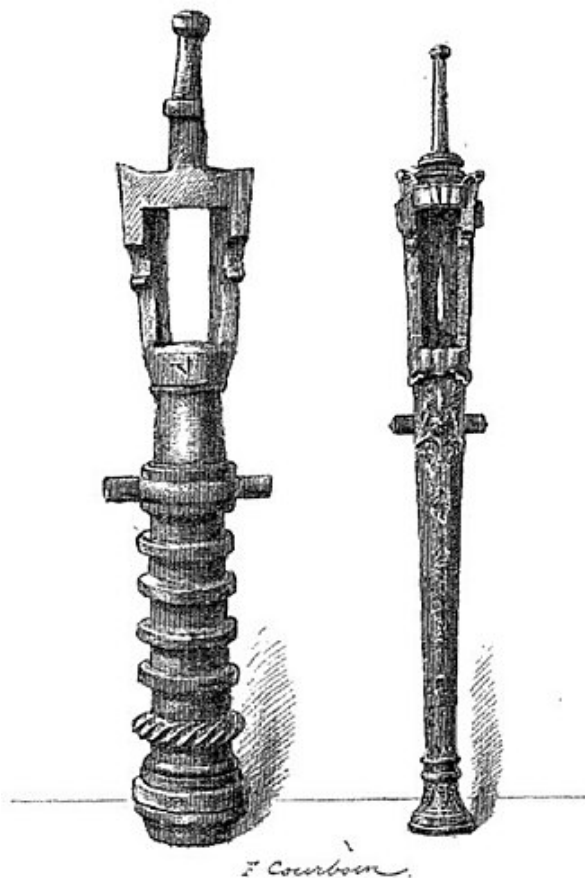
comme nous l'avons vu durant le cours de notre voyage, des produits du Japon. On y trouve de nombreux et anciens vestiges architecturaux Qui indiquent l'importance du rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la Corée : en effet, c'est l'ancien pays des Tchen-han, qui devint plus tard le royaume de Sia-lo, dont le fondateur Ao-ku--sse fit de Taïkou sa résidence habituelle et y installa sa cour. Quelques auteurs pensent avec raison que le royaume de Sia-lo n'est autre que le Si-la où les Arabes établirent au x^e siècle d'importants comptoirs commerciaux. Elle fut le boulevard de la Corée à époque des grandes invasions japonaises, notamment au III^e siècle, durant l'expédition commandée en personne par la princesse japonaise Zin-gu, qui avait revêtu le costume de son mari, et dans celles du célèbre sio-goun Hideyosi en 1592 et 1597. Cette province est aujourd'hui divisée en : 4 *fok* (mou) ou grandes préfectures ; — 11 *fou* ou villes départementales ; — 14 *kou* (kiun) ou principautés ; — 1 *rei* (ling) ou juridictions particulières ; — 34 *ken* (kian) ou inspections des mines et des salines ; — 11 *yk* ou directions des postes ; — 24 *fo* (phou) ou places fortes ; — 2 généraux qui commandent les troupes : — 2 *kou-kö* (yu-hsou) ou dues ; — 2 commandants de la marine ; — 2 préfets de police générale ; — 10 *man-ho* (wan-hou) ou chefs de 10 000 hommes ; — 6 directions de douane. La population est estimée à 480 000 habitants d'après les documents officiels dont nous avons parlé. Elle peut donc être presque doublée pour les raisons données précédemment.

Pendant que je mets en ordre les notes prises durant mon voyage, mes deux petites mousmés, assises par terre, me

regardent curieusement, m'offrent, quand il en est besoin, du feu pour allumer mes cigarettes, et, comme je les y ai autorisées, fument elles-mêmes leurs pipes minuscules. Lorsqu'elles les ont allumées, rien de curieux comme leur mimique assaut de politesses : elles essuient délicatement l'extrémité des tuyaux avec du papier de soie, se les offrent mutuellement avec un sourire, font l'échange en se saluant d'un gracieux mouvement de tête, puis aspirent une longue bouffé de fumée et la laissent s'échapper lentement dans l'air de la plus coquette façon du monde ; bref, en exécutant ce petit manège sélecto-japonais, elles sont gentilles à croquer. Mais voici que la porte de papier glisse dans sa rainure : mon interprète apparaît et m'annonce que les deux mandarins représentant à Fou-san le gouvernement coréen viennent me voir au reçu de la carte que j'ai eu honneur de leur adresser. Je les fais entrer aussitôt, les remercie de leur aimable visite et les prie de bien vouloir prendre avec moi une collation européenne. Ils acceptent, et je n'ai rien à leur expliquer, car, habitant depuis quelque temps la concession, tous deux sont au courant de toutes nos habitudes. Ils me félicitent de mon voyage, fait pour la première fois par un Européen, et se mettent à ma disposition pour tout ce qui dépendra d'eux à Fou-san. Comme je leur exprime ma gratitude, ils me parlent de l'Europe, me demandent mille renseignements et en particulier si j'ai des photographies de mon pays. Je leur réponds que non, mais que je puis leur en montrer d'Amérique. Nos mandarins restent absolument stupéfaits en voyant les maisons à dix et douze étages de New-York et me prient de leur expliquer comment on peut

bâtir de pareils monuments, dont ils apprécient parfaitement la hauteur, grâce aux personnages qu'ils voient aux fenêtres. Nous passons ainsi ensemble une heure charmante, et ils se retirent après m'avoir invité à prendre le thé le lendemain chez eux. Je me rendis à cette invitation, et je pus constater une fois de plus combien le Coréen se fait vite à nos usages, Car on me reçut à l'européenne, m'offrant même du vin de Champagne. Je crois qu'il y a ici un nouveau débouché commercial pour notre riche province, vu le goût prononcé que j'ai trouvé chez tous les mandarins pour le plus gai de nos vins de France. Nos hôtes sont à peine partis qu'on me remet la carte de M. Civilini, attaché aux douanes coréennes et faisant le service du port à Fou-san. Charmé de revoir un Européen, je vais au-devant de lui. Cet excellent homme vient de rencontrer ma caravane et, en apprenant mon arrivée, accourt pour savoir en quoi il pourra m'être utile, prêt à m'aider de tous ses moyens, me dit-il, après le curieux voyage que j'ai osé entreprendre. Je le remercie vivement de sa sympathie, et à ma demande il me donne, avec un léger accent italien, les renseignements suivants sur les communications maritimes de Fou-san avec les pays voisins. Il n'y a que deux services régulièrement établis : l'un chinois, l'autre japonais ; le premier part d'ici, double la péninsule, touche à Tchémoulpo, puis à Tchéfou, d'où l'on se dirige sur Tien-tsin ou Changhaï. Cet itinéraire passe par toutes les villes que j'ai déjà visitées : j'y renonce donc pour prendre la seconde ligne, qui de Nagasaki se rend successivement à Fou-san, Gen-san et Vladivostok, me permettant ainsi de compléter mon voyage en Corée et

d'atteindre la Sibérie. J'exprime à M. Civilini toute ma gratitude de ses précieux renseignements et, après avoir échangé quelques toasts à l'union de nos deux pays, nous nous séparons, charmés d'avoir fait connaissance. Mes deux petites mousmés étendent alors à terre les *ftons*, légers matelas entre lesquels on se glisse, et je forme bientôt avec eux un véritable sandwich humain. Quelques instants après je goûte dans l'obscurité toute la douceur, la quiétude, le charme qu'on éprouve en se sentant renaître à la vie après de longues privations de toutes sortes.

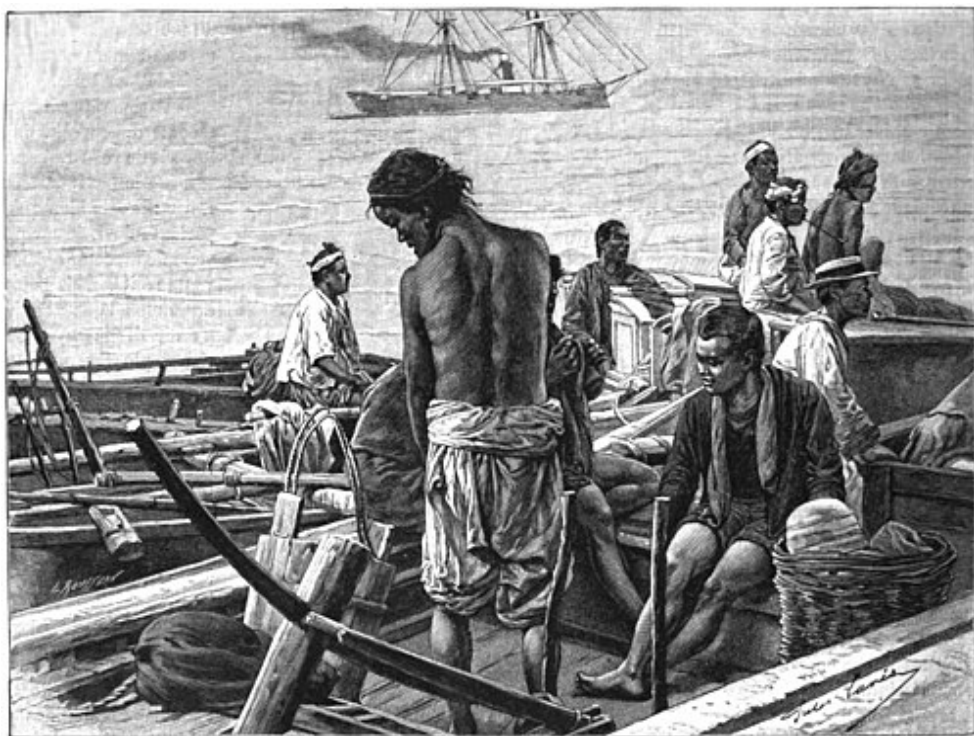


Canons de bronze et de fer du xvi^e siècle, — Dessin de F.
Courboin, d'après une photographie.

Le lendemain je fais mes visites aux mandarins, à M. Civilini, puis à M. Hunt, commissaire des douanes chinoises, et à son aimable second, M. Watson, qui, grâce à une lettre de recommandation de l'excellent M. Piry, de Pékin, m'accueillent de la façon la plus charmante et me rendent tous les services en leur pouvoir. Ils me font même l'honneur de venir déjeuner avec M. Civilini à mon hôtel. Le repas est accompagné d'une aimable musique jouée dans la chambre voisine, où plusieurs Japonais se réjouissent en compagnie de gentilles *geishas*, jeunes personnes tout à la fois poètes, musiciennes, danseuses, etc. ; nous allons les saluer à la fin du repas, puis je pars pour visiter la ville ou plutôt la concession européenne, car il y a en réalité quatre Fou-san : l'ancien, situé le plus au sud, et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, était une place forte, occupée pendant plusieurs siècles par les Japonais, qui en avaient fait un véritable centre d'affaires servant d'entrepôt à toutes leurs marchandises. Viennent ensuite le Fou-san coréen, situé le plus au nord et également fortifié, puis la concession européenne, dont nous allons parler. C'est certainement le port le plus important de la Corée ; moins pittoresque que Tchémoulpo, il offre néanmoins de superbes points de vue du haut des montagnes verdoyantes qui abritent admirablement sa baie immense. La ville est dominée par la colline couverte de cèdres que nous avons contournée la veille. Au sommet se dresse un charmant petit temple japonais perdu dans la ramure ; on y accède par de rustiques

escaliers mouvementés et de pittoresques sentiers. Il est consacré aux divinités protectrices de la mer, et un grand nombre d'ex-voto le décorent. Ceux-ci représentent maints naufrages où les Japonais échappent miraculeusement à la mort par la puissante intervention des génies ou des déesses. Toutes ces peintures, qui rappellent celles de certaines chapelles catholiques, sont, sans être des chefs-d'œuvre, très intéressantes, vu le sentiment de foi et de reconnaissance envers les dieux que l'artiste rend souvent avec beaucoup de vérité, par l'expression des traits et l'attitude des naufragés. Au pied de la colline sainte s'étend la concession. Construite récemment par les Japonais, c'est une véritable ville de leur pays ; aussi accaparent-ils tout le commerce de ce port. Les affaires y sont si fructueuses que certains marchands gagnent parfois, m'a-t-on dit, plus de cent mille francs par an. Malgré cela, il n'y a guère ici, en dehors des employés de la douane, que deux ou trois Européens. Ce que j'appellerai le Fou-san coréen maritime se trouve à plus d'une lieue du port commercial. On y arrive, en suivant la côte, par une route qui, du haut d'une succession de coteaux, domine la mer de la façon la plus pittoresque. La ville indigène, fort misérable, est en partie habitée par des pêcheurs ; les maisons de ceux-ci, situées au bord du détroit de Corée, sont en général précédées de grands trous circulaires d'environ trois mètres de diamètre sur un mètre de profondeur, creusés dans le sol et recouverts de glaise. Quatre pieux de deux mètres de haut, placés perpendiculairement en carré autour de ces réservoirs, supportent une légère toiture de chaume destinée à abriter les engrais de sardines qu'on y prépare pour les exporter en

grandes quantités au Japon, où ils servent à fumer les terres. L'interdiction sous peine de mort d'avoir des rapports avec les étrangers empêcha pendant des siècles les marins coréens de prendre la haute mer ; aussi aujourd'hui la plupart de leurs pêcheries sont-elles encore installées sur le rivage. On y dresse d'immenses clôtures en bois, avec une seule entrée, vers laquelle les bateaux pêcheurs poussent les poissons en les effrayant ; puis on ferme l'ouverture pour y prendre tous les prisonniers.



Pêcheurs à Fou-san. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Comme je reviens à l'hôtel, j'apprends que le *Takachiho-Mar*, se rendant à Vladivostok, est arrivé depuis quelques

heures et va repartir immédiatement, Je me hâte de régler mon compte à l'hôtel, prends mon billet et arrive à bord presque au moment du départ. MM. Hunt et Watson, que j'y trouve, me présentent au capitaine Walter, au signor Poli, commis des douanes, en vacances, qui va faire tout le voyage avec moi, et à M. Brageer, d'origine écossaise, se rendant à Gen-san pour remplacer un de mes compatriotes, M. Fougerat, dont le congé quinquennal est arrivé. Un coup de sifflet retentit, je remercie une dernière fois les amis qui me quittent ; ils s'embarquent et nous agitions tous nos mouchoirs, eux regagnant terre dans la barque de la douane, tandis que nous prenons la mer dans la direction de Gen-san. Bientôt la nuit arrive, on allume les feux, notre steamer glisse doucement sur une mer sans vagues ; l'air est tiède et doux à respirer, et, assis sur le pont, nous jouissons de toute la sérénité de cette belle soirée, nous laissant aller à la poésie d'un ciel d'azur qui fourmille de millions d'étoiles, quand le capitaine Walter nous invite gracieusement à prendre le *cock-tail* avec lui. Nous passons dans sa cabine quelques heures charmantes, car le commandant est un homme aussi aimable que gai, et mes deux compagnons ne lui cèdent en rien. C'est ainsi qu'après m'être trouvé si longtemps éloigné de tout Européen, ce voyage devient pour moi une véritable fête. Le lendemain matin je visite notre navire : il est presque neuf et merveilleusement installé ; l'équipage se compose de Japonais, autant dire d'excellents marins ; tout est donc pour le mieux. Nous suivons à peu de distance la côte coréenne, formée par une suite de collines se succédant parallèlement entre elles et au rivage ; elles sont en général

peu élevées, mais très agréablement découpées. Soudain tout disparaît, nous sommes en pleine brume et devons bientôt nous arrêter, dans la crainte de buter contre un îlot qui sert de repère pour la navigation. La mer est unie comme un miroir, pas la moindre brise ; prisonniers de l'épais brouillard, c'est seulement au bout de seize heures que le vent, venant à souffler, dégage l'atmosphère, nous recouvrons enfin la liberté. Le point reconnu, le navire prend rapidement la route de Gen-san, où il arrive fort avant dans la nuit ; ces retards dans l'arrière-saison ont fréquemment lieu sur les côtes de Corée.

M. Fougerat vient à bord et nous emmène chez M. E. Greagh, le commissaire des douanes, pour lequel j'ai une lettre de recommandation. Celui-ci nous accueille de la façon la plus charmante, il me félicite de mon voyage à travers la Corée, approuve fort au point de vue ethnographique mon excursion en Sibérie, et me donne même sur Vladivostok de sérieux renseignements, qui m'ont été fort utiles là-bas. Nous achevons la soirée par une sorte de concours de déclamation en langues française, italienne, anglaise, chinoise, japonaise et coréenne ; cette dernière fut préférée sous le rapport de la sonorité, de l'avis de tous, même des consuls chinois et japonais, pour rendre visite au très sympathique M. Greagh. Celui-ci me fit la gracieuse surprise de m'offrir, au moment du départ, un plan de Gen-san exécuté par un artiste de la localité, plus un morceau d'étoffe d'une finesse incomparable et d'un brillant aussi beau que la soie. Ce tissu, fabriqué dans le pays avec les

fibres de certaines orties blanches qui y poussent en abondance, est un produit absolument national,

Le lendemain matin, le vent d'est souffle avec violence, et comme la rade n'est pas protégée contre lui, il est impossible de se rendre à terre, car la mer houleuse déferle de telles vagues sur la côte, qu'aucun bateau n'y pourrait aborder sans être brisé. Nous devons donc rester à bord, et patientons en prenant à huit heures un premier déjeuner au chocolat, à dix, le thé à la fourchette, enfin, à midi et demi, le grand déjeuner. Comme la bourrasque ne se calme pas, nous nous consolons par le thé de quatre heures, le grand dîner à sept heures du soir et le thé ; je n'ai jamais tant mangé de ma vie, me contentant partout de mes deux repas comme à Paris : aussi, après avoir pris un cocktail final, lorsque quelqu'un propose d'aller se coucher pour être réveillé de bonne heure, je donne le premier l'exemple. Le lendemain matin le vent a cessé, mais le temps est couvert ; parfois pourtant des échappées de soleil illuminent durant quelques minutes la magnifique baie à demi entourée d'îles aux collines boisées. La plus grande activité règne à bord, car on peut aujourd'hui opérer le débarquement des marchandises. Le capitaine nous emmène à terre dans son canot japonais, puis, tournant sa voile, il va avec ses trois magnifiques chiens chasser le canard sauvage dans les îles voisines, qui sont des plus agrestes.

Gen-san s'étend au bord de la mer au pied d'un cercle de collines plantées d'arbres clairsemés. C'est une ville absolument japonaise ; mais, comme elle est de fondation

très récente, les maisons s'y dressent dispersées çà et là entre trois petites rivières, que franchissent d'élégantes passerelles qui donneront beaucoup de caractère à la ville quand elle sera achevée. Sur la droite s'ouvre le minuscule port en maçonnerie des bateaux de la douane dont les dépendances s'élèvent en arrière ; elles consistent en un vaste baraquement en bois destiné à abriter les marchandises, et en une jolie maison mandarinale où l'on tient les écritures.



Plan de Gen-san. — Gravure de Krakow, d'après le plan coréen.

Au centre des habitations disséminées des colons japonais est tracé un jardin en espérance, car les plantations datent de

l'an dernier. Elles entourent capricieusement un rocher surmonté d'une petite pagode d'étagère, au pied de laquelle on jouit du magnifique panorama de tout le paysage environnant, limité par le délicieux profil des montagnes qui l'entourent de leurs sites multiples et verdoyants. Sur la droite s'élève le consulat du Japon, au milieu d'une immense cour murée où, en cas d'attaque, pourrait se réfugier toute la colonie. C'est que les Japonais, qui se savent détestés des Coréens, prennent, partout où ils sont en groupes, de grandes précautions, justifiées par les massacres dont ils furent les victimes à Séoul à la suite des traités en 1882. Enfin sur la pente même de la colline centrale s'élève le vaste yamen du gouverneur, près duquel se trouve l'habitation de M. Greagh, que mes compagnons et moi allons remercier d'une gracieuse invitation à dîner. Puis, quittant la concession, nous nous dirigeons vers le nord en suivant une route qui se poursuit le long des collines à travers des champs assez bien cultivés. Un grand nombre de Coréens y travaillent ; ils me semblent être de véritables paquets vivants, vu le froid, ayant doublé de ouate leurs vêtements, ce qui leur donne une ampleur extraordinaire. Le vrai Gen-san coréen s'appelle Tok-ouen ; il s'étend sur une longueur de plus d'une lieue ; aussi, quoique populeuse, la ville n'a que deux longues rues parallèles, coupées de nombreuses ruelles transversales, et trois places publiques, dont la principale, située au centre de la ville, sert au marché. On y fait un grand commerce de fourrures, d'après toutes les peaux d'animaux sauvages que je vois suspendues partout, du reste, les nombreuses boutiques devant lesquelles nous passons renferment des

marchandises de toutes sortes ; j'en profite pour faire divers achats. Toutes les maisons sont basses, mais avec cette particularité que le conduit souterrain dans lequel on fait le feu en Corée se termine ici par un véritable corps de cheminée en bois ou en natte. Le jardinet qui entoure chaque propriété est clos de la même manière : de là résulte un ensemble fort pauvre. Mes compagnons veulent visiter une auberge coréenne devant laquelle nous passons ; ils y rentrent pour ressortir aussitôt en s'écriant : « Mais c'est horrible ! comment avez-vous pu vivre là dedans ? » Je tâche de leur ôter cette très mauvaise impression en leur disant que le splendide hôtel qu'ils viennent de visiter compte parmi les plus laids du pays, et nous revenons gaiement en voyant marcher devant nous, conduits par des enfants, des porcs dont on fait ici l'élevage. Ils sont de deux sortes : les natifs et les croisés ; les premiers ont l'air de petits sangliers, les seconds ressemblent beaucoup aux pores américains. Aux uns comme aux autres, on perce les oreilles, non pour leur attacher des boucles, mais pour y passer la corde avec laquelle on les dirige. C'est en cette singulière compagnie que nous arrivons, à la chute du jour, à la demeure de M. Greagh, où un excellent repas nous attend, servi avec tout le confort de la vieille Angleterre et suivi de la plus charmante soirée. On y parle naturellement de Gen-san et du magnifique avenir de ce port par suite de sa position géographique, qui le met en rapport direct, par une route déjà très fréquentée, avec Séoul et, par mer, avec Fou-san, Vladivostok et Nagasaki, ses proches voisins. Je partage absolument l'avis de ces messieurs, car je suis certain

qu'avant peu d'années Gren-san sera un grand centre international en Corée.

Nous causons ensuite des mœurs locales, des principales productions du pays et enfin des grands fauves qui y abondent. J'apprends que les tigres fuient en hiver les grands froids de la Mandchourie, se dirigent vers le sud-est, du côté de Vladivostok, et redescendent en Corée le long de la mer du Japon, en chassant généralement par couples les animaux sauvages ; lorsqu'ils n'en trouvent plus, pressés par la faim, ils se rapprochent des villages, même des villes, et parfois pénètrent la nuit jusque dans les cours des maisons, comme cela a eu lieu peu avant notre arrivée chez notre gracieux amphitryon, dont les deux chiens ont été ainsi enlevés. Le nombre des grands félins est si considérable dans la péninsule, qu'on en exporte chaque année des centaines de peaux, sans compter la consommation locale, qui est très considérable, car tous les mandarins se servent de leur fourrure comme siège officiel. Je demande des renseignements sur les déprédations de ces fauves^[3]. Beaucoup d'indigènes, m'assure-t-on, en sont journellement les victimes dans leurs biens et même leur personne, par suite de réelles imprudences, comme de coucher hors de leur maison en été, où de chasser seul, pour recueillir toute la prime et le prix de la riche fourrure de ces animaux. Tout ceci, dis-je, confirme mes idées à ce sujet, car pour moi le tigre pressé par la faim se jette seulement sur les isolés et fuit toujours devant un groupe humain, à moins qu'on ne l'attaque.



Armure de général coréen du xvi^e siècle, épées, masse d'armes et pistolet. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

« Pourtant, me répond-on, le prince de Galles aux Indes a eu un de ses éléphants assailli.

— C'est une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer. En effet, pendant le voyage princier, pour éviter tout accident, de nombreux rabatteurs précédaient l'escorte : un tigre passe entre eux et, les voyant s'éloigner, il pense leur

avoir échappé ; mais survient le gros de la caravane : il se croit cerné et se défend, comme je le disais tout à l'heure.

— Donc, pour vous, ces grands félins ne sont nullement à craindre ?

— Pour les explorateurs du moins, puisqu'ils sont nécessairement accompagnés de leur suite.

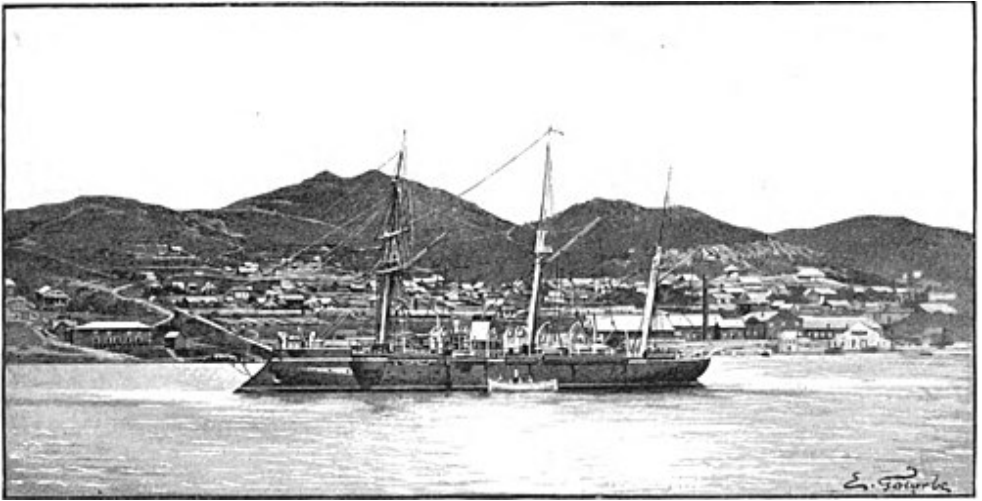
— Parions que vous ne raconterez pas cela dans le récit de vos voyages.

— Je le ferai, au contraire : je sais bien qu'en parlant ainsi, je me priverai de raconter d'émouvants récits, mais j'aurai du moins la satisfaction d'avoir dit la vérité, et, chose plus rare, d'être cru, puisque, à mon retour en France, j'aurai parcouru de nombreux pays habités par ces félins, notamment la Corée, la Sibérie, l'Indo-Chine et les Indes. J'ajouterai, pour convaincre les incrédules, que, malgré toutes les légendes, les tigres en réalité ont rendu bien plus de services aux explorateurs et particulièrement aux éditeurs qu'ils ne leur ont fait de mal, car on cherche vainement dans nos annales la fin tragique de l'un de nous, terminant le cours de ses explorations dans le ventre d'un grand fauve. » Et chacun de rire. « Pour moi, continuai-je, les extraordinaires relations de tempêtes et les terribles luttes corps à corps avec les bêtes féroces que j'ai lues il y a bien longtemps, me semblent être cause de la terreur des grands-parents et de l'opposition qu'ils mettent chez nous au départ pour l'étranger de notre ardente jeunesse, tout cela au grand détriment de la famille, de la patrie et au moment où la lutte pour la vie rend de plus en plus nécessaire la vive expansion

de toutes nos forces nationales. » Lorsque j'eus achevé cette petite tartine, chacun m'approuva. Puissé-je être aussi heureux en France et voir bientôt partir tout un essaim de jeunes voyageurs, entraînés déjà par l'état militaire où ils ont tous passé. La soirée achevée, comme nous marchons à travers champs pour regagner le steamer, voici que derrière nous retentit, dans le silence de la nuit, le sinistre miaulement du tigre, il redouble : est-ce que je vais enfin en voir un ? Nous nous arrêtons, et tout à coup bondit au milieu de nous l'ami X..., qui nous donne cette petite distraction de famille !!! Nous lui répondons par un miaulement général d'adieu ; après quoi, comme dans la chanson, chacun s'en va coucher, les uns à bord, et les autres... chez eux.

Deux heures après, nous quittons la Corée pour nous rendre en Sibérie, où j'espérais compléter mes études ethnographiques dans le nord, comme je l'avais fait à l'est en parcourant une partie de Yéso et tout le Japon, enfin à l'ouest en visitant la Chine du nord, du centre et du sud ; on ne peut en effet connaître l'ethnographie d'un peuple que si l'on a des idées générales sur les pays qui l'entourent. Je fus enchanté de ma détermination, car, grâce à l'aimable accueil de M. de Bussy, conseiller d'État à la cour de Russie, et à ses remarquables travaux sur les pays septentrionaux, qu'il étudie depuis plusieurs années, enfin à la très intéressante collection sibérienne réunie par lui, j'ai pu constater une étrange parenté entre les anciennes tribus sibériennes, particulièrement les Tongouses et les Coréens. Sans entrer dans des considérations spéciales qui seront développées dans notre volume, nous nous contenterons de dire ici que

cette affinité se manifeste aujourd'hui de la façon la plus inattendue ; en effet, tandis qu'on ne rencontre presque aucun Coréen en Chine et au Japon, c'est par milliers qu'on les compte sur les bords de l'Amour et à Vladivostok, où ils ont accaparé toute la batellerie. Un immense commerce y est fait également par les Chinois, mais on n'y compte en dehors des Russes que quelques rares Européens.



Vladivostok. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

La ville, située au fond d'une immense baie, est protégée par de pittoresques collines couvertes de sapins, de mélèzes, de pins et de bouleaux au tronc d'argent. Les flottes du monde entier pourraient s'abriter dans ce port immense et qui, fermé par les glaces pendant deux mois de l'année, n'en est pas moins appelé au plus grand avenir, car Vladivostok, dont l'origine est récente, est déjà la reine du nord, et sa prospérité ne fera que s'accroître. Bientôt en effet un réseau de chemins de fer reliant entre eux les lacs et les fleuves

sibériens sillonnés de bateaux à vapeur, la mettra en relations d'affaires non seulement avec tout l'empire russe, mais avec l'Europe entière et toute l'Amérique du Nord ; une seule rivalité pourrait être à craindre, c'est le développement probable du nouveau port ouvert que la Corée vient d'octroyer uniquement à la Russie, à sa frontière nord-est, car, libre de glace en toute saison, il est appelé à devenir le centre de tout le commerce du monde septentrional.

Après une excursion aux environs de Vladivostok, nous reprenons la mer et retouchons successivement à Gen-san et à Fou-san, où nos amis nous font grande fête ; quand donc me permettront-ils à mon tour de les recevoir aussi joyeusement à Paris ? car la cordialité qui règne là-bas entre les Européens est vraiment une chose charmante. Certes, en quittant pour la seconde fois la Corée, je croyais y avoir fini mes études locales : eh bien, il me restait à éprouver les émotions d'un typhon dans ses eaux. En effet, sortis à la nuit de la baie de Fou-san, nous trouvons au large une mer assez grosse ; l'ami Fougerat, qui a déjà eu quelques démêlés avec elle, craignant de voir naître de nouvelles difficultés, se retire dans sa cabine et nous restons avec M. Poli à jouir du plaisir tout spécial de nous sentir quelque peu balancés par la mer ; sur un signe du capitaine Walter, nous le rejoignons aussitôt sur la dunette, car du pont on voit très mal, et de là-haut au contraire on est au centre du plus admirable panorama maritime. Quoique le temps soit couvert, la lumière opaque de la lune passe à travers la fine couche de nuages qui nous cache le ciel et, tout autour de nous, les flots moutonnant de blancheur : c'est superbe. Au bout d'une

heure l'ami Poli, se sentant fatigué de nos plaisirs de la veille, va se coucher et je reste seul avec le commandant. Le ciel maintenant est devenu absolument obscur, il semble que la lumière vienne de la mer, qui est comme illuminée par l'écume éblouissante des vagues. Elles se brisent avec fracas, et vont sans cesse grossissant, car le vent s'élève de plus en plus. Nous roulons maintenant sur les lames d'une épouvantable manière : parfois notre steamer dresse dans l'air sa pointe aiguë, puis l'enfonce dans la mer, comme s'il voulait sonder l'abîme, ou bien, pris de travers par une large vague, il se couche sur le flanc comme pour mourir : c'est vraiment terrifiant. Soudain les mâts crient, un horrible craquement se fait entendre, et notre navire, un instant soulevé en arrière, retombe avec fracas dans les flots en même temps qu'une vague énorme nous inonde : mais le steamer se redresse, remonte sur les crêtes éblouissantes, et nous dominons la mer déchaînée. Oh ! que c'est beau, que c'est splendide ! « Bon marin, dit le capitaine Walter en me frappant sur l'épaule. — Merci, commandant ! car je vous dois le plus beau spectacle que j'aie vu de ma vie. » Et, serrant fortement nos mains à la barre d'appui de la dunette, nous jouissons de l'horreur grandiose, la nature déchaînée, qui semble retourner au chaos. En vain le vent augmente, la tourmente redouble et les vagues se précipitent sur nous comme sur un suprême assaut, je suis maintenant calme et tranquille, je sens que le génie de l'homme est maître enfin de la tempête, qu'il a su construire l'insubmersible, le mène, dirige et conduit où il veut, car la volonté du capitaine le gouverne plus sûrement que le cavalier pressant les flancs de

sa monture. Au moment où, transporté par ce triomphe de l'esprit sur la matière, je me crois presque un Dieu, une épouvantable crise de toux me prend et me voici haletant au-dessus de l'abîme. Bientôt un semblant d'accalmie se fait autour de nous ; le capitaine, touchant mes vêtements transpercés d'eau, me dit qu'il faut rentrer, et comme le second monte au banc de quart, nous redescendons ensemble, La marche est vraiment difficile, car le tangage mêlé au roulis est tel que pour avancer il nous faut attendre qu'un mouvement du steamer permette à nos mains de saisir en nous élançant un cordage ou une aspérité quelconque pour ne pas rouler sur le pont. Arrivés au salon malgré notre parfaite instabilité, nous préparons l'in vraisemblable *cocktail* qui doit nous réchauffer. Ce que cela n'a pas été commode enfin ! C'est fait, le capitaine remonte à son poste, et moi, absolument inondé faute de caoutchouc, je rentre frissonnant dans ma cabine, me change complètement et me sens bientôt pénétré par la douce chaleur qui m'entoure. À peine couché, je suis brusquement soulevé et jeté hors de ma case, en même temps qu'au craquement des bois du navire, au souffle haletant de la machine, au sinistre sifflement de l'hélice tournant dans l'air, se mêlent tout à coup l'effroyable choc d'un énorme paquet de mer et un bruyant tintamarre de vaisselle brisée, puis un grand silence suivi d'un roulement formidable produit sur le pont. « Montez donc voir ce qu'il y a », me dit de sa cabine le signor Poli. « Tous mes regrets, mon cher, mais je suis déshabillé et n'ai nullement envie de me faire écrabouiller par ce qui roule là-haut. Bonsoir, je dors. » Je tâche de le faire en dépit des

invraisemblables mouvements du navire dont maintenant je me rends compte absolument comme si j'étais sur la dunette du capitaine, qui lutte vaillamment là-haut pendant que, brisé de fatigue, je m'endors bientôt sous sa garde et celle de Dieu. Le lendemain, je m'éveille au grand jour, m'habille rapidement et traverse le salon, absolument ravagé : partout de la vaisselle cassée, et deux des bras fixés fortement aux parois, et qui portent les lampes au coin du salon, gisent à terre sans que je puisse m'expliquer comment ils se sont brisés ; Le pont est dans un désordre inexprimable : les deux tonneaux cerclés de cuivre, hauts de près de 2 mètres, se trouvant à l'arrière, ont été enlevés par la vague malgré les quatre énormes contreforts en fer qui les scellaient au navire. La mer maintenant est simplement onduleuse, car nous avons franchi les îles Goto, qui nous mettent à l'abri de ses fureurs. Je monte rejoindre le capitaine : il est rayonnant du devoir accompli et me tend affectueusement les mains en me disant : « Belle tempête. » Oh ! le brave homme et comme je lui suis reconnaissant de tout ce qu'il m'a permis de voir. Notre navire, avarié, entre bientôt dans le golfe. Quoique le ciel soit couvert de nuages gris cendré, j'en admire encore le paysage, qui est si splendide par un rayon de soleil, comme du reste toutes les vues côtières du Japon. Je ne parlerai pas plus de Nagasaki que je n'ai fait de Chang-haï, dont la concession européenne est le Paris de l'Extrême-Orient : ces deux villes sont trop connues. Je dirai seulement que le typhon dont nous avons souffert avait étendu ses ravages sur la côte, car à notre hôtel, comme dans toutes les maisons japonaises situées sur les hauteurs, les clôtures en bois et les

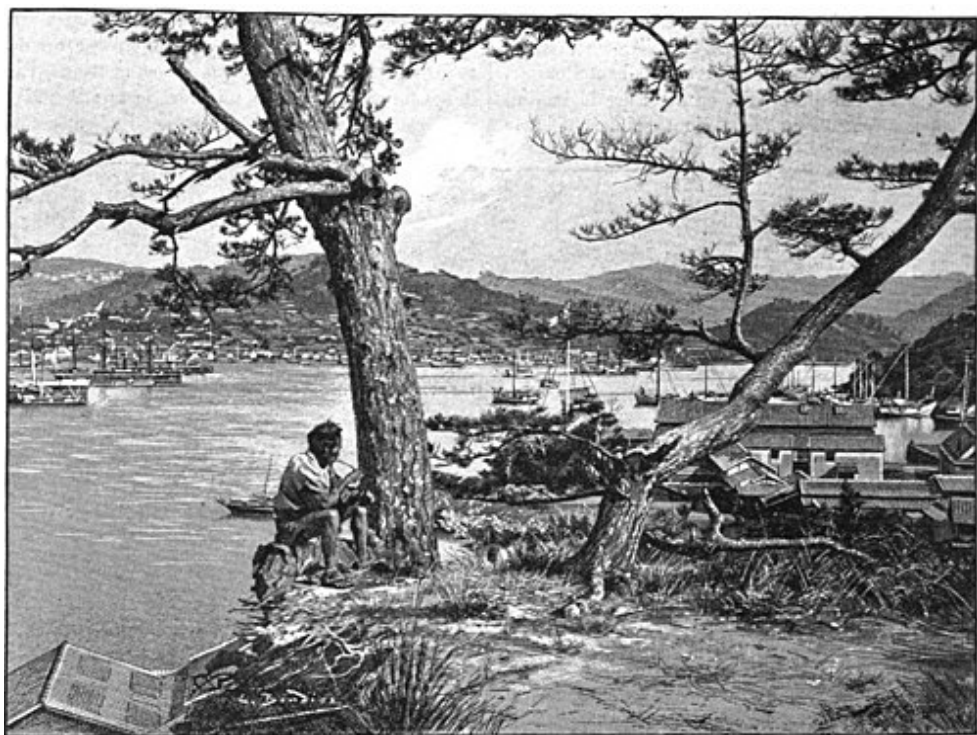
toitures avaient été enlevées en partie par la tempête. Ceci nous vaut maintenant les regards curieux de tous ceux qui savent que nous y avons échappé. Pourtant en vérité on ne court presque aucun danger sur les grands steamers actuels, grâce à leur admirable aménagement, aux connaissances que nous avons maintenant du régime des vents, etc. C'est, hélas ! à Nagasaki que je dus me séparer du très aimable capitaine Walter et de mes deux charmants compagnons pour reprendre la grande ligne des Messageries maritimes et achever mon tour du monde.



La tempête. — Composition de Th. Weber.

Quelques esprits chagrins, en terminant la lecture de ce récit, m'accuseront peut-être d'avoir caché bien des dangers, atténué bien des fatigues, embelli bien des choses. Oui, je

l'ai fait et de propos délibéré, car en agissant ainsi je suis infiniment plus près de la vérité absolue que si j'avais dramatisé à mon profit les moindres événements. Certes, en parcourant tant de pays en partie inexplorés, deux ou trois fois ma vie a été en péril, mais pendant ce long voyage ceux qui sont restés à Paris ont-ils couru moins de dangers ? Qu'ils pensent au pot de fleurs qui peut vous tomber sur la tête, à la voiture qui vous broie sur le boulevard, au duel que la galerie vous impose, etc, et que, pendant ce temps-là, l'air pur de la mer ou de la montagne revivifiait mon sang, des observations nouvelles éclairaient chaque jour mon esprit, enfin de rudes labeurs rendaient mon cœur plus indulgent et plus tendre à tous. Et j'ajoute : si de véritables explorations présentent de telles facilités relatives, combien par là même devient aisé n'importe quel voyage dans les pays ouverts à tous ! Laisserons-nous donc aujourd'hui les étrangers parcourir seuls des contrées où nous les avons presque partout précédés, et renoncerons-nous à la glorieuse carrière quand. de récents exemples parmi nous ont fait de l'exploration un véritable métier de princes ?



Nagasaki. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

C'est donc à vous, à mères, que je m'adresse, car les pères sont déjà à demi convaincus ; si votre fils, après avoir fait, selon le pays où il veut se rendre, l'apprentissage absolument indispensable, soit de la montagne en Suisse, du froid en hiver à Saint-Pétersbourg, ou de la chaleur en été à Biskra, persiste à vouloir partir, si réellement vous l'aimez, loin de le retenir, excitez-le plutôt dans sa mâle énergie, et s'il est respectueux des mœurs et des droits de tous, s'il prend les précautions hygiéniques relatives à chaque climat, s'il est chaste et surtout sobre, il vous reviendra plus robuste, plus aimant et plus digne. Au lieu de l'épuisement d'énergiques plaisirs, les généreuses fatigues du voyage le

fortifieront à tout jamais, son esprit se développera par toutes les connaissances acquises, et son cœur vous en aimera davantage, en sentant mieux le bonheur de vous serrer dans ses bras. Quelle joie alors de le retrouver devenu quelqu'un et plein de jeunesse, de le voir écouté respectueusement par ses camarades, que dis-je, par les hommes faits et même les vieillards, heureux d'entendre de sa bouche tout ce qu'il a vu, appris, rapporté pour lui, pour les siens, pour la patrie !

Ainsi revenaient nos pères de leurs héroïques expéditions, où ils avaient fait partout connaître, admirer, aimer la France, augmentant ainsi son influence, sa richesse et sa grandeur.

Charles VARAT.

1. ↑ Suite. — Voyez p. 289, 305, 321 et 337.
2. ↑ L'auteur en a rapporté une collection qui compte près de deux mille numéros. M. Varat l'a offerte à l'État. Elle sera inaugurée cette année au musée Guimet, en même temps que paraîtra son volume.
3. ↑ Lire l'intéressant ouvrage du prince d'Orléans : *Six mois aux Indes. Chasse aux tigres.*

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- Bzhqc
- Koreller

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)